



HAL
open science

Élites migrantes et transformations d'une ville mondiale : le rôle des migrants japonais dans les évolutions de quartiers populaires du Nord-Est parisien

Hadrien Dubucs

► **To cite this version:**

Hadrien Dubucs. Élités migrantes et transformations d'une ville mondiale : le rôle des migrants japonais dans les évolutions de quartiers populaires du Nord-Est parisien. Géographie. 2005. dumas-00710551

HAL Id: dumas-00710551

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00710551>

Submitted on 21 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Poitiers
Maison des Sciences de l'Homme et de la Société

Hadrien DUBUCS

**Elites migrantes et transformations d'une ville mondiale :
le rôle des migrants japonais dans les évolutions de
quartiers populaires du Nord-Est parisien**



Mémoire de Master 2

Migrations et Relations Interethniques

Sous la direction de madame le Professeur Françoise Dureau

Juin 2005. Poitiers

Université de Poitiers
Maison des Sciences de l'Homme et de la Société

Hadrien DUBUCS

**Elites migrantes et transformations d'une ville mondiale :
le rôle des migrants japonais dans les évolutions de quartiers
populaires du Nord-Est parisien**

Mémoire de Master 2
Migrations et Relations Interethniques
Sous la direction de madame le professeur Françoise Dureau
Juin 2005. Poitiers

Photographie de la couverture : *Nakagawa*, une épicerie fine japonaise, à proximité des barres de la Place des
Fêtes (19^e arrondissement)

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	3
<i>1. Cadrage théorique et méthodologique</i>	9
<i>2. Paris vu et pratiqué par les migrants japonais : des rapports contrastés et évolutifs</i>	46
<i>3. Les migrants japonais dans le Nord-Est parisien : quels rôles spécifiques dans les évolutions de quartiers populaires ?</i>	100
<i>Conclusion générale</i>	138
<i>Annexes</i>	146
<i>Bibliographie</i>	160
<i>Liste des illustrations</i>	170
<i>Table des annexes</i>	172
<i>Table des matières</i>	173

Introduction

Phénomène multiforme, la mondialisation des économies, des échanges et des cultures apparaît comme une réalité incontournable dans l'analyse des sociétés contemporaines. Comme les autres chercheurs en sciences sociales, les géographes ont dû prendre en compte ce phénomène pour réévaluer des résultats et des méthodes, reformuler des concepts ou en forger de nouveaux, dans l'ensemble de leurs champs d'investigation. Parmi ces champs, certains sont de toute évidence davantage concernés que d'autres par un processus de mondialisation qui en première analyse se définit comme une accélération, une intensification et une internationalisation des échanges et de la circulation de biens, d'informations et de personnes. Les formes contemporaines des migrations internationales participent pleinement de ce processus, et le chercheur qui s'y intéresse doit prendre acte du fait que, de manière certes très sélective et inégale socialement et spatialement, un nombre croissant d'individus tendent à passer en quelque sorte « à l'heure de la mobilité généralisée » (Bourdin, 2004 : 91). En outre la mondialisation renforce et renouvelle les articulations entre les mobilités internationales et la ville. D'abord parce que, comme le souligne Yves Grafmeyer, « les tendances générales qui jouent dans le sens d'une mondialisation des économies et des cultures contribuent fortement à redéfinir les rapports entre la localisation et la mobilité, entre la territorialité et le mouvement, qui sont de tout temps au cœur du phénomène urbain » (1994 : 120). Ensuite parce que les grandes métropoles mondiales sont les « hauts lieux » de la mondialisation (Dolfuss, 1997 ; Beaverstock 2002). Identifiées comme des objets à part entière de la recherche en économie, en géographie et en sociologie urbaines, les *global cities* (Sassen, 1991) sont à la fois les pôles concentrant les fonctions économiques, politiques et symboliques d'échelle mondiale, et les « nœuds » d'un système réticulaire mondial des échanges et des circulations.

Autrement dit, si la mobilité généralisée et mondialisée oblige, de façon générale, à renouveler les questionnements sur la ville, les villes mondiales constituent des postes d'observation privilégiés pour saisir des formes inédites ou renouvelées de migrations internationales.

Le réseau des grandes métropoles mondiales sert de relais à la mondialisation des flux de populations, en particulier des « élites professionnelles mondiales » étudiées notamment par Béatrice Verquin (2001) à travers l'exemple des Français de l'étranger. Depuis les travaux pionniers de Paul White (1988), un nombre croissant de géographes et de sociologues s'intéressent à la mobilité des « élites » circulant à travers le réseau des villes mondiales. Pour ces élites migrantes, l'attractivité de ces pôles est fondée sur leur capacité à offrir un accès aisé et socialement valorisé à une dimension internationale, qu'elle soit professionnelle ou culturelle. Il faut noter que cet intérêt scientifique ne porte pas sur un phénomène inédit, mais sur l'accroissement quantitatif, l'intensification et la diversification d'une forme très ancienne

de mobilité. Anne Catherine Wagner (1998) met ainsi en garde contre l'idée fautive d'une nouveauté radicale d'une élite cosmopolite circulant entre certaines grandes capitales : entre autres exemples, l'auteur évoque la circulation des élites cléricales entre Paris, Oxford, Bologne et Coimbra à la Renaissance, et celle des professionnels de la « Haute Banque » entre les capitales hanséatiques au XVII^e siècle. Cependant la mondialisation contemporaine s'accompagne de formes plus nombreuses et plus variées de ce type de migrations. « Expatriés », « migrants intermétropolitains », « nomades globaux », « classe sociale globale »,... : la pluralité des termes renvoyant aux « élites professionnelles mondiales » prouve d'ailleurs cette variété, tant la définition stricte de ce groupe de migrants pose problème, et dépend des critères pris en compte. Il est remarquable que les travaux abordant ce type de migrants commencent souvent par en donner une définition « en creux » par rapport à l'« immigré »¹, quel que soit le critère pris en compte : le motif du départ, certes problématique, permet d'opposer une migration « choisie » à une migration « contrainte » ; les réglementations nationales différencient d'ailleurs souvent ces deux types de migrants, favorisant généralement l'installation d'« élites migrantes » tout en restreignant celle d'« immigrés ».

On peut reformuler cette opposition entre types de migrants en l'inscrivant dans l'ensemble des tentatives actuelles de redéfinition des catégories sociales en fonction de la mobilité et de l'appartenance à des réseaux mondiaux (Knafou, 1998), qui permettent d'opposer deux pôles : celui des individus « pris dans les rets du territoire » et celui « de ceux qui jouent avec les flux de la mondialisation » (Goldblum et Charmes, 2004 : 22). Parmi les populations migrantes on peut ainsi opposer des « élites » ayant un accès aisé à toutes les formes de mobilité, et les « migrants pauvres [...] pour lesquels la mobilité est subie et [pour lesquels] la planète est loin d'être devenue un village » (*ibid.*).

Ces oppositions sont certes schématiques et souvent réévaluées lorsqu'elles sont soumises à une vérification empirique. Cependant elles permettent d'identifier un groupe globalement cohérent de migrants, dont la caractéristique principale est qu'ils accèdent facilement et volontairement à « l'international », aussi bien en terme de déplacements physiques que d'accès à une information mondiale.

Il convient d'expliquer un fait qui peut sembler paradoxal : alors que la mondialisation repose sur le développement d'outils de communication et de transport qui, pour ceux qui y ont accès, diminuent la contrainte de la distance spatiale, un petit nombre de métropoles mondiales polarisent les migrations de ces élites. De fait les moyens modernes d'information et de communication constitutifs de la mondialisation des échanges ne se substituent pas aux contacts physiques en abolissant les distances, comme pourrait le faire penser une « illusion

¹ Entre autres exemples on peut citer Charles Goldblum et Eric Charmes (2004 : 17) : « La qualification d'expatrié a en outre l'avantage d'être couramment considérée comme distincte de la qualification d'immigrant qui, pour sa part, tend plutôt à désigner les mouvements migratoires liés au travail originaires du Sud, c'est-à-dire exactement l'opposé des mouvements migratoires étudiés dans cette recherche ».

techniciste » (Goldblum et Charmes, 2004 : 46), mais confèrent paradoxalement à la relation en face à face une valeur supérieure et irremplaçable (Veltz, 1996). Cela explique par exemple l'extrême concentration, dans quelques pôles financiers mondiaux, des hauts cadres de la finance, mais vaut également pour l'ensemble des « élites de la mondialisation » (Wagner, 1998).

Ces élites migrantes, par leur seule concentration dans un nombre limité de métropoles, conforte la spécialisation de celles-ci dans un certain nombre de fonctions internationales, et leur rang au sein d'un réseau urbain très sélectif et hiérarchisé. Cependant, si les villes mondiales s'identifient d'abord par leur rayonnement inter-urbain, elles se caractérisent par un certain nombre de mutations intra-urbaines originales au moins par leur ampleur. Liées à une spécialisation dans des fonctions métropolitaines, ces mutations sont de plusieurs ordres : une réorganisation de la distribution spatiale des activités dont bénéficient les villes-centres, des dynamiques particulières du marché immobilier induites notamment par des investissements financiers mondialisés, et qui se traduisent globalement par une forte augmentation des prix et des évolutions dans les divisions sociales de leur territoire liées notamment à ces caractéristiques du marché immobilier. Une des formes les plus significatives de ces évolutions est la *gentrification* des quartiers populaires, que l'on peut définir comme un phénomène à la fois physique, économique, social et culturel dans lequel une réhabilitation physique des immeubles dégradés accompagne le remplacement des ouvriers par des couches moyennes (Hamnett, 1984). Le processus de *gentrification*, qu'il conviendra de définir de manière plus détaillée, constitue précisément l'un des objets centraux de cette recherche. Celle-ci se propose en effet d'analyser le rôle d'élites migrantes dans les transformations des quartiers populaires d'une ville mondiale.

Si les travaux scientifiques sous-tendant la définition de cet objet de recherche portent sur des élites migrantes et des métropoles variées, notre recherche se fonde sur un exemple précis : il s'agit d'étudier la façon dont les migrants japonais et allemands modulent le processus de *gentrification* en cours dans l'agglomération parisienne.

La justification de cet exemple fait l'objet d'une section spécifique de ce travail, mais il convient d'ores et déjà d'en donner quelques indications. Premièrement, le pays d'origine apparaît comme une catégorie pertinente pour identifier un groupe d'élites migrantes, et permet de ne pas fonder *a priori* la définition d'une population d'étude sur la catégorie problématique du « motif » de la migration, ou sur celle, trop rigide, de la profession exercée. Deuxièmement l'un des axes de cette étude consiste à analyser des modes d'habiter et de pratiquer la ville, qui précisément relèvent largement de normes sociales relativement homogènes au sein d'un même pays. C'est également cet axe de réflexion qui justifie la comparaison entre deux groupes, afin de voir si ces modes d'habiter sont réactualisés ou non

par les migrants dans la ville d'expatriation, et si des situations migratoires comparables déterminent des comportements urbains similaires et plus influents que les normes « nationales ». Enfin, Paris appartient à l'ensemble des villes mondiales, et ses évolutions intra-urbaines sont étudiées par un grand nombre de travaux scientifiques accessibles en français et en anglais. Or une connaissance précise du contexte parisien, à échelle très fine notamment, est une condition évidemment nécessaire pour évaluer le rôle spécifique de certains migrants.

Comment et dans quelle mesure les migrants japonais et allemands séjournant dans l'agglomération parisienne prennent-ils une part active et spécifique aux transformations actuelles de ses quartiers populaires ?

Cette question résume la problématique centrale de cette recherche et indique les principaux questionnements qui la sous-tendent, dont il convient d'emblée d'éclairer certains aspects. L'expression « part active », notamment, renvoie à un positionnement théorique précis, qui sera explicité dans la première partie de ce travail, et qui permet d'appréhender les migrants comme des citoyens entendus comme acteurs dans la production de la ville. Qu'elle relève de marquages sociaux ou de centralités locales, cette « production » est liée à des pratiques spatiales comprises en un sens très large, comprenant d'une part le comportement spatial avec les choix de localisation résidentielle, les modes de déplacement, la fréquentation des espaces publics, les formes de loisir privilégiées, et d'autre part l'ensemble des comportements sociaux qui composent une civilité : rapports de voisinage, fréquentation des diverses populations en places, etc.

En outre le questionnement sur un rôle « spécifique » dans les transformations urbaines repose sur l'hypothèse que le comportement citoyen de ces migrants est lié à divers déterminants individuels et collectifs de leur situation actuelle à Paris, en particulier : le fait d'être des migrants internationaux développant des liens de toutes sortes avec un « ailleurs » ; le fait d'appartenir, consciemment ou non, à une élite migrante ; le fait d'être un membre « intégré » ou non d'une communauté nationale et culturelle spécifique ; le fait que le séjour parisien s'inscrive dans un projet migratoire et une trajectoire personnelle précis ; etc.

A l'échelle fine d'un quartier populaire parisien, choisi pour être le cadre d'une observation de terrain, il s'agit d'identifier le rôle de migrants japonais et allemands dans la production locale de la ville, en l'articulant avec leurs manières spécifiques de se représenter, de s'approprier, d'habiter et de fréquenter un territoire, dans la mesure où l'on considère avec Yves Grafmeyer que les migrants mettent en œuvre « divers mouvements transnationaux [qui] affectent tous les niveaux de la territorialité urbaine » (1994 : 120).

Ce travail est composé de trois parties.

La première partie est d'une part consacrée à la justification de l'exemple choisi par rapport à une série de questionnements généraux et d'hypothèses plus spécifiques sous-tendant la problématique de cette recherche. D'autre part elle explicite le cadre théorique dans lequel s'inscrit ce travail, et qui détermine des orientations méthodologiques auxquelles répond un protocole d'observation et d'enquête de terrain. A la lumière d'un travail de terrain de neuf semaines, ce protocole d'observation est évalué par rapport aux orientations initialement formulées et dans la perspective du travail de thèse, et les informations effectivement recueillies sont identifiées.

Les deux autres parties sont consacrées à la présentation et à l'interprétation des informations obtenues à l'issue du travail de terrain.

La deuxième partie met en lumière les spécificités des migrants japonais comme acteurs urbains. Après avoir décrit les caractéristiques d'ensemble de la communauté japonaise de Région Parisienne, elle met en lumière son organisation spatiale générale. Puis elle identifie des types de « significations » individuelles de Paris au sein de parcours migratoires de Japonais, à la fois en terme de projets et de représentations, et des formes contrastées de « rapports » au Japon influençant les comportements citadins. Enfin elle analyse les types, les modalités et les conséquences en terme de pratiques individuelles, des évolutions des représentations que les migrants étudiés se font de Paris et de ses quartiers.

A la lumière des enseignements issus de la partie précédente, la troisième partie aborde directement la question de cette recherche : quel rôle actif et spécifique peut être joué par certains migrants japonais dans les évolutions de quartiers populaires parisiens ? Cette question est abordée en deux temps. D'abord il s'agit de montrer si, et comment, certains migrants japonais intègrent des quartiers populaires dans leurs pratiques de Paris. Puis il s'agit d'analyser plus particulièrement les pratiques de ces migrants aux alentours du canal de l'Ourcq, dont le choix comme terrain principal d'investigation a été justifié en première partie.

1.Cadrage théorique et méthodologique

Cette première section vise à présenter les quatre composantes d'un travail, effectué cette année, de construction d'un questionnaire, d'une approche et d'une méthodologie, dans la perspective d'une recherche doctorale. Premièrement, il s'agit d'identifier et de définir précisément les notions d'« élites migrantes » et de « ville mondiale » qui sont les objets centraux de cette recherche, en montrant notamment en quoi l'agglomération parisienne est un exemple pertinent pour étudier leurs articulations. Deuxièmement, cette partie explicite la problématique générale que nous souhaitons aborder, en décrivant les divers questionnements qui sous-tendent cette recherche, et les hypothèses qui la structurent de manière plus formalisée. Troisièmement, il convient de préciser et de justifier le cadre théorique de cette étude, c'est-à-dire le point de vue scientifique porté sur les notions abordées. En effet une réflexion sur les articulations entre certaines formes de migrations internationales et les évolutions de grandes métropoles emprunte nécessairement à plusieurs champs scientifiques caractérisés par des approches et des problématiques très variées. Il s'agit en particulier d'inscrire cette étude au croisement de plusieurs conceptions des mobilités, conformément à une orientation récente et particulièrement féconde de la recherche en sciences humaines sur les mobilités. Enfin, quatrièmement, cette première partie vise à présenter les choix méthodologiques qui découlent de ce positionnement théorique : après avoir décrit le système d'observation employé, nous en ferons une évaluation critique au regard des deux mois d'enquête de terrain.

1.1. Villes mondiales et élites migrantes : le cas de Paris

En quoi le cas de Paris est-il pertinent pour étudier les transformations d'une ville mondiale ? Comment peut-on définir les « élites migrantes » et en quoi constituent-elles un enjeu important pour la ville ?

1.1.1. Paris, ville mondiale

La notion de « ville mondiale » émerge au début des années 1990 notamment après la publication de l'ouvrage fondateur de S. Sassen (1991), contemporain d'un grand nombre de travaux de géographes et d'économistes cherchant à décrire la prééminence inédite de certains pôles urbains dans une économie mondiale en « archipel » (Veltz, 1996), et les évolutions intra-urbaines qui en découlent (Castells, 1992 ; Soldatos, 1989 et 1991).

Sassen identifie ainsi un modèle d'évolution sociale propre à une ville globale, qui se définit par une simplification des catégories sociales de sa population, dont la composition est tendanciellement réduite d'une part à une « classe de service globale », ensemble des acteurs très qualifiés participant aux fonctions de commandement économique mondial de ces

métropoles, et d'autre part à un « prolétariat tertiaire » qui comprend l'ensemble des professionnels faiblement qualifiés et rémunérés du service aux entreprises (sous-traitance, service de nettoyage, etc.) et du service à la personne. Cette évolution va de pair avec le renforcement de disparités territoriales liées à la concentration des classes supérieures dans les espaces centraux de qualité, qui regroupent des ensembles de bureaux et des services personnels et commerciaux de luxe. De prestigieuses opérations de rénovation urbaine témoignent de ce phénomène, comme Battery Park City à New-York, Canary Wharf à Londres, et Shinjuku à Tokyo. Si ces trois villes constituent une sorte d'archétype de la ville globale, l'appartenance d'autres métropoles comme Paris à cet ensemble a été rapidement débattu². En effet, l'évolution sociale de Paris apparaît plus contrastée que celle des trois villes globales initialement identifiées. Les obstacles à la dualisation sociale y sont divers et leur identification même fait l'objet d'un débat qu'il ne s'agit pas ici de présenter en détail. Il apparaît cependant que dans l'évolution de la division sociale de l'espace parisien « l'opposition binaire n'est pas la norme [et que] pour la majorité de la population la ségrégation sociale prend la forme de mélanges sociaux à proportion variable » (Préteceille, 1995 : 36).

Cependant si l'on retient une définition moins stricte ou polémique de la ville globale, Paris appartient incontestablement à l'ensemble des métropoles internationales dans la mesure où l'on y observe un double processus : la métropolisation, qui consiste en une concentration croissante des pouvoirs économiques, politiques et symboliques, et l'internationalisation de fonctions. D'ailleurs S. Sassen admet que « Paris ne peut, en aucun cas, éviter d'être le site des fonctions d'une *ville globale* » (1994), bien qu'à un niveau inférieur à celui de New York, Londres et Tokyo.

Il convient de noter que les très nombreux travaux consacrés aux villes mondiales se divisent en deux ensembles assez distincts. D'une part, une littérature centrée sur l'analyse économique aborde essentiellement les rapports entre villes mondiales, considérées comme des pôles d'échanges mondiaux. Et, d'autre part, une littérature plus sociologique s'intéresse essentiellement aux mutations sociales intra-urbaines dans un contexte de mondialisation de l'économie et des fonctions urbaines. En ce sens, un des enjeux d'une recherche sur des migrations dans une ville mondiale est d'aborder l'articulation entre l'échelle mondiale à laquelle s'appréhendent les fonctions et l'attractivité d'une ville mondiale, et l'échelle locale à laquelle s'observent les contextes sociaux et urbains des comportements des migrants considérés.

² Sur ce point, voir la contribution de S.Sassen dans *Le Débat*, n°80, « Le Nouveau Paris », Gallimard, mai-août 1994, pp.146-164.

L'une des évolutions caractéristiques des métropoles mondiales est une transformation matérielle, sociale et symbolique des centres liée à la *gentrification*. Créé au début des années 1960 pour désigner le peuplement par des classes moyennes des quartiers défavorisés du centre de Londres (Glass, 1963), le terme a connu un usage plus répandu et une acception plus générale au cours des années 1990 pour désigner « à la fois une transformation de la composition sociale de certains quartiers centraux, à travers le remplacement de couches populaires par des couches moyennes salariées, et un processus de nature distincte, celui de la réhabilitation, de l'appropriation et de l'investissement par ces nouvelles couches d'un stock de logements et de quartiers ouvriers ou populaires » (Bidou-Zachariassen, 2003 : 10). La plupart des auteurs s'accordent à reconnaître un lien étroit entre la *gentrification* des quartiers populaires du centre des grandes agglomérations mondiales et le processus général de mondialisation (Harvey, 1989 ; Lash et Urry, 1994 ; Sassen, 1994). Ainsi il apparaît que la *gentrification* de certains quartiers est principalement le fait de nouvelles classes moyennes et supérieures bénéficiant de la croissance de secteurs comme les services, les nouvelles technologies, ou dans des « niches » économiques très ciblées, dans le domaine du luxe ou de la culture (Harvey et Butler, 1995 ; Scott et Storper, 1989). De façon plus générale les principaux agents de la *gentrification* des métropoles mondiales sont les professionnels très qualifiés « qui servent la nouvelle économie globale et qui, bien que bien payés, ne correspondent pas à des très riches au sens des classes dominantes et bourgeoises traditionnelles » (Bidou-Zachariassen, 2003 : 13).

L'embourgeoisement de Paris est une caractéristique très nette de l'évolution de la composition sociale de la capitale. En 1999, alors que la ville compte 4% des actifs recensés en France, elle accueille 14% des cadres et chefs d'entreprise vivant en France (INSEE, 2002 : 90). On peut mesurer cette évolution grâce à un « ratio de gentrification »³ qui indique une accélération de l'embourgeoisement parisien par rapport à l'Ile-de-France et à la France.

Si la *gentrification* des villes mondiales est incontestablement liée au contexte de la mondialisation des échanges, le lien entre les deux phénomènes est particulièrement complexe, car il met en œuvre des processus et des acteurs très divers. Parmi ces acteurs il s'agit ici de mettre en lumière les caractéristiques de migrants internationaux spécifiques. Catherine Wihtol de Wenden, notamment, montre que le contexte actuel de la mondialisation induit l'émergence de « nouveaux visages du migrant » parmi lesquels elle identifie « des élites très qualifiées à la recherche d'une réalisation professionnelle à la mesure de leurs compétences et de leurs talents » (Wihtol de Wenden, 2004 : 83). Or les villes globales sont les lieux privilégiés d'installation de ces élites, qui y bénéficient en effet d'une concentration

³ Ratio de gentrification : rapport (cadres, chefs d'entreprises et professions intellectuelles supérieures)/(employés et ouvriers).

d'emplois liés à des fonctions internationales dans des domaines aussi variés que la finance, les nouvelles technologies, la recherche, l'enseignement supérieur, la culture et les arts.

Le cas de l'agglomération parisienne illustre bien l'attractivité des villes mondiales auprès de ce type de migrants. Elle occupe en effet une place prééminente dans l'accueil de ces élites migrantes en France, car elle concentre les fonctions internationales et de commandement, et constitue le principal nœud aérien et ferroviaire pour les liaisons européennes et mondiales. A ces facteurs économiques et fonctionnels de l'attractivité s'ajoute une série de facteurs symboliques, dans la mesure où « les relations à l'étranger continuent de bénéficier de la qualité exceptionnelle de l'image sociale du centre-ouest de Paris » (Pinçon-Charlot, 1996 : 106). Il est certes difficile de chiffrer avec précision la population des élites internationales en Ile-de-France, car selon la définition retenue de la population étudiée, les chiffres varient évidemment considérablement. Cependant quelques données chiffrées montrent l'importance quantitative de ces migrants dans l'agglomération parisienne : l'enquête Emploi de l'INSEE évalue par exemple à 25 000 le nombre de scientifiques étrangers en Ile-de-France⁴. Parmi eux, 15 000 sont ingénieurs et cadres techniques d'entreprise (IAURIF, 2000). Le dénombrement par nationalité est plus rigoureux lorsque la population envisagée est installée durablement sur le territoire. *L'Atlas des Franciliens* (2002 : 62) fournit ainsi des informations relativement précises sur les différents groupes nationaux présents en Ile-de-France, sur leur nombre et sur leur concentration spatiale à l'échelle de la région. En 1999 on compte ainsi 16 000 Allemands et 9 000 Japonais.

1.1.2. Les « élites migrantes » : une population aux limites floues, mais un véritable enjeu urbain

- *Les difficultés d'une définition stricte*

Intuitivement les élites internationales présentes dans un espace donné semblent constituer une entité sinon homogène, du moins facilement identifiable, ne serait-ce que par opposition avec les autres populations étrangères, les « immigrés » au sens le plus commun. On peut ainsi d'abord définir cette population « en creux », en quelque sorte, par rapport aux migrants que se représente l'opinion et qu'étudient la majeure partie des travaux portant sur les mouvements migratoires mondiaux, comme le souligne Michèle Guillon (1984 : 29) en affirmant que les migrants de niveau social élevé « ne sont pas des immigrés au sens admis par l'opinion comme par les chercheurs ». On peut ensuite fonder la définition de ce groupe sur l'exercice d'un nombre restreint de professions impliquant une haute qualification, comme les ingénieurs, la nébuleuse des « cadres » et techniciens très qualifiés, les chercheurs, les

⁴ Sont comptabilisées les personnes classées comme « professeurs et professions scientifiques » et « ingénieurs et cadres techniques d'entreprise ».

hauts fonctionnaires, ou sur un prestige social certain, dans le monde de l'art et du spectacle par exemple. Cette énumération est d'ailleurs loin d'être exhaustive dans la mesure où le processus de mondialisation intègre des échanges qui ne sont plus seulement économiques, mais aussi politiques, culturels, artistiques, sportifs, etc. Enfin, si le terme d'« élites » est certes polysémique (Cohenen-Huther, 2004), je préfère dans un premier temps l'utiliser, dans ce sens très général, afin de ne pas écarter des profils intéressants de migrants aisés par une restriction prématurée de la population d'étude.

Pour ne pas réduire de façon trop stricte la population d'étude, une proposition intéressante de définition de ce type de migrants est le terme de « migrant intermétropolitain » proposé notamment par N. Laruelle (1997 : 8). Dans cette perspective les migrants intermétropolitains sont « des migrants internationaux dont l'espace de vie s'articule autour de plusieurs grandes métropoles internationales ». Cette proposition a le mérite de ne pas présupposer une limite étroite du point de vue des activités et des qualifications professionnelles, et de mettre l'accent sur un cadre de vie partagé. Cependant on peut faire l'hypothèse, d'ailleurs en partie confirmée lors de l'enquête de terrain dont rend compte ce mémoire, qu'un certain nombre de ces migrants n'accèdent à une métropole internationale qu'au moment de leur arrivée à Paris, et que par conséquent leur migration ou leur circulation n'articule pas des pôles de rang comparable dans le système urbain mondial. En outre, cette dénomination n'intègre aucune caractérisation sociale. Or une certaine facilité d'accès aux ressources d'une métropole mondiale est un critère déterminant dans cette recherche.

A ce stade le terme d'« élites migrantes » apparaît comme le plus opératoire, à condition toutefois d'en prendre une acception large qui puisse inclure des profils prestigieux mais parfois socialement marginaux, comme les artistes, ou correspondant parfois à un faible niveau de revenus, comme les étudiants.

Il convient de remarquer qu'on aurait tort de considérer que les migrants aisés sont essentiellement les ressortissants des pays développés, car l'adéquation entre la position du pays de départ dans la hiérarchie économique mondiale et le statut socio-professionnel du ressortissant dans un pays d'accueil est loin de se vérifier entièrement, comme l'illustre l'exemple emblématique des informaticiens indiens. Cependant, dans le cadre de ce travail, je m'en tiendrai aux ressortissants de pays développés, car la problématique certes intéressante et peu travaillée des rapports entre migrants de même pays d'origine, mais de niveaux sociaux très différents constitue un sujet en soi, trop éloigné de mes perspectives.

L'hétérogénéité au sein de ces élites migrantes se fonde également sur des formes de mobilité très variées, en fonction notamment de la durée du séjour et de la présence ou non de la famille. Le critère de la durée de résidence apparaît comme le plus important dans la plupart des travaux qui distinguent les différentes formes de migrations d'élites. L'expatrié est ainsi défini comme « *a highly skilled individual who by his qualifications is employed by a foreign country or sent by his employers from his home to perform certain specialized*

functions on a contract of at least six month” (Tan cité par Yeoh, Khoo, 1992). Or ce critère mérite d’être soumis à un examen critique, car le raisonnement en terme de durée continue de séjour s’applique mal à des mobilités constituées souvent de séjours brefs, mais répétés régulièrement et sur une longue période. On pourrait faire l’hypothèse que les formes de mobilité pratiquées par les élites internationales en Ile-de-France sont comprises entre deux pôles : l’installation pour plusieurs années, qui implique de choisir avec soin non seulement le type de logement mais aussi sa localisation, prenant en compte la scolarisation des enfants, l’activité professionnelle ou associative de l’épouse ; la circulation sans déménagement de la famille, qui caractérise les “ migrants chroniques ” identifiés par Alain Tarrius. Entre ces deux pôles on peut imaginer une gradation de l’intensité et de la durée des déplacements. Cette grande variété de mobilités des cadres en Europe est d’ailleurs soulignée par un rapport de l’APEC (Association Pour l’Emploi des Cadres) de 2003, qui distingue la mobilité de court terme et peu fréquente (mission ponctuelle), le *commuting* (quand le poste de travail d’un cadre est dans un autre pays que celui de sa résidence), la mobilité à court terme et continue, l’expatriation, le détachement.

Quoi qu’il en soit, il s’agit autant que possible de ne pas séparer *a priori* ces différentes pratiques. En particulier une circulation peut être très régulière et intense, donc impliquer un certain ancrage au lieu de la part du migrant, mais aussi une certaine visibilité de celui-ci, voir un impact non négligeable sur l’espace économique et fonctionnel. D’autre part on peut faire l’hypothèse, d’ailleurs en partie vérifiée pour certains cas étudiés par Alain Tarrius (1992), d’une certaine porosité entre ces différentes formes de circulation à l’échelle d’une même carrière internationale : expatriés qui valorisent leur connaissance de « l’international » en intensifiant leur circulation, et inversement - et plus fréquemment - circulants qui se fixent plus durablement dans un pays étranger, lassés par les désagréments qu’impose un rythme trop soutenu de déplacements.

- *Une population paradoxalement peu étudiée*

De façon quelque peu provocatrice, Thierry Berthet qualifie ce type de migrant de « non-sujet pour les politiques publiques (comme pour) les sciences sociales » (Berthet, 1996 : 145). Le caractère relativement marginal des études sur ce type de migrants est d’autant plus paradoxal que le contexte international actuel est très favorable à la mobilité entre métropoles mondiales de migrants susceptibles de participer à leurs fonctions internationales. Les métropoles sont ainsi les principaux outils d’Etats en concurrence pour la captation d’une main-d’œuvre très qualifiée, et dont la qualification est valable quel que soit le pays dans des secteurs comme la finance internationale ou l’informatique, marqués par un contexte d’extrême internationalisation des mobilités et de « transférabilité » des compétences (Iredale et Appleyard, 2001). Cependant la littérature sur les élites migrantes, anglo-saxonne

notamment, aborde celles-ci dans une perspective essentiellement économique. Les élites migrantes originaires des pays pauvres sont étudiées dans la perspective du *brain drain*, ou « fuite des cerveaux », en termes de gain et de coût pour les pays d'accueil et de départ (Gould, 1988). De façon générale les expatriés sont vus comme les principaux vecteurs des relations internationales entre villes globales, dans un contexte de restructuration du marché du travail dans certaines branches hautement qualifiées (Beaverstock, 2002). La circulation de ces élites est ainsi mise en relation avec les orientations des investissements industriels (Hurdley, White 1999) et plus généralement avec les mouvements internationaux de capitaux (Findlay, 1999). Enfin la mobilité des cadres est souvent abordée du point de vue de la politique de l'entreprise, des stratégies professionnelles individuelles (Pierre, 2004).

Ces perspectives fournissent une information riche sur les motifs, les représentations à l'œuvre dans ce type de circulation, ainsi que les tendances actuelles : ainsi on observe que le modèle ancien de l'expatriation est remis en question par la croissance des mobilités plus brèves et fréquentes (notion de *transience* dans les travaux de Salt, 1997). En revanche la question des territoires, du point de vue de l'espace d'installation ou de la circulation elle-même, est moins directement abordée. En effet, plus rares sont les travaux de géographes ou de sociologues qui étudient les comportements urbains de ces migrants dans les métropoles où il s'expatrient. Parmi eux on peut distinguer deux types d'approches.

La première, essentiellement adoptée par des sociologues, aborde les formes spécifiques de sociabilité au sein de élites internationales, notamment parmi les cadres dont l'expatriation est institutionnalisée et encadrée et dont le principal facteur d'unité est la contribution largement volontaire et explicite à l'émergence d'une « culture internationale », valorisée aussi bien dans le cadre de scolarisations spécifiques que dans celui de l'entreprise où l'expérience internationale liée notamment à l'expatriation est gage de promotion (Wagner, 1998). Cette perspective offre d'ailleurs des possibilités intéressantes d'articulation avec des problématiques plus géographiques et urbaines, à travers la question des liens entre « un ethos globalisé et transnational [et] la formation d'un espace spécifique, autonome des attributs nationaux, [...] totalement décontextualisé » (Goldblum et Charmes, 2004 : 24).

La seconde, plus directement géographique, s'intéresse aux comportements des migrants dans la ville d'arrivée, notamment en matière de choix résidentiel. Les travaux de Günther Glebe (1986) sur les Japonais à Düsseldorf décrivent par exemple les facteurs déterminant les logiques résidentielles de ces migrants, et les effets de ces logiques en terme de ségrégation spatiale notamment. Cependant Nicolas Laruelle (1994 : 12) remarque à juste titre que ces approches restent le plus souvent partiales car trop influencées par des modèles d'explication des stratégies résidentielles de migrants peu qualifiés, ne prenant pas en compte des facteurs positifs de concentration. Or les élites migrantes peuvent mettre en œuvre des stratégies résidentielles fondées par exemple sur l'image de marque de certains secteurs, conformément au fait que « à chaque élite son espace » (Pinçon-Charlot, 1996).

- *Un enjeu pour les politiques urbaines*

Nous avons déjà évoqué le fait que l'installation de professionnels étrangers hautement qualifiés constitue un enjeu central pour les Etats et les métropoles dans la concurrence économique internationale. Cette remarque vaut plus généralement pour des compétences professionnelles qui ne se limitent pas au domaine économique : les professeurs, les médecins, les artistes participent en effet de la qualité et du rayonnement international des établissements qui les accueillent. Ainsi, les rapports officiels produits par les organismes en charge du développement économique des collectivités locales illustre clairement l'enjeu que représente l'installation d'élites internationales. Dans un document de 2001 intitulé *Paris-Ile-de-France, une région attractive : la preuve par cinq* (encadré 1), l'Agence Régionale de Développement de l'Ile-de-France décline les cinq principaux critères d'attractivité d'une région : « les investissements directs étrangers, les investissements financiers et immobiliers, la présence d'actifs, de chercheurs et d'étudiants étrangers, l'importance du tourisme et des manifestations internationales, la qualité de vie ». L'encadré ci-dessous présente un extrait du document publié sur le site Internet de l'agence, qui évoque les deux avantages que représente l'accueil de « talents » étrangers : « l'apport de leurs compétences » et « leur pouvoir d'achat ». Enfin, de façon certes plus indirecte, l'enjeu que constitue l'installation d'artistes et créateurs étrangers rejoint le thème des « manifestations internationales ». La présence d'élites internationales n'est donc pas seulement le signe d'un investissement financier ou industriel étranger, mais constitue bien une ressource en soi, aux effets bénéfiques jugés particulièrement nombreux.

Alain Tarrus insiste sur le fait que les cadres d'entreprises internationales expatriés pendant quelques mois dans une ville sont « tant attendus par les gestionnaires de nos villes qui rêvent de leur attribuer la place qu'occupent les immigrés » (1992 : 117). L'auteur illustre ce propos avec l'exemple de Bruxelles dont la valorisation des fonctions internationales s'est accompagnée d'une évolution sensible de la composition sociale de certains quartiers, dans laquelle ce « remplacement » d'un type de population migrante par un autre a joué un rôle significatif. Les élites migrantes ont en effet une capacité à investir n'importe quel type de quartier, en fonction du type de profession exercée et de la durée de leur séjour. Dans le cas parisien, par exemple, les cadres expatriés résident majoritairement dans la banlieue ouest résidentielle, cumulant une certaine proximité des secteurs de fonction internationale (la Défense par exemple) avec les aménités d'un environnement résidentiel de qualité. En revanche des élites circulantes, souvent plus jeunes et vivant seules pendant leur séjour, semblent tendre à choisir des localisations plus centrales, préférant la proximité du centre historique (pour des excursions aisées lors de la visite de la famille par exemple) à un environnement social spécifique. Ainsi les étrangers venant d'Amérique du Nord et du nord

de l'Europe représentent une proportion importante de la population étrangère dans certains quartiers de Paris *intra muros* (Guillon, 1984).

Encadré 1 : La politique d'accueil des « talents » étrangers par l'Agence Régionale de Développement de l'Île-de-France

C 3 Actifs, chercheurs, étudiants étrangers : l'Île-de-France, une région qui attire les talents

L'accueil de nouveaux talents en provenance de l'étranger est stratégique pour une région, tant par l'apport de leurs compétences que pour leur pouvoir d'achat. Trois populations spécifiques ont été sélectionnées pour évaluer l'attractivité de l'Île-de-France en ce domaine : les actifs, les chercheurs et les étudiants étrangers.

L'essentiel

- 724 000 actifs étrangers de plus d'une centaine de nationalités travaillent à Paris Île-de-France (source : INSEE).
- Paris Île-de-France est une terre d'accueil pour les chercheurs étrangers. Environ 9 200 d'entre eux travaillent en permanence dans les laboratoires publics d'Île-de-France (source : Fondation Nationale Alfred Kastler pour le conseil régional d'Île-de-France).

Aller plus loin

a) L'Île-de-France attire les meilleurs étudiants français et étrangers

En 2001-2002, la Région concentre 26,6% de la population étudiante française et 35% des effectifs nationaux des 3^{es} cycles – parmi lesquels la proportion des étudiants étrangers est de 20%. Ils sont notamment attirés par la présence de Grandes Ecoles et celle d'importants instituts de recherche privés et publics.

Source : *Paris-Île-de-France, une région attractive : la preuve par cinq* (www.paris-région.com)

Le territoire francilien de « grands circulants », accumulant fréquemment de courts voyages, peut se limiter à certains sites hôteliers et aéroportuaires. Inversement certaines catégories de migrants aisés peuvent rechercher une ambiance cosmopolite et « exotique », notamment dans certains secteurs du nord-est de Paris *intra muros*, par exemple, à la frontière des 10^e et 19^e arrondissements. Il faudrait alors déterminer les logiques présidant à ce choix de localisation, et décrire les interactions entre élites étrangères, populations immigrées non-qualifiées installées dans ces quartiers et non immigrés.

L'exemple de Paris illustre bien les deux caractéristiques de la ville mondiale qui nous intéressent : d'une part il s'agit d'un pôle d'attraction important pour les élites migrantes et d'autre part on y observe un processus de *gentrification* très nettement engagé. En outre les élites migrantes ne se localisent pas toutes de la même manière au sein de l'agglomération, en fonction du type de séjour et du profil socio-professionnel. La présence de certains de ces migrants dans les secteurs populaires du Nord-Est justifie enfin cet exemple dans le cadre d'une interrogation sur leur rôle possible dans les transformations qui y sont en cours. Il convient cependant d'inscrire la problématique de cette recherche dans une série cohérente de questionnements.

1.2. Une articulation problématique entre pratiques urbaines spécifiques d'élites migrantes et évolution effective de quartiers populaires

Il s'agit de déterminer dans quelle mesure et comment les migrants japonais et allemands séjournant dans l'agglomération parisienne prennent une part active et spécifique aux transformations actuelles de ses quartiers populaires. Cette problématique générale suppose que soient mises en lumière les articulations, pour des migrants considérés individuellement, entre une trajectoire et une circulation internationale, et des pratiques spatiales dans la métropole parisienne.

1.2.1. Questionnement général : comment les ressources des élites migrantes influencent leurs mobilités internationales comme intra-urbaines ?

Il importe d'identifier les spécificités de ces élites migrantes du point de vue de leurs trajectoires migratoires et de leur situation de migrants dans la ville d'expatriation. Rappelons d'abord que ces migrants bénéficient d'un certain nombre de ressources institutionnelles et financières limitant les « contraintes » externes à leurs mobilités internationales et intra-urbaines.

La première grande caractéristique est que la trajectoire migratoire, depuis la décision de migrer jusqu'à l'insertion dans l'espace résidentiel et social d'accueil, est largement encadrée et facilitée par l'entreprise ou par un ensemble de structures scolaires, administratives et associatives. Pour ce qui concerne l'insertion locale on observe par exemple un véritable marché privé des entreprises de *relocation*, comme l'entreprise neuchâteloise *Transfer Solution* dont l'objectif est de « faciliter l'intégration, de rendre les familles et les employés indépendants, bref d'en faire des locaux » (Nedelcu, 2004 : 115). De façon générale on observe une très grande masse de brochures, sites Internet, guides distribués par les ambassades ou les entreprises visant à faciliter l'insertion, à réduire le « choc » culturel.

Se pose dès lors la question de l'impact de cet encadrement multiforme sur les modes d'habiter de ces migrants, puisque cette prise en charge durable concerne aussi bien les représentations que les pratiques et les conditions matérielles d'installation (ne serait-ce que parce que le logement peut, dans bien des cas, appartenir à l'entreprise elle-même).

Il convient aussi de s'interroger sur la façon dont les ressources financières déterminent la trajectoire migratoire et l'insertion dans le lieu d'expatriation. Ces migrants bénéficient en effet d'une latitude certaine dans les choix résidentiels, mais aussi d'une capacité à assumer le coût des mobilités quotidiennes. Cette mobilité relativement aisée détermine également la définition de leurs « territoires circulatoires » (Tarrus, 1992) internationaux, notamment parce que l'avion ne constitue pas un obstacle financier rédhibitoire. De façon plus générale on peut supposer que puisque la contrainte économique est moins forte que pour d'autres populations migrantes, ce sont les représentations qui jouent un rôle décisif dans les choix de localisation, dépréciant certains quartiers et en privilégiant d'autres : la proximité de monuments prestigieux peut ainsi être valorisée dans un rapport avec les proches restés dans le pays d'origine et qui se font une certaine représentation de Paris.

Enfin les élites migrantes se caractérisent par des formes particulières d'insertion dans les sociabilités locales. En effet la valorisation ostensible d'une « culture internationale » identifiée par des sociologues travaillant sur le milieu des expatriés joue vraisemblablement un rôle dans les formes prises par les interactions avec la population locale. On peut certes faire l'hypothèse d'une acceptation sociale de ces migrants supérieure à celle qui vaut pour les « immigrés », mais il s'agit bien entendu de nuancer ce schéma et de vérifier par exemple si, pour des migrants appartenant à l'Union Européenne par exemple, « la culture partagée offre une base commune qui permet de migrer et s'installer à l'étranger sans nécessité de s'intégrer » (Marmora, 2002). Sans aborder en tant que telle la notion problématique d'intégration, il s'agit d'examiner certaines de ses composantes dans la perspective de l'étude géographique de l'insertion spatiale des migrants : observe-t-on, par exemple, une « culture partagée » entre les élites migrantes et la population des quartiers où ils s'installent, en matière de choix résidentiel ou de mobilité quotidienne ?

Ce faisceau de questionnements constitue évidemment un champ beaucoup trop vaste pour cette recherche universitaire, mais il fournit un cadre général aux hypothèses que celle-ci vise à vérifier.

1.2.2. Hypothèse de recherche

Ces questionnements sous-tendent l'objet central de cette recherche qu'il s'agit de reformuler en une hypothèse susceptible d'être vérifiée ou invalidée par les observations de terrain.

- *Tester l'hypothèse d'une inflexion par des élites étrangères de processus urbains en cours dans un quartier populaire*

Il s'agit ici de travailler à une échelle très fine pour saisir les interactions et les rapports de force qui se jouent, dans le devenir d'un lieu stratégique, entre les différents acteurs : autorités légales et promoteurs de politiques urbaines ciblées ; populations autochtones ; populations immigrées ; élites internationales. Le cas des quartiers de présence immigrée réinvestis par des migrants aisés recherchant un certain « exotisme » offre un terrain privilégié d'investigation, par la variété et le nombre des acteurs qui s'y confrontent et les enjeux urbains qu'ils représentent. A travers l'analyse de ces interactions, il s'agit d'identifier une possible modulation par des élites migrantes de processus affectant des quartiers populaires parisiens. Cette hypothèse centrale soulève d'emblée un certain nombre d'interrogations. Ainsi, quelles sont les politiques mises en œuvre pour attirer les élites, et s'agit-il véritablement de « remplacer » un type de migrants par un autre, pour reprendre une expression de Alain Tarrus déjà évoquée (1992 :117)? Comment ce projet est-il sinon détourné, du moins remis en question et subverti par les élites migrantes impliquées ? L'un des intérêts de ce type de terrain est d'intégrer dans une même approche deux types de migrants très différents par leur histoire, leur statut socio-professionnel, leur mode d'habiter et l'enjeu qu'ils représentent dans les projets politiques qui les intègrent.

Cette hypothèse s'inscrit dans un cadre théorique où les citoyens sont considérés individuellement comme des « agents de la vie urbaine » (Grafmeyer, 1994 : 99). C'est certes d'abord comme propriétaires fonciers ou immobiliers qu'ils peuvent intervenir dans la construction de la ville, mais de façon générale « tous les citoyens, fût-ce à titre de consommateurs ou d'usagers, produisent par cumul de leurs comportements individuels des effets d'ensemble sur la qualification et sur les éventuels processus de transformation des espaces urbains qu'ils occupent ou qu'ils fréquentent » (Grafmeyer, 1994 : 99).

Dans le cas des élites internationales, la notion de « cumul » doit être abordée de manière problématique, dans la mesure où l'installation et la fréquentation de quartiers populaires par des migrants ressortissant à ce groupe apparaissent comme des pratiques relativement minoritaires. Notre hypothèse est ici que des élites migrantes peuvent moduler des processus urbains en cours en bénéficiant moins du « cumul » de comportements similaires que d'une position stratégique dans les interactions entre les acteurs variés de l'évolution d'un quartier précis. Un type de positionnement stratégique pourrait être ainsi

celui du « pionnier » dans la *gentrification* d'un quartier populaire, qui initie la première phase du processus par « la découverte d'un quartier à potentiel », pour reprendre la formule de Yvette Marin concernant le rôle des pionniers dans les recompositions du quartier de Brixton à Londres (1998 : 105). Le positionnement stratégique peut également être lié à la possession individuelle ou collective, mais à l'échelle d'une population limitée, de ressources spécifiques, qu'elles soient matérielles ou symboliques. Ce dernier type de ressource constitue vraisemblablement un levier important de l'action urbaine d'un migrant riche ou très qualifié dans la mesure où il est en quelque sorte porteur d'une image de « l'international » particulièrement valorisée par les autorités municipales, et valorisante pour l'image du quartier du point de vue de nouveaux arrivants potentiels. Catherine Bidou-Zachariasen (2003) rappelle que l'un des débats relatifs à la *gentrification* oppose les chercheurs qui cherchent des éléments explicatifs dans des facteurs structurels, en décrivant notamment le rôle du « différentiel de loyer » dans l'attractivité d'un quartier populaire (Smith, 1987), aux chercheurs qui insistent sur le rôle décisif des stratégies individuelles (Ley, 1986). Tout en prenant en compte les mouvements structurels liés au marché immobilier notamment, notre perspective privilégiera la prise en compte de stratégies et de trajectoires individuelles.

Quels que soient les rôles que peuvent jouer les élites internationales dans les évolutions de quartiers populaires, il s'agit d'évaluer la part qui revient à leur situation même de migrant international dans les comportements concernés. Autrement dit, l'hypothèse d'un rôle des élites migrantes dans les transformations d'un quartier populaire est bien celle d'un rôle *spécifique*, dont une partie au moins des modalités et des finalités serait éclairée par le fait d'avoir un espace de vie élargi à plusieurs lieux de référence et d'ancrage. En formulant l'hypothèse que le fait d'être migrant détermine en partie le comportement urbain dans la ville d'installation, on est amené à formuler une seconde hypothèse, inséparable de la première, selon laquelle les caractéristiques individuelles et culturelles liées au contexte d'origine du migrant, que celui-ci soit national, familial, culturel, social, etc., influencent également son comportement urbain. Notons que cet aspect plaide en faveur d'un choix par nationalité de la population étudiée.

Cette hypothèse induit un questionnement plus spécifique susceptible d'orienter les investigations visant à sa vérification empirique.

- *Vérifier si, et comment, la présence de ces élites étrangères peut induire l'émergence de nouvelles centralités locales*

Il s'agit de comprendre comment ces élites étrangères ont un rôle dans la transformation d'un espace à échelle locale, notamment par la création de centralités originales qui intéressent l'ensemble de la population en présence. Ces centralités peuvent

notamment se fonder sur des services scolaires, comme le Lycée international de Saint-Germain-en-Laye, ou sociaux comme l'Hôpital Américain de Neuilly. Ces centralités sont vraisemblablement plus puissantes dans les couronnes périurbaines de Paris que dans Paris *intra-muros*, en raison notamment de la moindre disponibilité en offres équivalentes dans un même secteur. Mais elles peuvent se développer ailleurs que dans le secteur de résidence des population migrantes concernées, et se fonder sur la réputation d'un espace public marqué par cette présence étrangère spécifique, comme le quartier japonais autour de la rue Sainte-Anne, dans le quartier de l'Opéra, par exemple. Il convient ainsi de ne pas préjuger du type ni de l'aire d'influence de ces pôles, afin d'identifier une gamme la plus large possible des leviers par lesquels des élites migrantes sont susceptibles de jouer un rôle dans les transformations urbaines en cours.

L'idée de centralités locales spécifiques n'est que l'un des aspects de l'hypothèse centrale, cependant il apparaît utile de la maintenir comme ligne directrice de cette recherche. En effet le rôle d'élites dans des processus urbains en cours est particulièrement susceptible de s'analyser en terme de création d'une centralité originale, y compris à échelle très fine, dans les secteurs d'observation plus précisément identifiés.

L'hypothèse centrale et sa déclinaison plus particulière sont toutes deux sous-tendues par une interrogation générale sur les spécificités comme citoyens des migrants étudiés.

- *En comparant deux groupes de migrants, s'interroger sur l'actualisation de modes d'habiter « extérieurs »*

Alain Tarrus emploie le terme de « superposition » pour décrire la façon dont les professionnels circulant fréquemment d'une métropole européenne à une autre en agglomèrent différents éléments dans une représentation personnelle cohérente : « des proximités sont ainsi établies, qui instaurent des voisinages qui dépassent, débordent, subvertissent les caractères séquentiels de l'espace et du temps [...] » (2000 : 63). Or puisque les territoires pratiqués par les circulants se « superposent » et ne sont pas juxtaposés et mobilisés successivement au gré de la circulation de l'un à l'autre, on peut formuler l'hypothèse que cette superposition vaut également pour des migrants dont les circulations sont moins intenses, et qu'elle ne concerne pas uniquement des lieux, mais aussi des usages personnels ou collectifs de ces lieux, susceptibles d'influencer effectivement ses représentations et ses pratiques dans un lieu d'expatriation. Ainsi, et en particulier dans la mesure où les élites migrantes étudiées bénéficient d'une marge de manœuvre certaine en matière financière, l'influence de la référence à un mode d'habiter expérimenté dans le lieu d'origine peut intervenir lors d'arbitrages pour choisir un lieu de résidence ou un type de logement par exemple. Précisons que le terme de « mode d'habiter » doit être entendu en un

sens très large, incluant certes tout ce qui a trait à l'habitat, comme le choix de la localisation résidentielle et du logement, les aménagements et usages de ce dernier, mais incluant aussi les mobilités spatiales liées au travail ou aux loisirs, et plus généralement les diverses composantes de la sociabilité. C'est bien l'éventail des pratiques spatiales urbaines qu'il s'agit d'interroger, et par conséquent l'ensemble des espaces, résidentiels ou non, susceptibles d'être affectés par elles.

Par ailleurs les implications méthodologiques pour l'examen de cette hypothèse reposent sur l'idée que la nationalité est une catégorie pertinente pour mettre en lumière des normes en matière de comportement urbain. Il convient certes d'éviter un écueil « culturaliste » qui consisterait à réifier un comportement majoritaire dans un pays donné et à valoriser exagérément sa valeur explicative. Cependant deux arguments plaident en faveur d'une « entrée » par nationalité. D'une part il semble qu'il y ait une homogénéité comportementale certaine entre des migrants originaires d'un même pays (Berthet, 1996 ; Boudimbou, 1991), notamment en matière de modes d'habiter et de pratiquer la ville, dont certains aspects transgressent les clivages sociaux. Cette homogénéité pourrait s'expliquer par une « expérience urbaine » comparable entre des individus ayant habité dans des villes correspondant à un même modèle, lié à la fois par des politiques et par un contexte économique particuliers. D'autre part une analyse des normes comportementales réactualisées par les migrants dans la ville d'installation pourrait se fonder sur une abondante littérature scientifique décrivant ces normes : le cas du Japon par exemple a fait l'objet de nombreux travaux sur ce thème, du point de vue des modèles urbains (Bourdier, 1991) comme de l'espace domestique (Ozaki, 2004).

Pour être traitée dans une perspective comparatiste, cette hypothèse implique de choisir des ressortissants de deux pays marqués par des modes d'habiter très contrastés. Mon choix s'est donc porté sur les Allemands et les Japonais. Pour ce qui concerne les Allemands je tiens à étudier les ressortissants d'un Etat de l'Union Européenne : l'appartenance à l'Union Européenne offre une forme de citoyenneté, mais aussi plus généralement de reconnaissance qui influe nécessairement sur les modalités de l'insertion sociale et spatiale. Quant aux Japonais, ils se caractérisent par des modes d'habiter spécifiques (Berque, 1993) rendant pertinente une comparaison avec ceux d'autres migrants.

Avant de décrire plus en détail le cadre scientifique dans lequel s'inscrivent ces hypothèses, on peut remarquer que certains travaux récents sur les migrations dans des métropoles mondiales insistent explicitement sur une nécessaire approche fondée sur « un compromis entre politique économique et approches culturalistes » (Eade, 2004 : 199). Evoquant les travaux pionniers de Cindy Cooper et Christopher Mele (2002) sur les transformations de quartiers populaires de Berlin-Est sous l'effet des investissements

financiers et résidentiels « d'élites nationales et internationales », John Eade invite à analyser ce type de processus en articulant les facteurs structureaux, essentiellement économiques, déterminant les évolutions des villes mondiales, et les facteurs culturels mettant en lumière des comportements urbains très contrastés caractéristiques de « la diversité multiculturelle des villes globales » (*ibid.*). En ce sens il apparaît nécessaire d'appréhender les élites internationales à la fois comme citoyens d'une métropole mondiale et comme migrants internationaux.

Cette hypothèse et les questionnements qui lui sont associés s'inscrivent dans le cadre théorique d'une articulation entre les mobilités, appréhendées de manière globale, et les pratiques urbaines.

1.3. Positionnement théorique : articuler les différentes échelles de la mobilité, de l'international à l'intra-urbain.

1.3.1. Croiser deux approches scientifiques

Au cours du travail bibliographique préalable, les travaux consultés ont porté d'une part sur les migrations internationales, des professionnels très qualifiés notamment, et d'autre part sur les modes d'habiter et de pratiquer la ville notamment *via* les mobilités résidentielles et quotidiennes. Le premier type d'approche est adopté par exemple par Alain Tarrus (2000) étudiant les professionnels hautement qualifiés qui circulent fréquemment entre capitales européennes. Dans une perspective anthropologique résumée dans l'encadré 2, l'auteur décrit la complexité d'un mode de vie circulaire, support d'une identité fondée sur la gestion des ressources et des contraintes liées à la mobilité internationale. Par conséquent il ne s'intéresse aux pratiques urbaines qu'en tant qu'elles sont révélatrices de cet arbitrage. Le second type d'approche, décrite dans l'encadré 3, est adopté par exemple par Jean-Yves Authier et Jean-Pierre Lévy (2002) lorsqu'ils mettent en œuvre la notion de « rapport résidentiel [défini comme l'ensemble des] formes d'appropriation et [des] types de représentations du logement, mais aussi de l'immeuble, du quartier, de la ville, que les individus composant un ménage produisent à un moment donné de leur itinéraire » (329).

Ces deux perspectives appartiennent à des champs scientifiques nettement distincts et il est difficile de trouver des travaux les articulant entre elles. Dana Diminescu souligne ainsi que « les théories relatives aux dynamiques migratoires semblent encore prisonnières d'une vision dualiste consistant à distinguer mobilités des migrants et mobilités des sédentaires, trajectoires migratoires et parcours urbains, circulations transnationales et mouvements de proximité. » (Diminescu, 2004 : 124). Or un certain nombre de questionnements impliqués par mon objet d'étude se situent en quelque sorte à l'intersection de ces deux approches, dès lors qu'il s'agit

d'analyser en détail les comportements des migrants considérés à l'échelle de la ville, du quartier et du logement.

Encadré 2 : les élites circulantes européennes étudiées par Alain Tarrius (1992) : le point de vue d'une « anthropologie du mouvement » (43)

Sociologue spécialiste de la dimension identitaire des modes de vie des migrants, Alain Tarrius formule ainsi son questionnement initial sur les professionnels hautement qualifiés circulant d'une métropole européenne à l'autre : « Comment traversent-ils, accaparent-ils, désirent-ils les espaces urbains que leurs mobilités relient ? Pourquoi continuer à bouger, pourquoi s'installer ? » (45). A travers ce questionnement, Alain Tarrius cherche à saisir la dimension subjective de la migration, en insistant sur les sensibilités et les expériences personnelles. Les différents profils de professionnels circulants sont définis en fonction du rythme des déplacements et de leur activité professionnelle :

- Les « circulants » proprement dits, qualifiés de « toupies » ou de « VRP » (57) dans leur jargon professionnel.
- Les « cadres supérieurs délocalisés pendant quelques mois » (57) dans une ville autre que celle de la résidence familiale, dont les déplacements ont lieu essentiellement en fin de semaine pour rejoindre la famille.
- Les « migrants professionnels de père en fils » (58), exerçant tous des professions libérales : grands commerçants dans le textile ou l'artisanat d'art, avocats d'affaires, financiers, organisateurs de foires commerciales, etc. Ce troisième groupe se distingue par une longue tradition historique et familiale de mobilité professionnelle, et par l'efficacité de réseaux professionnels internationaux qui facilitent une insertion moins anonyme dans les divers lieux impliqués dans les déplacements professionnels.
- Les « anciens migrants sédentarisés à long terme dans une nation étrangère » (67)

L'objet de cette recherche est l'analyse de la mobilité internationale comme genre de vie, qui apparaît à la fois comme une contrainte et une ressource identitaire. Quelles que soient la forme et l'intensité de leur migration, ces migrants professionnels mettent en œuvre une véritable expertise dans l'organisation de leurs déplacements en prenant en compte les services de transport, l'offre de logement, les impératifs professionnels, la vie familiale et le bien-être personnel, dans un équilibre souvent fragile et parfois douloureux. Ce mode de vie est également créateur d'une véritable identité partagée, comme en témoigne un ancien « circulant » : « je nouais des relations fréquemment et durablement. Mais avec des professionnels qui étaient dans mon cas. On se reconnaissait, comme des aristocrates du voyage. » (81).

C'est donc dans une perspective anthropologique que Alain Tarrius décrit la complexité d'un mode de vie circulaire, support d'une identité fondée sur la gestion des ressources et des contraintes liées à la mobilité internationale. Par conséquent l'auteur ne s'intéresse aux pratiques urbaines qu'en tant qu'elles sont révélatrices de cet arbitrage. De façon générale il conclut que les lieux marqués par une « fixité spatiale urbaine (et des) rapports sociaux endogènes évacuent le migrant » (74).

Encadré 3 : l'analyse des mobilités urbaines par Jean-Yves Authier et Jean-Pierre Lévy *via* la notion de « rapports résidentiels » (2003)

Jean-Yves Authier, sociologue, travaille sur les formes de socialisation liées aux pratiques urbaines aux échelles de la ville, du quartier et du logement ; Jean-Pierre Lévy, géographe, est spécialiste des questions résidentielles. Dans la perspective d'une articulation entre les mobilités résidentielles et les mobilités quotidiennes, l'habitat est mis en relation avec les pratiques urbaines plus larges des individus, et le logement est un point d'observation privilégié des comportements aux échelles du quartier et de la ville.

La notion de « rapports résidentiels », qui donne son nom à l'enquête et au chapitre qui en est issu, permet de comprendre la perspective adoptée par les auteurs. Cette notion « renvoie aux formes d'appropriation et aux types de représentations du logement, mais aussi de l'immeuble, du quartier, de la ville, que les individus composant un ménage produisent à un moment donné de leur itinéraire » (329). Autrement dit, il s'agit d'une notion permettant de saisir l'ensemble des dimensions des pratiques urbaines des citoyens, à l'échelle du logement (comment il est choisi et occupé), du quartier (quels usages en sont faits) et de la ville (comment les différentes activités de l'individu y sont distribuées). L'hypothèse initialement formulée est que ces rapports sont socialement construits par les individus prenant en compte les rapports qui le lient aux autres individus de son

entourage plus ou moins proche, ainsi que le contexte effectif de l'habitat, déterminé par exemple par la qualité matérielle du logement, la réputation du quartier, etc.

A travers l'exemple de quartiers centraux de plusieurs grandes villes françaises, les auteurs cherchent à résoudre un quadruple questionnement :

- Quels sont les rapports pratiques (aménagement, activités, usages) et symboliques (représentations, discours) des citoyens avec leur logement, leur quartier et leur ville ?
- Comment les citoyens distribuent-ils leurs différentes activités entre ces trois types d'espace, existe-t-il par exemple des formes de marginalisations ou de spécialisations étroites ?
- Quels sont précisément les facteurs, familiaux, professionnels ou autres, participant de la mise en place des rapports résidentiels ?
- Dans quelle mesure le contexte urbain effectif intervient-il, qu'il s'agisse du parc résidentiel ou de l'offre de services disponibles, par exemple ?

Les conclusions auxquelles parviennent ces auteurs contribuent ainsi à remettre en cause explicitement un certain nombre de travaux du début des années 90 comme ceux de François Ascher (1995) évoquant une « fin du quartier » marquée par un clivage croissant entre des « habitants du quartier », peu mobiles, et des citoyens « nomades » (334) délaissant par leurs pratiques l'échelle du quartier au profit du logement et de l'agglomération.

Ce positionnement scientifique « hybride » se fonde sur un certain nombre d'hypothèses. D'une part le migrant est aussi un producteur de sa ville d'accueil et un utilisateur des ressources urbaines, ce qui invite à l'analyser en recourant à des concepts et des méthodes visant à étudier les comportements des citoyens à différentes échelles. D'autre part les comportements individuels des citoyens, depuis l'organisation de leur logement jusqu'à leurs pratiques de loisir, sont en partie influencés par une histoire personnelle et familiale dont la migration internationale, le cas échéant, constitue vraisemblablement une étape décisive.

Une double exigence en découle :

- *Etre attentif aux dimensions internationale et circulaire des mobilités citoyennes*

Nous avons déjà mentionné l'hypothèse selon laquelle l'expérience d'une résidence dans un contexte étranger parfois caractérisé par des normes d'habiter fort différentes de celles des quartiers étudiés, de même que la recombinaison des liens familiaux et sociaux lors de la migration proprement dite, ont une incidence non négligeable sur le « rapport résidentiel » (Authier et Levy, 2003). De plus la situation migratoire se traduit la plupart du temps par un ensemble de circulations matérielles ou immatérielles qui redéfinissent le cadre spatio-temporel des pratiques du migrant. Les travaux actuels sur les migrations internationales intègrent d'ailleurs de plus en plus la dimension circulaire qui leur est associée, dans le prolongement d'une évolution conceptuelle concernant la définition même du migrant. Jacques Brun va jusqu'à parler d'un « *aggiornamento* conceptuel » (1993 : 7) au sujet de la prise en compte récente du fait que « la cassure des liens entre le milieu

géographique de départ et celui d'arrivée est de moins en moins automatique » (*ibid.*)⁵. Le terme de « migrant » sera ainsi préféré à ceux d'immigré ou d'émigré, qui risquent de masquer le lien entre les deux milieux.

L'approche biographique des trajectoires résidentielles repose certes sur la prise en compte d'une profondeur temporelle des mobilités, mais la temporalité est souvent celle d'un processus linéaire qui aboutit à la situation résidentielle actuelle. Il semble aussi utile de prendre en compte de façon plus large et plus systématique une temporalité cyclique des pratiques des migrants, dont la traduction spatiale s'analyse en terme de circulation. L'une des traductions de la dimension circulatoire des mobilités est par exemple la bi-résidence, qui détermine nécessairement les comportements résidentiels et quotidiens des citadins (Bonnin et Villanova, 1999).

Il convient donc d'étudier les migrants dans la ville où ils séjournent en examinant la façon dont leur situation même de migrant détermine en partie leur comportement citadin, par l'intermédiaire de références réactualisées et par une échelle spatio-temporelle originale de leurs pratiques.

- *Etudier les migrants internationaux comme des acteurs urbains*

Il paraît nécessaire de qualifier les lieux de résidence ou de mobilité de ces migrants, par l'analyse de leur contexte social et spatial notamment, et de ne pas le réduire à un support neutre, en quelque sorte, auquel donneraient sens les seuls récits et pratiques des migrants. La qualification de l'environnement urbain matériel implique que soient prises en compte des données relatives au marché immobilier, au parc de logement disponible, ainsi qu'à l'action publique favorisant ou non l'installation de ces migrants. Il importe également d'analyser finement les diverses pratiques urbaines des migrants, car ce sont également des citadins, donc des résidents et des usagers des espaces et des services urbains, dans les villes où ils séjournent même temporairement. Un des apports d'une observation fine des comportements urbains des migrants serait de voir si des modes différents de migration ou de circulation internationale correspondent effectivement à des profils différents de citadins.

1.3.2. Mettre en œuvre une approche globale des mobilités

- *Intégrer les différentes échelles de la mobilité*

⁵ Le travail de Gildas Simon sur *L'Espace des travailleurs tunisiens en France* (1979) a été pionnier dans la réévaluation de la dichotomie classique lieu d'origine/lieu de départ, en mettant en lumière l'intensité et la variété des circulations constitutives d'un « champ migratoire ».

Une telle articulation entre mobilités internationales et mobilités urbaines est au cœur du positionnement théorique que nous souhaitons adopter, et qui s'inscrit dans une tendance de la recherche actuelle sur les mobilités à tenter « d'articuler entre eux les différents niveaux des pratiques spatiales et de reconsidérer les échelles de référence [afin de] mieux comprendre comment se structurent les formes d'appropriation de l'espace urbain, de localiser les espaces de référence, les lieux d'ancrage et de pratiques, afin tout à la fois d'interpréter dans une même approche les changements sociaux, les pratiques urbaines et les dynamiques spatiales » (Dureau et Levy, 2003 : 6).

- *Saisir les mobilité comme des pratiques sociales*

La redéfinition des échelles d'analyse des mobilités va de pair avec l'appréhension de la mobilité non comme un mouvement mécanique d'un lieu à un autre, mais comme une véritable pratique, dans le cadre d'une approche scientifique renouvelée des mobilités par rapport aux années 1960, où la mobilité était vue « toujours comme le bilan des facteurs de « répulsion et d'attraction » (Brun, 1993 : 7). Jean-Yves Authier et Jean-Pierre Lévy affirment par exemple explicitement que « référer la mobilité au *rapport résidentiel* implique de ne pas réduire le déplacement à un flux, mais oblige à le considérer comme une pratique sociale à part entière » (2003 : 336). La mobilité peut également être définie comme une stratégie dont il faut saisir les motifs. Alain Tarrus note ainsi que « les individus, tout au long de leur histoire de vie, développent des stratégies résidentielles qui ne relèvent en rien des hasards du lancer d'une boule de billard » (1992 : 40). Enfin les mobilités structurent un genre de vie spécifique, dans la mesure où « l'appartenance, simultanée ou successive, à plusieurs espaces différents, de l'échelle du quartier à celle des continents pour les migrants internationaux peut devenir un élément constitutif de l'identité de l'individu comme du groupe » (Brun, 1993 : 7).

1.4. Orientations méthodologiques : justification et présentation des méthodes d'observation employées

Quelle approche générale permet de répondre au positionnement théorique qui vient d'être défini ? En quoi les méthodes retenues pour cette recherche répondent-elles à cette approche, concernant le choix du lieu et de la population analysés, et des méthodes d'investigation ?

1.4.1. Une stratégie globale croisant une population et un lieu spécifiques

Puisque nous souhaitons articuler entre eux les deux positionnements théoriques décrits au paragraphe précédent, c'est-à-dire appréhender à la fois les significations

individuelles d'une trajectoire migratoire internationale et les comportements du migrant envisagé comme citoyen, il est nécessaire d'articuler également les démarches méthodologiques adoptées pour chacune de ces approches. Pour reprendre les exemples évoqués de travaux représentatifs de leurs champs théoriques respectifs, Alain Tarrus (2000) fonde son analyse sur l'identification d'une population, celle des circulants professionnels abordés dans les aéroports et les gares des grandes capitales européennes, tandis que Jean-Yves Authier et Jean-Pierre Levy (2003) partent d'un « objet » spatial : des quartiers centraux anciens identifiés à Paris, en banlieue parisienne, à Lyon et à Montpellier. Il s'agit ici de croiser une population et un lieu spécifiques permettant de mettre à l'épreuve le jeu d'hypothèses selon lesquelles certaines élites migrantes sont susceptibles de jouer un rôle dans les évolutions d'un quartier populaire parisien, et selon lesquelles l'ensemble des attributs sociaux, culturels, économiques, symboliques, ou autres, attachés à leur situation même de migrant déterminent au moins en partie la façon dont ils modulent ces évolutions urbaines. Ces modulations doivent être recherchées aussi bien dans le marché immobilier local que dans les marquages sociaux des espaces publics ou dans l'offre culturelle et commerciale locale, par exemple.

Il faut noter que cette stratégie méthodologique peut, si l'on n'y prend pas garde, induire un biais scientifique : l'intersection entre la population et le lieu étudiés peut se révéler particulièrement étroite, c'est-à-dire ne concerner qu'un nombre très limité d'individus et/ou une portion très réduite du territoire parisien. Le risque est alors de restreindre l'observation aux seuls objets (individus et lieux) pris effectivement dans cette intersection, autrement dit de confondre critère d'identification et validation de l'hypothèse, ou, pour le dire schématiquement, de ne chercher que ce que l'on souhaite trouver. Pour réduire ce risque les méthodes d'observation doivent donc répondre à plusieurs exigences :

- la définition de la population étant fondée sur la nationalité, il convient d'analyser les comportements de migrants correspondant à l'ensemble des profils de cette population. Certes l'organisation de l'année de Master 2 impose des délais relativement courts à l'observation de terrain, et il est plus efficace d'observer d'abord et plus précisément une sous-population préalablement identifiée comme susceptible, plus qu'une autre, de fréquenter des quartiers populaires. Cependant il est nécessaire de comparer le comportement de cette sous-population avec le reste de la population de référence.
- Il convient également, autant que possible, de partir des travaux déjà existants ayant identifié des sous-populations cohérentes, afin de pouvoir inscrire les individus enquêtés dans un groupe plus vaste et quantifiable.
- De façon générale il importe de mettre en lumière des constantes dans les discours, les pratiques et les trajectoires pour justifier une argumentation générale à partir de cas individuels.

- Les exigences de mise en perspective et d'inscription dans des catégories déjà identifiées scientifiquement valent également pour les lieux étudiés. Ainsi il paraît utile d'inclure dans l'observation un quartier parisien plus « bourgeois » pour décrire les pratiques dans ce quartier des migrants qui y résident, et leurs pratiques dans un quartier populaire qu'il fréquente, le cas échéant.

Ces exigences constituent une sorte d'« horizon » méthodologique, que les délais de l'année de Master 2 ne permettent pas d'atteindre, mais qui ne doit en tous les cas pas être contredit dans la définition et la mise en œuvre des méthodes d'observations employées.

La première étape du travail consiste à vérifier la faisabilité d'une articulation entre l'hypothèse d'une inflexion par certaines élites internationales de dynamiques urbaines locales et le questionnement sur les spécificités des modes d'habiter des migrants étudiés. Cette vérification fonde les critères du choix d'une population et d'un terrain d'étude.

1.4.2. Le choix de la population : Japonais et Allemands

Dans la section 1.2 nous avons justifié le choix d'une entrée par nationalité et le choix des Japonais et des Allemands. Cependant il convient de préciser d'emblée que les délais impartis à la réalisation du mémoire pendant l'année de Master 2 ont rendu nécessaire de se concentrer plus spécifiquement sur une seule population. L'état d'avancement de la préparation du terrain, dans la prise de contact individuelle comme dans le relevé des informations statistiques disponibles, a conduit à choisir les Japonais.

Les hypothèses impliquent d'identifier un ou des types de migrants japonais s'installant volontairement dans des secteurs habituellement à l'écart des espaces pratiqués par les élites migrantes. Leur existence même ne m'a pas paru aller de soi lors des entretiens informels que j'ai pu réaliser en janvier 2005 avec des responsables d'associations ou de journaux franco-japonais⁶. Tous mes interlocuteurs ont trouvé surprenant mon intérêt pour une population constituant la face la moins visible de ces populations expatriées. Cependant chacun m'a confirmé l'existence de ce type de migrant, dès lors que j'en précisais le profil. Ces « marginaux » de l'élite migrante japonaise sont d'ailleurs explicitement évoqués par Yatabe (1992) dans sa thèse, comme l'un des trois types de migrants japonais qu'il identifie : les « représentants du système social japonais », les étudiants, et les migrants de « l'entre-deux ».

⁶ Entretiens réalisés avec M. Hasegawa, responsable de l'Espace culturel franco-japonais Bertin Poirée ; Mme Kuki, responsable de l'association culturelle japonaise KOUKI ; M. Beraud, rédacteur du journal *Ovni*, principal journal à destination des Japonais de France. *Idem* pour les Allemands, lors d'entretiens avec les responsables de l'accueil des Allemands de l'Institut Goethe.

Les « représentants du système social japonais » sont les cadres d'entreprises japonaises, les fonctionnaires d'ambassade, pour qui la migration est très encadrée et, dans une certaine mesure, imposée par le cursus professionnel. Ils doivent être pris directement en compte dans mon étude dans la mesure où ils sont susceptibles de fréquenter un quartier populaire tout en résidant dans un quartier « bourgeois ».

Les étudiants (25% des Japonais franciliens en 1981 selon Yatabe), caractérisés par une durée de séjour souvent courte (un semestre à l'Alliance Française ou au cours de Civilisation Française de la Sorbonne) et une marge de manœuvre réduite en matière de choix résidentiel. On peut faire l'hypothèse que leur séjour à Paris est motivé par une envie de découverte, voire d'« aventure » (terme employé par Yatabe) qui peut les conduire à pratiquer certains secteurs du Nord-Est parisien (comme espace résidentiel ou de loisir). A ce titre ils entrent tout à fait dans le cadre de mon étude. Il faut aussi noter qu'il s'agit de la population la plus facile à contacter (cela est vrai aussi pour les Allemands),

Le troisième groupe, défini comme celui des « entre-deux », constitue l'objet principal de ma recherche de cette année. Kazuhiko Yatabe parle d'une « périphérie du système social japonais » pour décrire ces artistes et professionnels indépendants qui trouvent un emploi une fois à Paris, et dont la migration, décidée individuellement, comporte une part de risque sinon souhaité (« l'aventure à Paris »), du moins compensé par l'attrait d'une expérience enrichissante.

Il convient de préciser que les délais courts de l'année de Master 2, qui m'ont fait limiter mes recherches aux seuls Japonais, m'ont également conduit à enquêter principalement auprès des sous-populations les plus susceptibles de fréquenter des quartiers populaires, c'est-à-dire les étudiants et les actifs indépendants, en me basant au départ sur la typologie établie par Kazuhiko Yatabe. L'un des enjeux de cette recherche est d'ailleurs de vérifier les typologies de migrants établies par Kazuhiko Yatabe et par Alain Tarrius, qui m'ont servi à formuler mon questionnement. Fondées respectivement sur des profils socio-professionnels et sur des types de circulation internationale, ces catégories pourraient être remises en question par une investigation en terme de pratiques urbaines que je me propose de mener.

1.4.3. Le choix du lieu : autour du canal de l'Ourcq, un quartier cosmopolite en transformation

Il s'agit d'identifier un quartier populaire non encore « gentrifié » mais susceptible d'attirer des Allemands et des Japonais. Les lectures faites sur les dynamiques actuelles de Paris *intra-muros* (par exemple, Pinçon-Charlot, 2005) m'ont conduit à chercher ce type de quartier dans un arc Nord-Est incluant une partie des 11^e et 12^e, et surtout les 18^e, 19^e et 20^e arrondissements. En effet l'embourgeoisement s'effectue de façon très inégale sur le territoire

parisien, avec une population d'employés et d'ouvriers, globalement sous-représentée dans Paris *intra-muros*, concentrée dans le Nord et l'Est. Alors que les employés représentent 17% de la population des 5^e et 6^e arrondissements, leur part la plus élevée est d'environ 30%, dans les 18^e, 19^e et 20^e arrondissements. Les ouvriers sont encore plus concentrés spatialement, puisqu'ils représentent 15% des actifs dans les 18^e, 19^e, 20^e et 10^e arrondissements, contre moins de 7% dans les 1^{er}, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e, 15^e et 16^e arrondissements (INSEE, 2002).

Le « ratio de *gentrification* » augmente rapidement à Paris, et notamment dans le centre autour du Faubourg Montmartre, des Portes Saint Martin et Saint Denis, dans l'ensemble du 11^e, et plus en périphérie autour des Batignolles et du Père Lachaise.

Avec un ratio de 0,5 le 19^e arrondissement est le moins embourgeoisé de Paris en 1999. De plus l'évolution de ce ratio à l'échelle très fine de l'IRIS fait apparaître une grande hétérogénéité du point de vue de l'évolution sociale : l'ouest du Bassin de la Villette (carte 1) est marqué par une augmentation de plus de 75% de son ratio de *gentrification* entre 1990 et 1999, tandis que l'est reste stable de ce point de vue. Autour du parc de la Villette des secteurs en baisse jouxtent des secteurs en forte augmentation. On peut également noter des contrastes dans les rythmes d'évolution de la population au sud de l'arrondissement, avec une hausse du ratio d'embourgeoisement autour du parc des Buttes Chaumont et une stagnation, voire une baisse de ce rapport dans certains secteurs de Belleville et surtout autour de la place des Fêtes. En outre cet espace se situe en position de front par rapport à deux des principaux axes de l'embourgeoisement parisien : le long du canal Saint Martin depuis le 10^e arrondissement, et le long du boulevard de Ménilmontant depuis le 11^e. Cette partie du 19^e arrondissement répond donc bien aux critères de choix d'un terrain permettant de mettre à l'épreuve les hypothèses, puisqu'on y observe un mouvement général d'embourgeoisement, mais émergeant dans certains secteurs, et marqué par des rythmes et des répartitions spatiales très contrastés.

Cette identification fondée sur la cartographie réalisée par l'INSEE a été complétée par un travail de repérage plus fin autour du Bassin de la Villette et du canal de l'Ourcq, plus particulièrement en rive est. Plusieurs observations ont confirmé qu'il pouvait s'agir d'un terrain d'enquête pertinent dans la perspective de ce travail. La carte 1 en localise les principaux sites.

D'une part on y trouve l'ensemble des marqueurs correspondant à l'image d'un quartier populaire et immigré : la population résidente d'origine africaine, maghrébine ou asiatique, l'offre commerciale des grands axes (avenue Jean Jaurès, rue de Belleville) et des places (Place des Fêtes, Place de Stalingrad) sont susceptibles de créer une atmosphère cosmopolite et « exotique » susceptible d'attirer certains types d'élites migrantes.

Carte 1 : le lieu d'investigation et ses principaux sites



Fond de carte : www.mairie19.paris.fr (le choix d'une carte « touristique » permet de faire apparaître un ensemble d'éléments caractérisant le paysage et les ressources, au sens large, du quartier)



Axe d'embourgeoisement important

- | | |
|-----------------------------|------------------------|
| 1. Bassin de la Villette | 6. Place de Stalingrad |
| 2. Canal de l'Ourcq | 7. Avenue Jean Jaurès |
| 3. Parc de la Villette | 8. Rue de Belleville |
| 4. Parc des Buttes Chaumont | 9. Rue de Crimée |
| 5. Place des Fêtes | |

D'autre part le parc de logement est très hétérogène et couvre l'ensemble de l'éventail des logements parisiens. La planche photographique 3 permettent par exemple d'identifier : des immeubles haussmanniens à proximité des Buttes Chaumont (planche 3 : photographie 5); des immeubles récents « de standing » de part et d'autre du Bassin de la Villette (planche 3 : photographie 4), ou en construction avec l'exemple de la « cité des Musiciens » à proximité immédiate du parc de la Villette (planche 3 : photographie 1) ; des grands immeubles d'habitation construits dans les années 1960 et 1970, caractérisés par une orientation fonctionnelle (planche 3 : photographie 3) ; des logements caractéristiques des faubourgs ouvriers parisiens avec des immeubles bas le plus souvent rénovés (secteur du « Plateau » entre la rue de Belleville et les Buttes Chaumont) ou des maisons avec jardin attenant, regroupées dans la « villa » de la Mouzaïa, au Nord-Est des Buttes Chaumont (planche 3 : photographie 2) ; des immeubles très dégradés caractéristiques du « logement social de fait » (planche 3 : photographie 6). La diversité du parc de logement offre ainsi un contexte favorable à la coprésence de populations de niveau social et d'origine très différents. En même temps que se maintiennent des populations immigrées à faible revenu, la présence et la construction de logements de qualité, ainsi que la réhabilitation de logements anciens dégradés peut inciter à l'installation de migrants relativement aisés cherchant à s'installer dans un quartier financièrement abordable et caractérisé par une atmosphère cosmopolite, sans pour autant devoir réévaluer à la baisse leurs exigences en matière de logement.

Enfin ce secteur comprend plusieurs lieux potentiellement attractifs pour une population non résidente dans le quartier (planche photographique 4). Ainsi, les bords du canal de l'Ourcq et du bassin de la Villette constitue une aménité unique à Paris, avec un « paysage de l'eau » particulièrement valorisé par les projets architecturaux et urbanistiques dont ce secteur fait l'objet et qui a poussé au développement d'une abondante offre de loisirs : cafés, restaurants, promenades, lieux de spectacle, cinémas. A titre d'exemples, on peut citer deux chantiers actuels qui témoignent de l'attractivité de ce secteur pour des promoteurs et l'enjeu qu'il représente pour la municipalité du 19^e : le succès du cinéma MK2, sur la rive ouest du bassin de la Villette, a poussé l'entreprise à faire construire un second ensemble de salles sur la rive opposée (planche 4 : photographie 5) ; la rénovation des magasins généraux, leur reconversion en logements étudiants et ateliers d'artistes, ainsi que la construction d'un bâtiment identique sur l'autre rive. En outre le site de la Villette, qui comprend un parc, des musées (Cité des Sciences, Cité de la Musique), des salles de spectacle (le Zénith), le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris (CNSMDP) constitue, comme le canal, une offre en matière de loisir unique à Paris. Si la fréquentation de ces lieux par une population non résidente dans le quartier est avérée, on peut faire l'hypothèse que cette offre originale participe de l'attractivité résidentielle de certains secteurs alentours identifiée grâce aux statistiques de l'INSEE au niveau de l'IRIS. De plus la Cité de la

Musique me semble être un lieu d'investigation particulièrement intéressant, car le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris (CNSMDP) qui y est implanté est susceptible d'attirer certains types d'élites migrantes. Des musiciens étrangers y sont en effet attirés par la réputation internationale du conservatoire et par une active politique d'accueil des étrangers (étudiants ou professeurs), pour une durée de trois ou quatre ans le plus souvent. On peut donc supposer que le conservatoire constitue un pôle important dans les pratiques urbaines des musiciens étrangers, y compris en terme de localisation résidentielle.

Parallèlement à une investigation sur ce terrain populaire, il a paru utile d'identifier un quartier de niveau social plus élevé, dans lequel résident des Allemands et des Japonais susceptibles de fréquenter le Nord-Est parisien. Il s'agit de chercher des articulations entre les deux types d'espace (lieu de résidence / lieu de loisir par exemple, ou mobilité résidentielle de l'un à l'autre au cours du séjour). Précisons que le constat d'une méconnaissance des quartiers populaires par les migrants résidant dans le quartier « bourgeois » étudié serait également intéressant, car il permettrait d'associer des types des pratiques à des profils particuliers de migrants. Dans cette perspective, le Quartier Latin, le Marais ou les alentours de Saint-Germain des Prés me semblent plus appropriés que les 15^e et 16^e arrondissements et que Boulogne, lieux de localisation majoritaire des « représentants du système social japonais » (Yatabe). En effet, d'après les informations recueillies auprès de professionnels de l'immobilier spécialisés dans la clientèle japonaise, le premier ensemble de lieux est recherché par des migrants plus indépendants vis-à-vis de la communauté de leurs concitoyens expatriés et des structures qui leur sont destinées.

1.4.4. Le système d'investigation employé

Quatre points seront abordés : les méthodes d'investigation retenues, la conception et la mise en œuvre des entretiens individuels avec des migrants, l'évaluation des informations collectées, et l'identification des types d'analyses qu'elles rendent possibles.

- *Un dispositif combinant plusieurs méthodes d'investigation*

Le système d'investigation mis en œuvre comprend : une caractérisation globale des migrants japonais à Paris, des entretiens auprès d'informateurs variés, une observation directe de pratiques urbaines, l'identification d'un système de représentations, et des entretiens auprès d'un échantillon de migrants japonais.

Précisons d'emblée que j'ai privilégié, pour cette année, l'observation des pratiques et des représentations des migrants japonais. Il ne s'agit certes que de l'une des dimensions de cette recherche, qui implique également, selon la problématique énoncée et le positionnement

théorique explicité, l'observation des transformations urbaines à l'échelle de la métropole parisienne comme à l'échelle du quartier du canal de l'Ourcq. Deux arguments m'ont incité à mettre l'accent sur une partie seulement de la démarche envisagée : les délais brefs du calendrier de l'année de Master, et la fonction d' « expérimentation » que revêt celle-ci, dans la perspective d'une recherche doctorale, qui justifie que soient testées les dimensions du sujet qui me semblent les plus complexes à observer et à analyser.

- La caractérisation globale des migrants japonais dans l'agglomération parisienne.

J'ai pu disposer par l'intermédiaire d'Isabelle Bouhet d'une base de travail importante avec les données INSEE du RGP 1999 fournissant, pour les Japonais et à l'échelle départementale : l'âge, le sexe, l'année d'arrivée en France, le dernier diplôme obtenu, la catégorie socio-professionnelle en 24 postes, le type d'activité. Il s'agit d'abord d'estimer le nombre de migrants japonais résidant en Ile-de-France et dans Paris *intra muros*. Pour cette estimation, les données issues du Recensement Général de la Population de 1999 sont complétées par les données produites par l'ambassade du Japon à Paris afin de montrer d'éventuelles divergences qu'il faudra interpréter. Il convient également d'identifier les composantes démographiques, avec la répartition par sexe et par âge, sociales et professionnelles, avec la répartition par niveau de qualification, par type d'activité et par catégorie socio-professionnelle. Dans la perspective d'une mise en rapport de la situation migratoire avec les pratiques urbaines, la durée du séjour à Paris est une information cruciale, qu'il est possible d'appréhender en partie par la répartition des migrants par date d'arrivée en France. Il convient cependant de souligner que, d'une part, Paris n'est pas forcément le premier lieu d'installation des Japonais en France, et que d'autre part l'année d'installation à Paris ne fournit pas d'information sur la durée prévue de séjour des résidents actuels. L'autre aspect de cette caractérisation globale est la localisation des migrants japonais à Paris. Les informations sur cet aspect sont issues des enquêtes menées par Kazuhiko Yatabe (1992) et un certain nombre d'entretiens avec des informateurs, japonais ou non, qui par leur activité professionnelle ont une connaissance précise de la communauté japonaise à Paris : j'ai rencontré notamment une responsable de l'agence immobilière Apollo, spécialisée dans la clientèle japonaise, et le rédacteur en chef de *OVNI*, principal journal japonais de France.

- Les entretiens auprès de deux catégories d'informateurs.

Les premiers sont susceptibles de fournir des informations sur la communauté japonaise de Paris, les seconds sur les lieux d'investigation, notamment le quartier du canal de l'Ourcq.

Tableau 1 : les informateurs contactés ayant une bonne connaissance de la communauté japonaise de Paris

Informateurs		Types d'informations recueillies
Professionnels de l'immobilier spécialisés dans une clientèle de migrants aisés	<ul style="list-style-type: none"> - Un responsable de « la Galerie de l'Immobilier » (6^e arrondissement) - Un responsable d'une agence FNAIM (6^e arrondissement) - Un employé de l'« Agence Saint Germain », dans le 6^e arrondissement également 	<ul style="list-style-type: none"> - Choix de localisation résidentielle dans Paris des Japonais ayant recours aux services d'une agence : les cadres et fonctionnaires expatriés, et certains étudiants - Spécificités des migrants japonais par rapport à d'autres élites migrantes du point de vue des critères intervenant dans le choix du logement
Informateurs non japonais dont l'activité professionnelle implique une connaissance précise de la communauté japonaise de Paris et une collaboration étroite avec des Japonais	<ul style="list-style-type: none"> - le président de l'association « Jeunes Japon » (aide à l'installation de jeunes Japonais séjournant à Paris) - le rédacteur en chef du journal <i>OVNI</i> - le responsable des échanges avec le Japon de l'école d'architecture de Paris La Villette (19^e arrondissement). 	<ul style="list-style-type: none"> Identification des différents profils de migrants japonais à Paris (durées et motifs des séjours ; âge ; type d'activité) Constantes dans les représentations de Paris en général et de certains quartiers parmi les migrants japonais Eléments d'information non chiffrée sur les localisations résidentielles majoritaires des migrants japonais en fonction de leur profil
Informateurs japonais travaillant dans une structure spécifiquement destinée aux migrants japonais de Paris	<ul style="list-style-type: none"> - Le président de l'AARJF⁷ - La créatrice et rédactrice en chef de <i>Jipango</i>⁸ - Le directeur administratif de l'Institut culturel Franco-Japonais⁹ 	<ul style="list-style-type: none"> Eléments d'information sur les différents profils de migrants japonais. Informations précises sur la présence et les pratiques urbaines d'artistes japonais à Paris¹⁰ Informations sur les modes de scolarisation des enfants de migrants japonais, en fonction de l'activité professionnelle et de la durée du séjour.

⁷ Association Amicale des Ressortissants Japonais de France. Implantée sur les Champs Elysées, le nombre d'adhérents en fait la principale association d'expatriés japonais en France. Elle vise à accueillir les nouveaux arrivants à Paris, en leur fournissant des conseils pratiques. Il s'agit d'un relais d'informations diverses pour les Japonais (communiqués du consulat, programmes culturels, petites annonces, presse japonaise, etc.) et d'un lieu de sociabilité, à travers diverses activités sportives et culturelles proposées à ses adhérents.

⁸ *Jipango* est un mensuel en Français et en Japonais qui vise à promouvoir la culture japonaise en France.

⁹ Implanté à Saint-Quentin-en-Yvelines, l'Institut Culturel Franco-Japonais est le seul établissement scolaire de niveau collège et lycée proposant un cursus en japonais, strictement adapté au système scolaire japonais.

¹⁰ Le président de l'AARJF préside également le *Nihonjinkai Artist Club*, association interne réservée aux artistes et qui leur offre une certaine publicité et des opportunités d'exposition notamment.

Tableau 2 : les informateurs contactés ayant une bonne connaissance d'un aspect particulier du contexte urbain des alentours du canal de l'Ourcq

	Informateurs	Types d'informations recueillies
Professionnels de l'immobilier	<ul style="list-style-type: none"> - un responsable de l'agence Auclair (avenue J. Jaurès, 19^e) - la responsable de l'agence DB Immobilier (rue de Crimée, 19e) - un responsable de l'agence AVL Immobilier (av. J. Jaurès, 19e) - un employé de l'agence ERA (av. J. Jaurès) - le responsable de l'agence Century 21 (av. J. Jaurès, 19e) 	<p>Eléments d'informations sur l'attractivité du 19^e arrondissement, et du Nord-Est parisien en général, pour les migrants aisés recourant aux services d'une agence immobilière</p> <p>Informations sur le marché local et l'offre de logements, ainsi que sur les opérations urbaines en cours</p>
Commerçants et prestataires de services locaux	<ul style="list-style-type: none"> - le patron (non japonais) d'un restaurant japonais proche du CNSMDP - deux personnes chacune employée dans une épicerie asiatique de la rue de Joinville (rive ouest du canal de l'Ourcq, 19e) - une employée japonaise d'un restaurant japonais gastronomique à Jourdain (entre Belleville et les Buttes Chaumont, 19e) - la directrice d'une crèche Quai de la Loire (rive est du Bassin de la Villette, 19e) 	<p>Informations sur l'offre en produits alimentaires japonais autour du canal de l'Ourcq et sur la fréquentation de ces commerces par des Japonais</p> <p>Eléments d'informations sur la présence de migrants japonais dans le quartier</p>

Les informateurs de la deuxième série (tableau 2), rencontrés par hasard au cours d'observations directes sur le terrain, ont fourni des informations ponctuelles sur l'évolution de la population du quartier (la directrice de crèche par exemple). En outre la relative « invisibilité » des Japonais du point de vue des professionnels de l'immobilier fournit indirectement des informations sur les modalités d'accès au logement dans ce type de quartier. Les informateurs « spécialistes » des Japonais ont fourni une information plus directement exploitable, avec un grand nombre de thèmes récurrents dans les discours et des descriptions globalement concordantes des types de migrants japonais et de leurs caractéristiques. En outre l'impression d'un « petit monde » de la communauté japonaise est rapidement apparue, avec des contacts interpersonnels récurrents, ce qui est une information exploitable en soi, et ce qui a également permis de rencontrer facilement des interlocuteurs « bienveillants ». Enfin il faut noter que deux de ces informateurs (la journaliste de *Jipango*, tableau 1, et la serveuse du restaurant japonais, tableau 2), ont été également rencontrés au titre de migrant japonais, et ont fait l'objet d'un entretien.

- Une observation directe de pratiques dans des espaces publics, des lieux commerciaux et culturels.

Cette observation a pour fonction d'identifier des lieux fréquentés par des Japonais et de décrire le type de pratiques qu'ils y développent. Le principal secteur d'observation est défini par les alentours du canal de l'Ourcq, notamment les pôles potentiellement attractifs pour des migrants japonais qui nous ont conduit à définir le lieu d'étude. Les berges du Bassin de la Villette et du canal de l'Ourcq, les parcs des Buttes Chaumont et de la Villette ont ainsi été observés à différents moments de la semaine et de la journée. Les alentours du conservatoire ont fait l'objet d'une observation particulièrement soutenue, afin d'identifier des comportements majoritaires parmi les étudiants et de les comparer aux témoignages sur leurs propres pratiques des étudiants japonais interrogés. De façon générale, l'observation dans divers lieux du quartier vise à identifier des Japonais, mais aussi à identifier des pratiques majoritaires parmi l'ensemble de la population qui fréquente ces lieux, et d'être attentif à d'éventuels décalages des pratiques des Japonais par rapport à cette « norme ». Un secteur secondaire d'observation est le quartier de l'Opéra, dans le 1^{er} arrondissement, qui fait figure de « quartier japonais » à Paris avec une offre unique de produits japonais et de services destinés aux migrants japonais. Un troisième secteur a fait l'objet d'une observation d'une journée : le 6^e arrondissement, entre l'artère commerçante de la rue de Rennes et les bords de Seine, dans la perspective d'une investigation dans un « quartier de niveau social plus élevé » justifiée en section 1.4.2.

- La perception de systèmes de représentation de l'espace parisien et de ses différents quartiers, à travers l'analyse de ses supports les plus souvent mentionnés par les migrants japonais enquêtés

Nous avons déjà évoqué l'influence sur les comportements urbains que sont susceptibles d'exercer des représentations positives ou négatives de secteurs déterminés de l'espace parisien, pour une population dont les pratiques urbaines sont relativement peu contraintes, notamment en termes financiers. L'appréhension de ces représentations implique d'analyser en détail des supports très différents, depuis les guides d'aide à l'expatriation jusqu'à des œuvres littéraires et cinématographiques. Le guide d'aide à l'expatriation *Chikyu no kurashikata* (1998), le plus souvent cité, a été plus particulièrement étudié, notamment la manière dont y est construite une « géographie » parisienne des risques encourus par les migrants et touristes japonais. En outre il importe de mettre en lumière la dimension dynamique et évolutive de ces représentations, en cherchant d'éventuels liens entre la durée du séjour à Paris et les évolutions des représentations de Paris en général et de ses différents quartiers.

- Questionnaires et entretiens auprès d'un échantillon de migrants japonais

Deux types d'enquête ont été utilisés. D'abord des questionnaires brefs passés dans des situations particulières : dans le magasin *Monoprix* de la rue de Rennes (6^e), auprès

d'étudiants japonais de l'école d'architecture de Paris La Villette (rue de Flandre, 19^e), et lors d'un spectacle de danse japonaise dans une salle de la Place des Fêtes (19^e). Ces enquêtes avaient vocation à servir de test pour préparer des méthodes d'investigation quantitatives dans la suite de cette recherche, et à observer les comportements de migrants japonais dans des contextes contrastés, du point de vue du type de pratiques ou de celui du type de population. Deuxièmement, l'enquête a été menée en recourant à des entretiens approfondis d'une à deux heures. Conformément à la stratégie globale que nous avons définie, l'enquête auprès de migrants doit permettre d'identifier avec précision à la fois des trajectoires migratoires, effectives mais aussi associées à des motifs personnels et des représentations subjectives, et des comportements urbains globaux mais qui puissent être saisis par des localisations et des fréquences précises. Ces exigences ont nous ont conduit à privilégier la méthode de l'entretien, qui apparaît pertinente pour associer des séries de questionnements précis et des espaces de discours plus libre offrant à l'enquêteur la possibilité d'analyser le discours lui-même, en terme de catégorisation des espaces évoqués notamment. Réalisés auprès de 17 migrants japonais, ces entretiens ont constitué la principale méthode au cours de l'enquête de terrain, pour la durée de la conception et de la réalisation comme pour la quantité d'informations restituées et analysées dans ce travail. A ce titre il convient de consacrer à ces entretiens une partie spécifique de ce compte-rendu pour justifier les choix qui ont guidé leur conception et décrire leur mise en œuvre.

- *Conception et mise en œuvre des entretiens auprès d'un échantillon de Japonais*

Les entretiens sont structurés par un questionnaire de cinq pages et deux tableaux. Ce questionnaire est identique pour tous les enquêtés, à l'exception de questions plus précises sur les études ou l'activité professionnelle (selon qu'il s'agit d'un étudiant ou d'un actif). Les questions y sont souvent ouvertes (annexe 1a), ce qui permet de « relancer » l'enquêté si le délai imparti à l'entretien est suffisant. Lors de l'entretien avec Setsuko (n°10, annexe 2), le questionnaire a été moins strictement suivi et l'entretien a été mis en œuvre de façon plus ouverte, car l'information recueillie, de nature plus personnelle, a paru avoir un intérêt particulier. Enfin, à l'exception de Tomoko (n°13, annexe 2) qui le refusait, tous les entretiens ont été enregistrés, ce qui a permis de compléter efficacement la prise d'informations à l'écrit et d'être plus « réactif » lors des entretiens, dans la mesure où la prise de notes pouvait sans dommage être interrompue. Deux modes de recueil de l'information ont par donc été couplés dans la plupart des cas : la transcription directe des réponses sur le questionnaire (annexe 1 a, b et c), effectuée de façon systématique, et la retranscription à partir des enregistrements, effectuée dans treize cas sur dix-sept, les quatre entretiens non retranscrits étant considérés comme trop proches d'autres qui l'avaient été. La conception de ce questionnaire répond aux différentes composantes de la démarche méthodologique articulant trajectoire migratoire

personnelle et pratiques urbaines dans un quartier populaire. Les annexes 1a, 1b et 1c représentent les trois parties du questionnaire.

La partie la plus volumineuse du guide d'entretien (annexe 1a) est organisée de manière à conserver une cohérence chronologique, en commençant par des informations relatives à la préparation depuis le Japon du séjour en France, et en terminant par la situation actuelle. Les thèmes abordés reprennent les différentes caractéristiques de la situation des enquêtés à Paris susceptibles d'influencer leurs comportements : la situation familiale, professionnelle et scolaire le cas échéant ; la situation résidentielle en lien notamment avec les modalités d'accès au logement (Q17) ; les rapports de tous ordres avec le Japon, permettant d'identifier plus ou moins directement des modes d'habiter spécifiques : réception de visites d'amis japonais et visites rendues au Japon, consommation ou non de produits japonais, etc. L'entretien vise à saisir directement une sorte de géographie subjective de Paris (Q23, Q24) et une éventuelle prise de distance, dans le discours du moins, avec des représentations « majoritaires » de Paris qu'indique la notion de « réputation » (Q25). Enfin les pratiques urbaines sont appréhendées de deux manières : une « entrée » par type d'activité (Q21) permet de localiser les lieux principalement fréquentés par l'enquêté à Paris, et une « entrée » par secteurs (Q26) permet de mettre plus particulièrement en jeu l'hypothèse d'une fréquentation du Nord-Est parisien par les migrants, dont les informations sont recueillies sous la forme d'un tableau (annexe 1c). Celui-ci permet de saisir des usages, des rythmes de fréquentation, des représentations et divers degrés de connaissance (par la « précision » des catégorisations utilisées et par la capacité à citer spontanément des lieux du Nord-Est parisien) des secteurs populaires de Paris.

La trajectoire migratoire est recueillie dans une « matrice » (annexe 1b) inspirée des méthodes de démographes développant une approche biographique (Grab, 1999). Outre les avantages qu'elle offre en terme de rapidité de collecte des données et de « confort » pour l'enquêté, qui améliore vraisemblablement la valeur des informations énoncées, cette matrice permet d'intégrer de façon cohérente dans une trajectoire individuelle des informations variées : on peut ainsi saisir le contexte personnel de l'enquêté au moment du départ pour la France ainsi que les motifs ayant déterminé le choix de migrer et le choix de Paris comme destination de cette migration. Cette présentation permet également de saisir d'éventuels courts séjours en France avant le séjour actuel qui peuvent avoir joué un rôle dans la trajectoire migratoire ultérieure. Plus généralement le fait qu'un même document rassemble des informations sur la trajectoire résidentielle au Japon et en France correspond à notre positionnement théorique consistant à saisir globalement des mobilités individuelles, et permet, ne serait-ce que visuellement, d'être attentif à des effets de durée, d'ancrage, ou au contraire de rupture ou d'accélération des changements de résidence. Les changements de résidence à Paris sont également restitués dans une perspective biographique, tout en étant associés à des éléments de qualification des quartiers habités, à travers le questionnement sur les points « négatifs ou positifs » de la situation résidentielle concernée.

La mise en œuvre de ces entretiens s'est étalée sur six semaines, du 16 mars au 28 avril 2005. Au total, 17 migrants japonais ont fait l'objet d'un entretien, chacun durant en moyenne une heure et demi. Cependant certains enquêtés ont été interrogés particulièrement longuement, et/ou à plusieurs reprises : l'annexe 2, présentant de manière synthétique l'ensemble des personnes interrogées, indique pour chacune les conditions de l'entretien.

Les modalités de la prise de contact sont indiquées dans ce même tableau pour chacune des personnes interrogées, mais il convient de formuler plusieurs remarques générales à ce propos. D'abord la connaissance interpersonnelle a été la principale modalité de prise de contact, ce qui s'est révélé particulièrement précieux pour identifier des migrants japonais vivant dans le 19^e : par l'intermédiaire de Noriko, contactée par hasard lors d'une visite dans le restaurant japonais où elle travaille, j'ai ainsi été mis en contact avec son amie Miho, également résidente du 19^e, qui a donné mes coordonnées à deux de ses voisins qu'elle ne connaissait que de vue mais qu'elle a contactés pour l'occasion. A l'inverse il a été très difficile de faire accepter l'idée d'un entretien à des migrants japonais contactés par la simple obtention de ses coordonnées téléphoniques, sans avoir été mis en relation par une de leurs connaissances. Cette difficulté explique ainsi que l'annuaire des peintres japonais résidant à Paris, obtenu au *Nihonjinkai Artist Club*, ne m'a permis de ne réaliser qu'un seul entretien, les autres artistes contactés en ayant refusé le principe.

Enfin les principales caractéristiques de l'échantillon enquêté reflètent dans une certaine mesure les modalités volontaires ou non de la prise de contact. Du point de vue de la répartition entre les trois types de migrants japonais, on observe ainsi une forte surreprésentation d'étudiants (10 sur 17 enquêtés) qui traduit une plus grande facilité de prise de contact, mais également une possible relation entre le fait d'être étudiant et le fait de résider dans un quartier populaire, en l'occurrence le 19^e arrondissement, puisque c'est également par cette entrée spatiale que j'ai organisé ma prise de contacts. Cependant l'accent mis sur l'identification de japonais dans le 19^e n'explique pas seul cette surreprésentation étudiante, dans la mesure où sur les 17 enquêtés seuls 8 résident dans un quartier populaire. Cinq des enquêtés relèvent du groupe des « marginaux » identifié par Kazuhiko Yatabe (1992), au sens où ils ont trouvé leur emploi sur place, et non dans le cadre d'une expatriation ou d'un encadrement institutionnel plus large. J'ai néanmoins tenu à réaliser un entretien avec un cadre expatrié, afin d'éviter un écueil méthodologique, évoqué précédemment, consistant à limiter strictement l'échantillon aux seuls individus susceptibles de valider l'hypothèse initiale. Cet échantillon n'a bien entendu pas été choisi en vue d'une représentativité de l'ensemble des migrants japonais de Paris. La proportion importante de résidents du 19^e arrondissement permet de mettre à l'épreuve de façon satisfaisante l'hypothèse d'une inflexion par ces migrants des évolutions locales dans un quartier populaire. Cependant cette composition partielle de l'échantillon induit également les limites de cette enquête, qui ne

permet par exemple pas suffisamment d'identifier la fréquentation de quartiers populaires par des résidents d'autres quartiers, et notamment des « représentants du système social japonais », selon la formule de Kazuhiko Yatabe (1992).

- *Evaluation des informations collectées et propositions de correction du système d'observation*

Dans le système d'enquête mis en œuvre, deux lacunes apparaissent par rapport à la stratégie méthodologique proposée.

En premier lieu le guide d'entretien ne prévoit pas la prise en compte systématique du contexte résidentiel de l'enquêté jusqu'au moment de son arrivée en France. Certains enquêtés ont certes donné des réponses relativement développées au sujet des lieux de résidence successifs au Japon, indiquant par exemple s'il s'agissait d'une maison individuelle ou d'un appartement. J'ai également dans certains cas demandé des précisions sur le type des logements occupés au Japon, et sur les éventuelles cohabitations, mais pas systématiquement. Or le questionnement sur la réactualisation de normes d'habiter acquises au cours de l'histoire individuelle impliquerait une description plus systématique et précise des étapes antérieures du parcours résidentiel.

En second lieu le système d'observation n'accordait pas une place suffisante à la prise d'informations sur le contexte urbain du 19^e arrondissement et les alentours du canal de l'Ourcq plus particulièrement. Les observations dans les espaces publics et les entretiens avec des observateurs du quartier (commerçants et professionnels de l'immobilier) ne suffisent pas pour identifier un contexte local qui comprend un ensemble d'acteurs aux stratégies contrastées (populations locales, élus locaux, concepteurs de projets publics et privés, etc.) et un ensemble de processus urbains relevant d'échelles variées, notamment sensibles du point de vue des dynamiques du marché immobilier local. Or la connaissance de ce contexte est nécessaire pour évaluer la « part » dans ces interactions et évolutions qui revient spécifiquement aux migrants étudiés.

Si la brièveté des délais ont contraint à privilégier certains éléments du système d'observation, en particulier les entretiens auprès d'un échantillon de migrants, il apparaît nécessaire d'accorder, lors de la thèse, une place supérieure à l'analyse du contexte global du quartier considéré.

- *Les analyses rendues possibles par les informations obtenues*

Les informations collectées permettent de décrire avec précision des trajectoires migratoires individuelles, associées à des projets personnels qui ont éventuellement changé au cours du séjour à Paris. En particulier sont appréhendées les dimension « subjectives » de ces

séjours, c'est-à-dire leur signification dans les parcours des migrants, les représentations de Paris en général et de ses quartiers plus particuliers. Les retranscriptions intégrales à partir des enregistrements permettent notamment de décrire des types de catégorisations de soi, des Japonais à Paris ou au Japon, et de la population à Paris en général. Les éléments plus factuels, recueillis de manière organisée dans le questionnaire, permettent d'articuler des représentations avec des pratiques effectives, concernant plusieurs composantes des modes d'habiter : les modalités d'accès au logement, les sociabilités, les habitudes alimentaires, etc., un certain nombre de références plus ou moins directes au Japon ou à des normes japonaises dans les modes d'habiter.

Dans la perspective plus particulière de la problématique de cette recherche, l'enquête de terrain permet d'avoir des informations précises sur des types et des rythmes de fréquentations de quartiers populaires, en identifiant des lieux précis et cartographiables, ainsi que sur les représentations de ces lieux, souvent contrastées d'un individu à l'autre, donc intéressantes à mettre en rapport avec des trajectoires migratoires bien identifiées par ailleurs.

Conclusion de la première partie

La première partie a consisté à expliciter l'objet de cette recherche : à travers l'exemple des migrants japonais à Paris, il s'agit d'analyser le rôle d'élites migrantes dans les transformations des quartiers populaires d'une ville mondiale. La question orientant ce travail peut se formuler ainsi : dans quelle mesure et comment les migrants japonais séjournant dans l'agglomération parisienne prennent-ils une part active et spécifique aux transformations actuelles de ses quartiers populaires ? Le cadre théorique de ce travail implique d'articuler les échelles internationale et intra-urbaine des pratiques des migrants étudiés, en s'efforçant d'identifier ce qui, dans leurs « modes d'habiter » au sens large, est influencé par leur situation de migrant japonais. Enfin l'investigation de terrain met en œuvre plusieurs méthodes destinées à saisir à la fois des significations et représentations subjectives relatives au séjour parisien de ces migrants, des pratiques spatiales précises, et des informations sur le contexte du secteur d'investigation principal, afin de comprendre le rôle que peuvent jouer les migrants étudiés dans ses transformations. Si l'analyse plus particulière des pratiques de ces migrants autour du canal de l'Ourcq, secteur identifié comme pertinent pour vérifier nos hypothèses, sera abordée dans la troisième partie, la seconde partie vise à apporter des éléments de réponse aux questionnements sur la spécificité des migrants japonais comme acteurs urbains.

2. Paris vu et pratiqué par les migrants japonais : des rapports contrastés et évolutifs

Il s'agit, notamment à la lumière des informations collectées durant les deux mois de travail de terrain, d'analyser les caractéristiques des migrants japonais susceptibles de déterminer des modes d'habiter originaux dans l'agglomération parisienne.

On peut ainsi décliner ce questionnement en un faisceau d'interrogations : qui sont, en terme d'effectifs et de grandes caractéristiques démographiques et sociales, les migrants japonais séjournant à Paris (2.1) ? Quels sont les grands types de localisation résidentielle et les pôles structurant l'organisation spatiale des migrants japonais considérés collectivement (2.2)? Quelle est la place de Paris dans les trajectoires de ces migrants, en insistant sur la « signification » individuelle de ce séjour, en terme de projet et en terme de représentations (2.3)? L'analyse de l'articulation entre une situation migratoire et des pratiques urbaines implique en effet que soient identifiées des caractéristiques individuelles, permettant d'identifier des profils plus généraux de migrants. Comment se construisent les rapports au Japon de ces migrants, depuis le déplacement personnel jusqu'à des modes d'alimentation, par exemple (2.4)? Enfin, nous avons évoqué à plusieurs reprises l'hypothèse d'une influence décisive des représentations individuelles sur les comportements urbains : dans cette perspective, peut-on identifier des représentations dominantes de Paris au sein des migrants japonais (2.5) ? Quels en sont les vecteurs, et quelle géographie « subjective » de Paris ces représentations contribuent-elles à dessiner ? Il convient enfin d'inscrire le séjour parisien dans une trajectoire migratoire individuelle, donc d'être attentif aux dimensions temporelles et évolutives des projets personnels et des représentations que construisent les migrants étudiés, afin de mettre en lumière l'influence que cette double spécificité exerce sur les pratiques urbaines dans Paris.

2.1. Qui sont les migrants japonais à Paris ?

Il s'agit d'emblée de préciser les caractéristiques générales de la migration japonaise à Paris sur le plan statistique. Combien y a-t-il d'immigrés japonais à Paris ? Quels sont les principaux profils démographiques et sociaux ? Sauf indication contraire, dans toutes les statistiques données dans ce travail, la population retenue est celle des immigrants japonais, c'est-à-dire les individus nés au Japon et résidant en France en 1999, qu'ils soient japonais ou français par acquisition au moment du recensement.

2.1.1. Effectifs et profils socio-professionnels

De façon générale l'exemple des Japonais illustre la difficulté de dénombrer une population migrante, qui se traduit par des chiffres très différents selon les sources. Ainsi le

recensement général de la population de 1999 donne le chiffre de 10 054 immigrants japonais en Ile-de-France, dont 6074 pour Paris. Or l'ambassade du Japon en France produit ses propres statistiques sur la base d'un formulaire que les ressortissants japonais séjournant à Paris pour plus de trois mois sont invités, dans les journaux japonais et diverses brochures, à lui renvoyer. En octobre 2003 l'ambassade du Japon estime ainsi à 22 853 les Japonais résidant en Ile-de-France, dont 14 982 vivant à Paris.

Le tableau 3 montre que l'agglomération parisienne concentre plus des deux tiers des immigrants japonais en France, ce qui confirme l'attractivité d'une ville mondiale pour des élites migrantes, évoquée en première partie.

Tableau 3 : Effectifs des immigrants japonais en France et en région parisienne par département francilien (1999)

	Immigrés japonais : étrangers et français par acquisition	% de français par acquisition	% par rapport aux immigrants japonais d'Ile-de-France	% par rapport aux immigrants japonais en France
Paris (75)	6074	5,5%	60,4%	42,8%
Seine-et-Marne (77)	180	17,8%	1,8%	1,3%
Yvelines (78)	706	6,8%	7,0%	5,0%
Essonne (91)	234	25,6%	2,3%	1,6%
Hauts-de-Seine (92)	1926	6,4%	19,2%	13,6%
Seine-Saint-Denis (93)	204	6,9%	2,0%	1,4%
Val-de-Marne (94)	588	15,6%	5,8%	4,1%
Val d'Oise (95)	142	31,7%	1,4%	1,0%
Ile-de-France	10054	7,5%	100,0%	70,9%
France hors IdF	4131	12,8%		29,1%
Total France	14185	9,0%		100,0%

Source : INSEE 1999

La première caractéristique de la population japonaise à Paris est d'être très majoritairement féminine (tableau 4). Ce déséquilibre peut s'expliquer par deux facteurs non vérifiés, mais évoqués par les migrants interrogés et par des informateurs consultés. Premièrement, Paris serait une destination plus attractive pour les Japonaises plus que pour les Japonais dans la mesure où les images de la haute couture et de l'élégance intéresseraient moins ces derniers. Deuxièmement, dans le cas des étudiants, le principe même du séjour à l'étranger relativement indépendant d'une formation étudiante précise est socialement moins acceptée pour les hommes. Il faut noter que, de fait, l'échantillon des individus enquêtés correspond à cette composition générale, avec sept hommes sur les dix-sept personnes interrogées.

Tableau 4 : répartition par sexe des immigrés japonais résidant à Paris en 1999

	Japonais	Français par acquisition	Total immigrés japonais	Proportion
Hommes	2058	85	2143	35%
Femmes	3679	252	3931	65%
Total	5737	337	6074	100%

Source : INSEE 1999

Du point de vue de la composition par âge des immigrés japonais en Ile-de-France on peut faire deux observations (tableau 5). Premièrement, près des trois quarts des migrants japonais en Ile-de-France ont entre 25 et 54 ans, ce qui correspond à un séjour temporaire dans la plupart des cas, et fondé sur un projet professionnel ou universitaire défini. Deuxièmement, on observe une proportion importante (plus d'un immigré japonais sur dix) d'enfants de 0 à 14 ans, ce qui renvoie à un type d'expatriation familiale impliquant des enfants en âge d'être scolarisés. Cette caractéristique explique l'importance des établissements scolaires dans l'organisation spatiale des expatriés japonais, qui sera abordée plus directement avec l'exemple de l'Institut Franco-Japonais de Saint-Quentin-en-Yvelines (2.2.2.).

Tableau 5 : Répartition par âge des immigrés japonais dans les départements de la Région Parisienne en 1999

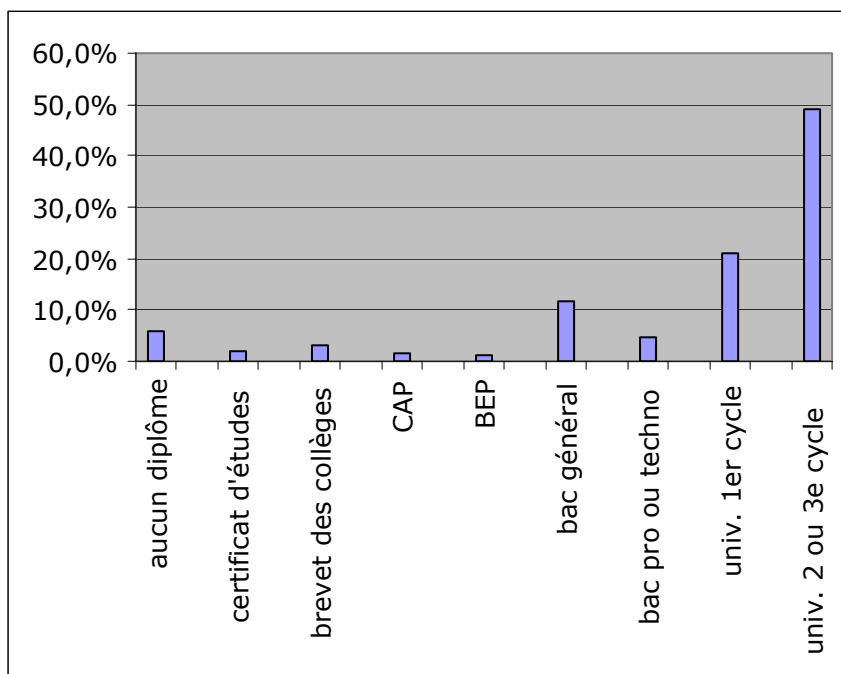
Classes d'âge	Effectifs IdF	Ile-de-France	Paris (75)	IdF hors Paris	Seine et Marne (77)	Yvelines (78)	Essonne (91)	Hauts-de-Seine (92)	Seine-St-Denis (93)	Val-de-Marne (94)	Val d'Oise (95)
0a14	1240	12,3%	8,9%	17,5%	18,9%	28,2%	12,0%	17,6%	7,8%	9,2%	19,7%
15a24	958	9,5%	10,3%	8,4%	3,3%	4,5%	8,5%	9,4%	6,9%	11,6%	8,5%
25a34	2407	23,9%	31,8%	11,9%	27,2%	11,9%	6,8%	11,8%	15,7%	9,5%	5,6%
35a44	2356	23,4%	22,0%	25,6%	18,3%	23,1%	19,7%	28,1%	35,3%	20,4%	28,9%
45a54	2082	20,7%	17,4%	25,8%	22,8%	23,2%	36,8%	22,2%	22,5%	37,8%	28,9%
55a64	709	7,1%	6,9%	7,3%	4,4%	6,8%	6,8%	7,4%	5,9%	9,5%	5,6%
65a120	302	3,0%	2,7%	3,5%	5,0%	2,3%	9,4%	3,4%	5,9%	2,0%	2,8%
TOTAL	10054	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%

Source : INSEE 1999

Enfin, les données relatives au niveau d'études et à la catégorie socio-professionnelle des immigrés japonais d'Ile-de-France mettent en lumière une population globalement très

qualifiée, avec près de 70 % de diplômés de l'université (graphique 1), dont l'activité à Paris correspond au niveau de qualification. Le tableau 4 montre ainsi que près de 72% des hommes sont des cadres ou exercent des professions intellectuelles supérieures, tandis que moins de 14% sont ouvriers ou employés, ce qui caractérise incontestablement une « élite migrante ». En outre ces activités professionnelles supérieures se traduisent par un pouvoir d'achat certain, d'autant plus que les contrats d'expatriation des cadres impliquent la plupart du temps une valorisation des salaires. On retrouve bien l'un des arguments explicitement invoqué par l'Agence de Développement Régional d'Ile-de-France en faveur de la promotion de l'immigration d'élites sur son territoire (1.1.2).

Graphique 1 : Niveau d'études des immigrants japonais de 15 ans et plus résidant à Paris (1999)



Source : INSEE 1999

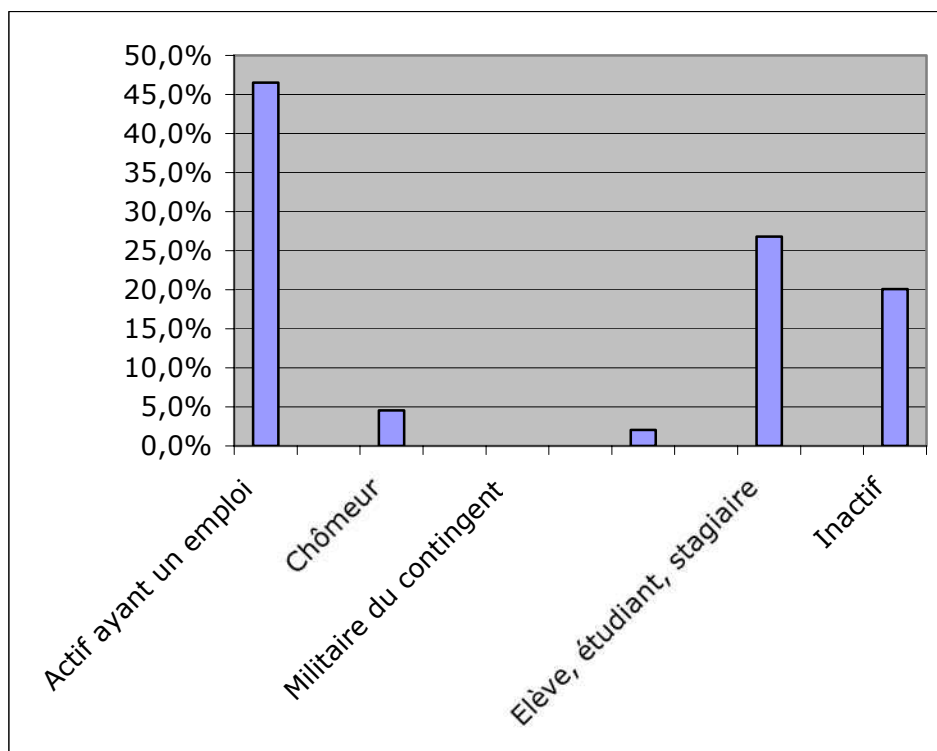
Tableau 6: Répartition par catégories socio-professionnelles des immigrés japonais masculins actifs résidant en Ile-de-France (1999)

Agriculteurs exploitants	0,0%
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	14,3%
Cadres et prof. Intel. Supérieures	49,5%
Professions intermédiaires	22,5%
Employés	8,4%
Ouvriers	5,3%
TOTAL	100,0%

Source : INSEE 1999

Enfin la répartition des immigrés japonais par type d'activité (graphique 2) montre que les deux principaux profils correspondent à des actifs ayant un emploi et à des étudiants.

Graphique 2 : Répartition des immigrés japonais de plus de 15 ans résidant à Paris par type d'activité (1999)



Source : INSEE 1999

2.1.2. Des profils contrastés : l'analyse de Kazuhiko Yatabe (1992)

Une description de la communauté japonaise d'Ile-de-France a été effectuée par Kazuhiko Yatabe à partir notamment d'une enquête réalisée en 1987 auprès de 1000 résidents japonais de Paris à l'issue de laquelle se dégagent les principaux profils (Yatabe, 1992). L'auteur distingue ainsi trois sous-populations contrastées du point de vue du profil socio-professionnel et plus généralement de la signification même du séjour parisien dans la trajectoire individuelle :

- les « représentants du système social japonais » et leurs conjoints, regroupant les fonctionnaires internationaux, les cadres d'entreprises multinationales, les chercheurs ou médecins, etc. Leur migration est à la fois facilitée, car largement prise en charge notamment pour le logement, et contrainte du point de vue de la durée, fixée par le contrat d'expatriation ;
- les « entre-deux », ou « marginaux », décrits comme situés « à la périphérie du système social japonais », regroupant les employés de petites entreprises, les travailleurs indépendants et notamment les artistes. Leur migration relève souvent d'une prise de risque personnelle, répond à une aspiration individuelle qui autorise un séjour parisien moins strictement programmé et limité dans le temps ;
- les étudiants représentent plus de 20% des migrants japonais de Paris (graphique 2). En général leur séjour est limité dans le temps, conformément à un cursus scolaire précis, mais il peut évoluer de façon plus importante que dans le cas des « représentants du système social japonais ».

Les deux derniers profils correspondent à une migration individuelle, souvent liée à une image attractive de Paris et à la volonté d'échapper à la forte pression sociale au Japon, particulièrement mal vécue par les jeunes. Parmi eux beaucoup sont des artistes qui se sont formés dans une école française comme les Beaux-Arts. Il y aurait par exemple plus de 200 peintres en Ile-de-France, d'après le responsable du *Nihonjinkai Artist Club*, le club d'artistes de l'Association Amicale des Ressortissants Japonais de France¹¹, la principale association française d'expatriés japonais. Il faut noter qu'il existe une tradition historique d'installation ou de séjour à Paris pour les peintres japonais, notamment sous l'influence de l'Ecole de Paris, un mouvement pictural décisif de ce point de vue. Ainsi dans les années 1920 « sur les 1500 Japonais qui résidaient en France, un sixième à un quart d'entre eux étaient des peintres qui vivaient sous les toits » (Takumi, 1985 : 21).

¹¹ Association Amicale des Ressortissants Japonais de France, 97 av des Champs Elysées, 75008 Paris

2.2. L'organisation spatiale des migrants japonais à Paris : logiques résidentielles et pôles structurants

Quelle organisation spatiale d'ensemble, à l'échelle de l'agglomération parisienne, dessinent les pratiques résidentielles et les pôles structurants des migrants japonais à Paris ? Il s'agit de mettre en lumière des profils et des pratiques dominants, afin que les analyses plus individuelles des sections suivantes puissent être mises en perspective avec cette organisation spatiale générale.

2.2.1. Où résident les Japonais de Paris ?

Pour l'année de Master 2 je n'ai pas pu avoir accès à des données statistiques à échelle infra-départementale. Cependant les données disponibles à l'échelle départementale permettent un certain nombre d'observations. Ainsi, la répartition des immigrés japonais entre les départements de la Région Parisienne (tableau 3) met en lumière la concentration de cette population dans Paris *intra-muros*. Cette concentration parisienne des immigrés japonais est sélective, car elle concerne essentiellement les jeunes adultes de 25 à 34 ans (tableau 7). Il convient de remarquer que cette forme de spécialisation de Paris par rapport à sa région n'est pas propre aux migrants japonais, mais illustre un phénomène plus général de « ségrégation démographique » (Simon, 2001) qui voit la ville-centre concentrer une population de jeunes actifs très mobiles, qui tendent à déménager en périphérie lors de l'installation en couple par exemple. Si Paris *intra-muros* concentre les Japonais de 25-34 ans, correspondant dans une large mesure aux « marginaux » et surtout aux « étudiants », on peut également remarquer certaines logiques résidentielles des « représentants du système social » (Yatabe, 1992). Les Japonais âgés de 0 à 14 ans étant surtout les enfants de cadres et hauts fonctionnaires expatriés, la composition par âge des immigrés japonais de chaque département (tableau 5) fournit ainsi des indications sur leurs lieux de résidence. L'analyse des trois départements de la « Petite Couronne », c'est-à-dire les Hauts-de-Seine (92), la Seine-Saint-Denis (93) et le Val-de-Marne (94) montre ainsi que la population japonaise du secteur le plus valorisé socialement (92) a une proportion d'enfants supérieure à la moyenne pour l'Ile-de-France (17,6% contre 12,3%), ce qui correspond à une concentration relative des cadres et fonctionnaires expatriés dans la « banlieue ouest ». A l'inverse les départements globalement moins valorisés de la proche banlieue est de Paris (93 et 94) comptent très peu d'enfants parmi les Japonais qui y résident. Plus généralement on retrouve une augmentation de la proportion d'enfants depuis le centre de l'agglomération vers sa périphérie, selon un gradient valable pour l'ensemble de la population francilienne. Cependant les Yvelines se distinguent avec plus de 28% d'immigrés japonais de moins de 15 ans (tableau 5). Cette proportion

élevée doit être mise en rapport avec la présence d'un établissement scolaire spécifique, qui sera analysé en 2.2.2.

Tableau 7 : Distribution géographique des Japonais résidant en Ile-de-France, selon les classes d'âge (1999).

Classes d'âge	Paris (75)	Ile-de-France hors Paris	Total Ile-de-France
0a14	43,7%	56,3%	100%
15a24	65,2%	34,8%	100%
25a34	80,3%	19,7%	100%
35a44	56,8%	43,2%	100%
45a54	50,7%	49,3%	100%
55a64	59,0%	41,0%	100%
65a120	53,3%	46,7%	100%
TOTAL	60,4%	39,6%	100%

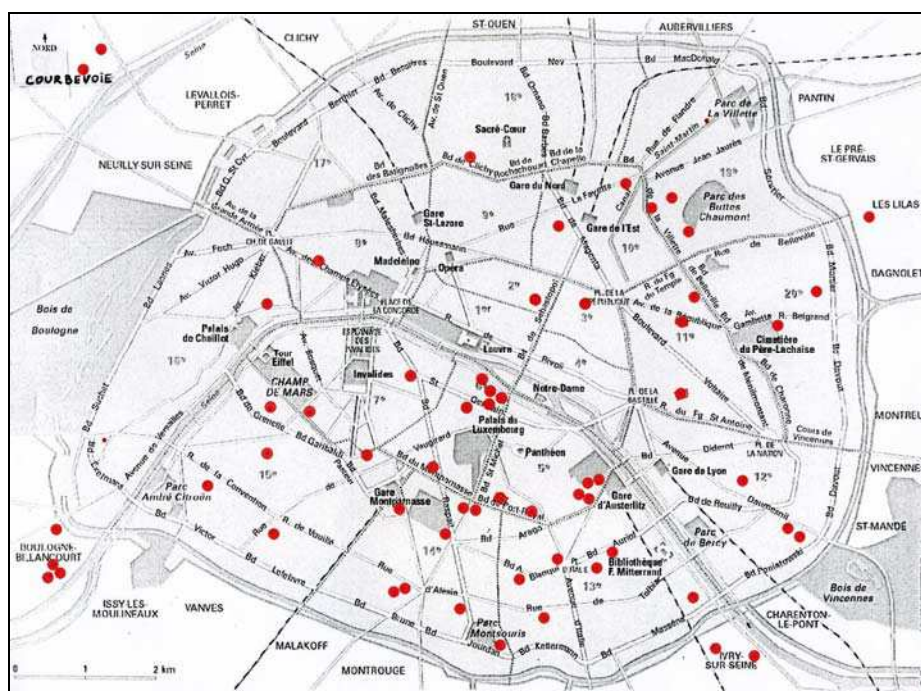
Source : INSEE 1999

Kazuhiko Yatabe (1992) estime ainsi qu'en 1982 les migrants japonais d'Ile-de-France résidaient principalement dans le 16^e arrondissement (16%), le 15^e arrondissement (10%), à Boulogne-Billancourt et à Neuilly (9%), et dans le 14^e arrondissement (9%). Cette localisation majoritaire dans l'ouest parisien est encore valable aujourd'hui, d'après une responsable de l'agence Apollo¹² ou encore d'après le rédacteur en chef de *OVNI*¹³, mais vaut essentiellement pour les « représentants du système social japonais » qui y bénéficient des aménités d'un secteur résidentiel très recherché et de la proximité des lieux de travail (sièges sociaux d'entreprises internationales, ambassades, etc.) et de structures spécifiques comme les établissements scolaires à vocation internationale. Les migrants ayant un autre profil ont des localisations résidentielles plus variées, répondant à une pluralité de facteurs que cette étude se propose notamment d'examiner. La localisation résidentielle des artistes japonais à Paris illustre très nettement cette variété (carte 2).

¹² L'agence Apollo est une agence immobilière française spécialisée dans la clientèle japonaise en région parisienne. Située sur les Champs Elysées, elle est la principale agence de ce type en France.

¹³ *OVNI* est l'un des principaux journaux japonais de Paris.

Carte 2 : les plasticiens japonais à Paris : lieux de résidence à Paris et dans la Petite Couronne des plasticiens japonais membres du *Nihonjinkai Artist Club*



Source : annuaire 2002 du *Nihonjinkai Artist Club*

● lieu de résidence d'un plasticien japonais

Cette carte illustre la relative dispersion dans Paris et les communes limitrophes des localisations résidentielles des plasticiens japonais. On observe certes une préférence générale pour les 15^e et 16^e arrondissements ainsi que pour Boulogne, qui correspond au secteur privilégié par les cadres et hauts fonctionnaires expatriés. En revanche certains artistes choisissent une localisation dans des quartiers associés historiquement à une tradition artistique, Saint-Germain des Prés, ou culturelle, le Quartier Latin mais dans sa partie est, plus résidentielle, près de la Gare d'Austerlitz. On observe en outre une localisation dans les 13^e et 12^e arrondissements, résidentiels certes mais à la population globalement moins aisée que dans l'Ouest parisien. Enfin une dernière localisation comprend différents quartiers plus populaires du Nord-Est parisien, avec une concentration relative entre les Buttes Chaumont et la Gare de l'Est.

Les différences de localisation résidentielle en fonction des profils apparaissent également clairement parmi les migrants japonais enquêtés (tableau 8). Ils se répartissent inégalement entre les trois profils identifiés par Yatabe, dans la mesure où l'une des

hypothèses de départ de ce travail est que les cadres expatriés fréquentent moins que les étudiants et les « marginaux » les quartiers populaires du Nord-Est parisien. Pour cette raison seul l'enquête n°16 correspond à ce profil. Les autres sont des étudiants (les n°17, 12, 11, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1) ou des « marginaux », artistes ou ayant trouvé un emploi après leur arrivée à Paris (n°15, 14, 13, 10, 9, 8), sans que la frontière entre les deux groupes soit toujours très nette (n°14, 6). A l'intérieur de ces groupes les situations individuelles varient fortement, du point de vue par exemple de la situation familiale, de la durée du séjour à Paris et du projet dans lequel celui-ci s'inscrit. Il s'agit de prendre en compte ces différents facteurs pour expliquer des différences de localisations résidentielles et plus largement de pratiques urbaines.

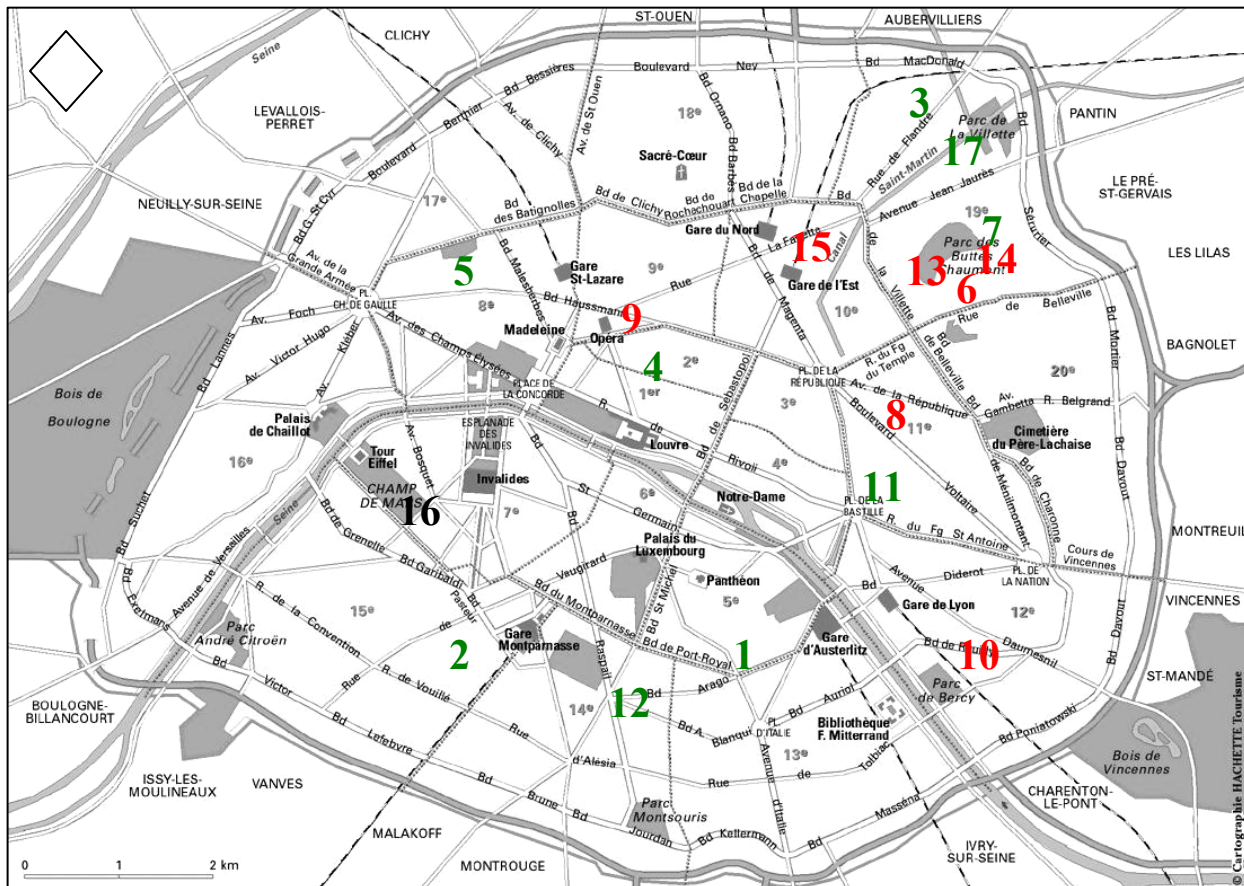
Tableau 8 : Profils et localisations résidentielles des personnes interrogées

Numéro d'enquête et pseudonyme	Sexe	Age	Trajectoire migratoire <i>Date d'arrivée dans un lieu</i>	Situation familiale	Activités à Paris	Situation résidentielle
1. MIYAKO	F	30	Tokyo Dijon 2003 Paris 2003	En couple non mariée avec un Français, sans enfant	Etudes de français Secrétariat dans une entreprise japonaise	Studio rue Mouffetard (5°) (en couple ; locataire)
2. KEIKO	F	29	Tokyo Paris 2003	En couple non mariée avec un Français, sans enfant	Etudes de français	F3 Métro Pasteur (15°) (en couple ; les parents de son ami sont propriétaires)
3. IPPEI	H	26	Osaka Lyon 2003 Chambery 2003 Reims 2004 Paris 09/04	Célibataire sans enfant	Etudes de français Stages rémunérés comme cuisinier dans des restaurants français	Studio rue de l'Ourcq (19°) (seule ; locataire)
4. SACHIKO	F	24	Saitama Chambery 2003 Paris 2004	Célibataire sans enfant	Etudes de français Stages rémunérés dans des pâtisseries françaises	Studio Métro Bourse (2°) (seule ; locataire)
5. AYUKO	F	39	Miasaki Tokyo 1975 Antibes 2003 Paris 05/04	Célibataire sans enfant	Etudes de français	Studio Métro Villiers (8°) (seule ; locataire)
6. NORIKO	F	30	Ise Chiba 1978 Ise 1981 Nagoya 1994 Paris 09/98 Ise 03/99 Paris 09/99	Célibataire sans enfant	Etudes de français Serveuse dans un restaurant japonais	Studio métro Jourdain (19°) (seule ; locataire)
7. MIHO	F	30	Fukui Tokyo 1993 Paris 09/99	En couple non mariée avec un Français, sans enfant	Etudes de français Traduction occasionnelle pour une entreprise japonaise	Studio métro Jourdain (19°) (seule ; locataire)

8. RIEKO	F	40	Nagoya Montreux (CH) 1973 Wimbledon (GB) 1976 Nagoya 1984 Paris 1989	Mariée à un Japonais. Une fille de 8 ans	Journaliste pigiste pour la télévision publique japonaise Peintre sous contrat avec une galerie parisienne	F3 Métro Parmentier (11°) (avec son mari et leur fille ; propriétaire)
9. ERI	H	48	Kobé Paris 1981 Bruxelles 1986 Lyon 1987 Montpellier 1992 Paris 1992	Marié avec une Française, deux enfants de 10 et 12 ans	Diplomate (représentation en Europe de Kobé) Danseur Directeur de troupe de théâtre et de danse (Navettes entre Paris la semaine et Montpellier le week-end)	Studio passage Vivienne (2°). (Seul ; propriétaire) Maison à Montpellier (famille ; propriétaire)
10. SETSUKO	F	60	Tokyo Genève 1975 Boulogne 1980 Paris 1989	Célibataire sans enfant	Pianiste et compositeur	F2 Métro Michel Bizot (12°) (seule; propriétaire)
11. KÂ	H	28	Tokyo Nanterre 2001 Paris 2002	Célibataire sans enfant	Etudiant au conservatoire national de musique de Paris	Studio rue de la Roquette (11°) (seul ; locataire)
12. TAKAYASU	H	28	Kagoshima Tokyo 1994 Paris 2001	Célibataire sans enfant	Etudiant au conservatoire national de musique de Paris	Studio Denfert-Rochereau (14°) (seul; locataire)
13. TOMOKO	H	30	Miagi Tokyo 1993 Paris 1994	Célibataire sans enfant	Styliste-modéliste dans une entreprise française de création vestimentaire Joueur de billard semi-professionnel	Studio Jourdain (19°) (seul ; locataire)
14. IKUMI	H	26	Kochi Osaka (1995) Paris (1997)	Pacsé avec un Français, sans enfant	Serveur dans un restaurant français Etudiant en danse butô, semi-professionnel	F2 à Jourdain (19°) (en couple ; locataire)
15. YOKO	F	49	Kanagawa Malaisie 1975 Norwich (GB) 1976 Malaisie 1977 Tokyo 1977 Angers 1993 Paris 1993	Célibataire sans enfant	Journaliste, fondatrice et directrice de <i>Jipango</i> (journal japonais de Paris) Animation culturelle	Studio près de Gare du Nord (10°) (seule ; locataire)
16. SUMICHIKA	H	48	Kyoto Tokyo 2002 Paris (2003)	Célibataire sans enfant	Fonctionnaire de la ville de Kyoto au CLAIR (centre japonais des collectivités locales)	F2 au métro Ségur (15°) (seul ; locataire)
17. SATO	F	33	Fukuoka Yamaguchi 1984 Aichi 1998 Paris 2002	Célibataire sans enfant	Etudiante au conservatoire national de musique de Paris	Studio métro Ourcq (19°) (seule ; locataire)

Les différences de localisation en fonction des profils apparaît plus nettement si l'on cartographie les informations de ce tableau (carte 3).

Carte 3 : les lieux de résidence des enquêtés



Les numéros identifient les migrants japonais enquêtés

Chaque couleur correspond à l'un des trois principaux profils des migrants japonais :



Etudiant



Actif ayant trouvé un emploi sur place



Cadre, haut fonctionnaire expatrié

Les choix résidentiels ne sont que l'un des aspects de l'organisation spatiale générale des migrants japonais à Paris. Il convient d'étudier également les pôles structurants des pratiques spatiales en un sens plus large.

2.2.2. Les pôles des pratiques urbaines japonaises

L'organisation spatiale de la communauté japonaise de Paris n'est pas en soi le sujet de ce travail. Il ne s'agit donc pas de prétendre à l'exhaustivité, mais plutôt d'analyser deux types différents de pratiques, l'une commerciale et de loisir, l'autre scolaire. Les pôles correspondants sont tous deux présentés comme particulièrement structurants à la fois dans les travaux scientifiques portant sur ce sujet (Yatabe, 1992) et dans les témoignages des migrants enquêtés.

- *Autour de l'Opéra, un « quartier japonais » à Paris ?*

L'une des grandes constantes identifiées dans les pratiques urbaines des personnes interrogées, quels que soient leur profils, est la fréquentation d'un secteur proche de l'Opéra constitué de la rue Sainte Anne et de quelques rues adjacentes, dans le 3^e. Y sont en effet concentrés des établissements japonais variés, comme des restaurants, des agences de voyages, des épiceries¹⁴, des librairies¹⁵, qui constituent une offre commerciale unique à Paris. La totalité des Japonais enquêtés connaît et fréquente, quoique à des rythmes variés, le quartier de la rue Sainte Anne, notamment pour l'achat de livres et de journaux japonais. L'offre alimentaire est certes réputée plus chère que dans d'autres magasins asiatiques possédant un rayon de produits japonais, comme Tang Frères, supermarché chinois du 13^e arrondissement, ou Paristore, une épicerie chinoise de Belleville (20^e). Cependant c'est bien là que se trouve le véritable « quartier japonais » de Paris (planche 1 : 1), comme l'affirment sans aucune hésitation l'ensemble des interlocuteurs rencontrés, migrants japonais ou observateurs privilégiés de ceux-ci.

- *Etablissements scolaires : l'exemple de l'Institut Franco-japonais de Saint Quentin en Yvelines*

Une autre forme de polarisation des pratiques relève de l'offre scolaire destinée aux Japonais expatriés à Paris. On peut d'ailleurs noter que Glebe (1986), dans une étude sur la localisation résidentielle des Japonais de Düsseldorf, montre que les établissements scolaires

¹⁴ En particulier l'épicerie Kyoko, rue Sainte Anne.

¹⁵ En particulier la librairie Bookoff, rue Saint Augustin, qui propose de la littérature, des livres pratiques et scientifiques, des bandes dessinées et un très large choix de presse japonaise.

jouent un rôle prépondérant dans leurs choix résidentiels. L'offre scolaire est un facteur d'autant plus déterminant en région parisienne que plus de 1200 immigrants japonais qui y résident, soit un sur huit, ont moins de 15 ans (tableau 3).

L'Institut Franco-japonais de Saint Quentin en Yvelines constitue l'un des principaux pôles de la communauté japonaise d'Ile-de-France, comme l'indiquent par exemple les travaux de Anne-Catherine Wagner sur la communauté japonaise d'Ile-de-France (1998). L'institut est en effet l'un des premiers liens mentionnés sur le site de l'ambassade du Japon en France. Fondé en 1973, il répond à la demande de Japonais expatriés soucieux d'offrir à leurs enfants une scolarité de qualité et strictement calquée sur le cursus japonais, tant pour les contenus des enseignements que pour les rythmes scolaires, l'année se terminant en avril, comme au Japon. Implanté jusqu'en 1990 dans le bâtiment de l'ambassade du Japon, l'Institut a ensuite déménagé à Saint-Quentin-en-Yvelines pour une raison d'opportunité foncière : le nombre d'élèves connaissant une forte croissance, il fallait agrandir l'établissement. L'établissement se caractérise désormais par des locaux vastes et modernes, et par un équipement sportif important, toutes les activités se déroulant à l'intérieur de l'enceinte.

L'entretien effectué avec le directeur administratif de l'Institut, Ippei Hirota, a indiqué que cet établissement ne concerne qu'une partie de la communauté japonaise. L'Institut accueille en effet très majoritairement les enfants de cadres ou de hauts fonctionnaires expatriés pour une durée de 3 à 5 ans. La perspective d'un retour programmé au Japon explique d'ailleurs la stricte adéquation entre le cursus japonais et l'enseignement pratiqué à l'Institut. Sur les 240 élèves inscrits à l'Institut pour l'année scolaire en cours, Ippei Hirota ne compte dans son fichier que 15 enfants de ce qu'il appelle un « migrant personnel », c'est-à-dire non encadré par une entreprise, soit un artiste ou un restaurateur par exemple. Cette homogénéité sociale est liée notamment à des frais de scolarités élevés, puisque l'inscription coûte 245 euros par mois. Cela explique le faible nombre d'inscrits, par rapport aux 1240 immigrants japonais de moins de 15 ans résidant en Ile-de-France (tableau 5). Ceux qui ne s'y inscrivent pas sont soit des enfants de couples mixtes¹⁶, inscrits le plus souvent dans des collèges français, soit des enfants de couples japonais qui n'ont pas les moyens de payer une inscription à l'Institut. De façon générale ceux qui ne sont pas inscrits à l'Institut vont de préférence dans des écoles internationales comme celle de Saint-Germain-en-Laye. D'après Ippei Hirota cette homogénéité sociale explique que : « *le niveau des cours et des élèves est excellent, parfois bien supérieur à celui du Japon (...). C'est parce que ce sont des enfants de cadres et de professions intellectuelles, et que les enfants sont donc déjà parfaitement éduqués* ». D'autre part la spécificité socio-professionnelle de la population concernée par l'Institut est confirmée par les fluctuations très importantes du nombre d'inscrits à l'Institut, très exactement calquées sur les évolutions de la conjoncture économique japonaise sur les trente dernières années. Les périodes de croissance correspondent à un nombre élevé

¹⁶ Pour l'année scolaire en cours il n'y a ainsi que trois inscrits issus d'un couple mixte franco-japonais.

d'inscrits, et les périodes de ralentissement à une baisse, ce qui indique que les élèves sont pour la plupart des enfants de professionnels dont l'expatriation est liée à une politique d'investissement à l'étranger par une firme japonaise.

Une autre caractéristique de l'Institut est qu'il fonctionne comme une sorte d'enclave japonaise, à plusieurs égards. Du point de vue de l'enseignement d'abord, il ne prévoit pour les collégiens que deux heures de français par semaine. Du point de vue spatial ensuite, le bâtiment est isolé (planche 1 : 2) dans un secteur périurbain peu dense marqué par des infrastructures routières et des bâtiments de bureaux, et protégé par un dispositif de sécurité imposant. Son accès est essentiellement conçu pour des véhicules, et un vaste parking accueille les autobus de l'Institut et les voitures du personnel. M. Hirota reconnaît d'ailleurs volontiers que cet isolement a été pris en compte et que depuis plusieurs années des échanges avec les collèges des environs sont organisés, qui prennent la forme de visites réciproques.

La situation excentrée de l'Institut, ainsi que le caractère contraignant de l'accès en transports en commun (RER A puis bus) explique l'existence d'un service propre de ramassage scolaire organisé en cinq lignes desservies par cinq autocars, qui prennent les élèves le matin et les déposent en fin d'après-midi. Le plan (carte 4), que Ippei Hirota accepte de transmettre avec beaucoup de réticence, pour des raisons de sécurité, coïncide avec un secteur limité de l'agglomération parisienne, où résident la plupart des cadres et fonctionnaires expatriés japonais. On peut d'ailleurs faire l'hypothèse que si l'organisation de la carte du ramassage scolaire, réactualisée chaque année mais qui a peu évolué, d'après M. Yamada, se fonde sur cette concentration, elle joue dans le même temps un rôle dans la perpétuation, voire le renforcement de celle-ci, puisque l'accès au ramassage scolaire peut constituer un critère important du choix résidentiel. Cette hypothèse est confirmée par le fait que les Yvelines comptent, parmi les immigrés japonais, une proportion d'enfants de moins de 15 ans plus importante que dans les autres départements de deuxième couronne (tableau 3). Cette relation m'a notamment été clairement affirmée par de bons observateurs des choix résidentiels de la communauté japonaise d'Ile-de-France, comme le rédacteur en chef du journal *OVNI*, ou la responsable de l'agence immobilière Apollo spécialisée pour la clientèle japonaise. De la même façon Sumichika, fonctionnaire de la ville de Kyoto expatrié depuis trois ans et résidant dans le 15^e arrondissement (Métro Ségur), confirme cet effet de la localisation des arrêts de bus :

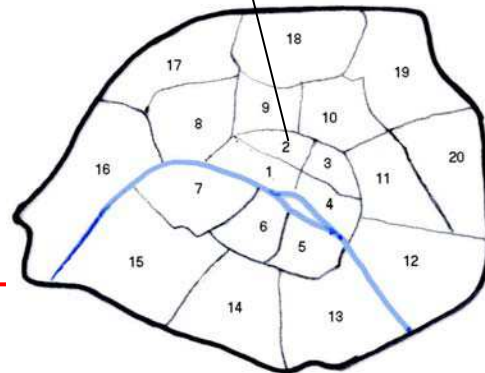
« Par exemple vos collègues habitent où ? Dans le 15^e. Parce qu'il y a des collègues qui viennent avec la famille, et parce qu'il y a un arrêt de bus pour aller au collège japonais. Cela influence leur choix ? Oui, oui, beaucoup. »

Au contraire aucun élève inscrit cette année ne vit dans le 18^e, le 19^e ou le 20^e arrondissement, où résident essentiellement des étudiants et des « marginaux » (Yatabe, 1992). En ce sens la polarisation par des structures japonaises spécifiques, dont l'Institut

Culturel Franco-Japonais apparaît comme un bon exemple, détermine très inégalement les choix résidentiels des migrants japonais en fonction du profil considéré.

Planche photographique 1 : deux pôles structurants de l'organisation spatiale des migrants japonais dans l'agglomération parisienne

Photographie 1 : restaurants japonais rue Sainte-Anne, à proximité de l'Opéra (2^e)



Saint-Quentin-en-Yvelines

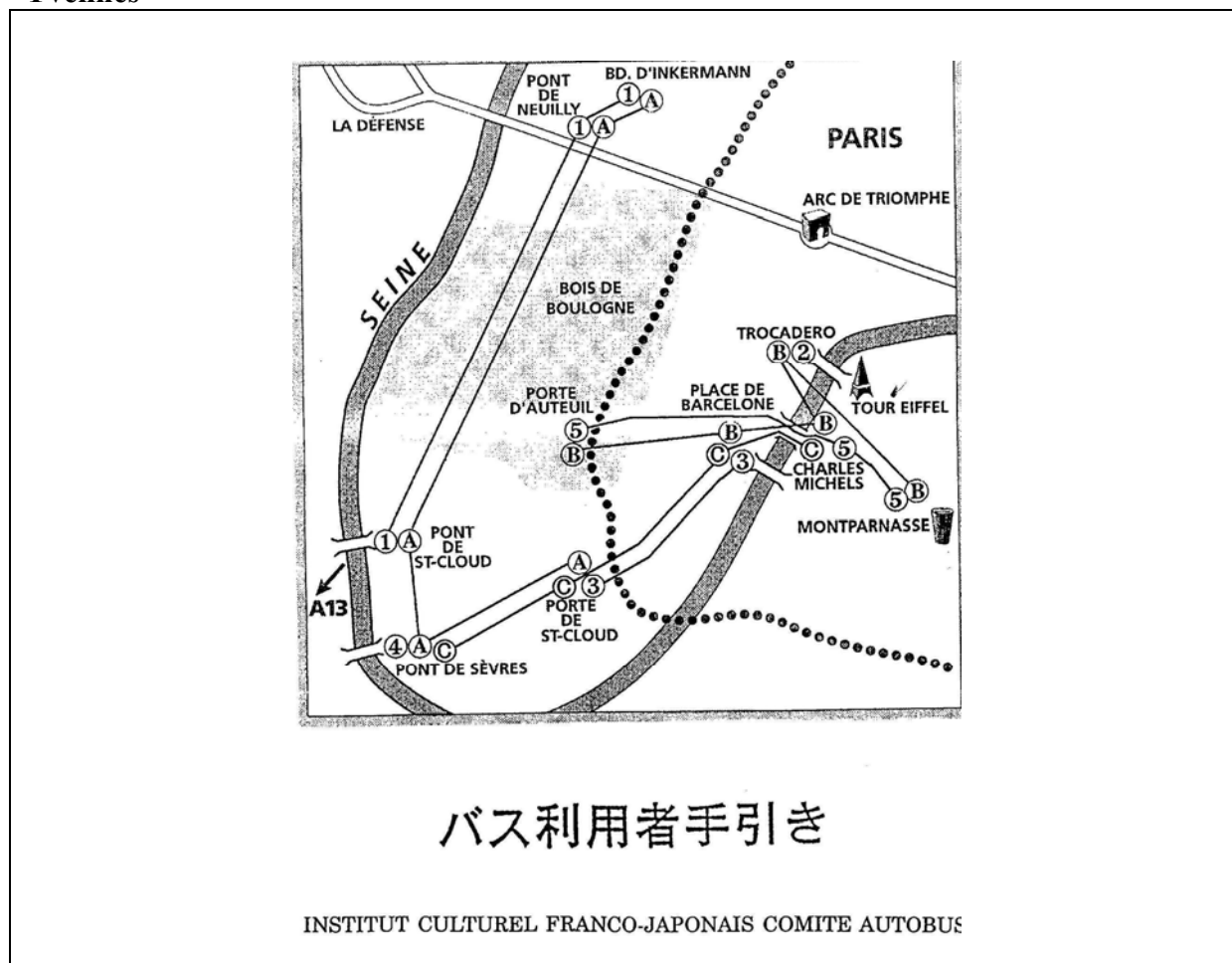


A13

Photographie 2 : l'Institut Franco-Japonais de Saint-Quentin-en-Yvelines



Carte 4 : le ramassage scolaire de l'Institut Franco-Japonais de Saint-Quentin en Yvelines



Source : Document administratif de l'Institut Franco-Japonais de Saint-Quentin en Yvelines

Le quartier de l'Opéra et les établissements scolaires, notamment celui de Saint-Quentin-en-Yvelines, sont les lieux de pratiques les plus fréquemment cités. Ils structurent l'organisation spatiale d'une communauté dont on a vu certaines caractéristiques générales. Cependant la compréhension fine des pratiques urbaines dans des lieux moins centraux implique d'analyser en détail des profils et des projets migratoires individuels.

2.3. Paris dans les projets migratoires des Japonais

L'analyse des entretiens permet de comprendre les significations variées que peuvent revêtir les migrations du Japon à Paris au sein d'un parcours et d'un projet individuel.

2.3.1. Des projets migratoires contrastés, mais relevant d'une démarche volontaire

Il convient d'abord de décrire le projet migratoire de chacune des personnes enquêtées. Les différents fondements possibles de l'attractivité de Paris seront examinés en détail, cependant le tableau 9 montre d'emblée que le séjour parisien peut revêtir des significations variées. L'un des critères distinctifs les plus nets est celui du motif de l'expatriation. Les projets migratoires présentés ici se répartissent d'ailleurs dans l'ensemble des cas de figures identifiés par Charles Goldblum et Eric Charmes (2004) : Sumichika (n°16) illustre comment le goût du voyage peut motiver une expatriation vue comme un « engagement vers l'ailleurs » (63), Miho (n°7) illustre une sorte de fuite du Japon relevant de « motivations existentielles » (64) ; Quant aux étudiants justifiant leur séjour parisien par un projet universitaire précis, comme Sato (n°17), leur choix relève d'une certaine façon de « motifs matériels » (60), car l'expérience à l'étranger « est considérée comme un atout dans un *curriculum vitae* » (60).

Dans tous les cas, la décision de s'installer à Paris relève d'une démarche largement volontaire, dans laquelle les représentations de Paris depuis le lieu d'origine jouent vraisemblablement un rôle décisif.

Tableau 9 : projets migratoires des personnes interrogées

Numéro d'enquête et pseudonyme	Projet migratoire
1. MIYAKO	A 28 ans, diplômée en génie civil au Japon, Miyako souhaite tenter l'expérience d'un séjour à l'étranger. Elle est très attirée par Paris et le français, et convainc ses parents de lui financer un an d'études dans une école à Dijon, en 2003. Puis elle prolonge son séjour en s'inscrivant dans une école à Paris, où elle rencontre son compagnon actuel français et s'installe dans son appartement.
2. KEIKO	Alors qu'elle est étudiante à Tokyo, Keiko rencontre son compagnon français actuel lors d'un séjour de celui-ci au Japon. Deux ans plus tard, en 2003, elle décide de s'installer avec lui à Paris. C'est lui qui finance son séjour et ses études de français à l'Institut Catholique.
3. IPPEI	Ipepi travaille depuis 8 ans dans un restaurant à Osaka lorsqu'il décide de se spécialiser dans la cuisine française, qui offre de nombreux débouchés professionnels au Japon. Il part à Lyon en 2003 pour apprendre le français et trouver des stages. Ceux-ci le conduisent ensuite à Reims, puis à Paris un an plus tard.
4. SACHIKO	Etudiante en pâtisserie elle souhaite valoriser sa formation en effectuant des stages dans des pâtisseries françaises, particulièrement renommées au Japon. Elle part en 2003 à Chambéry où elle a trouvé un stage, puis à Paris pour un deuxième.
5. AYUKO	Médecin depuis 10 ans dans un hôpital de Tokyo, elle supporte mal la tension occasionnée par son travail et décide de faire une sorte de pause en effectuant un séjour en France, où elle a déjà fait un voyage. Elle s'installe à Antibes en 2003 pour faire des études de français, puis à Paris, but véritable de son séjour.
6. NORIKO	Etudiante en français à Nagoya, Noriko souhaite améliorer ses connaissances en étudiant à Paris en 1998. Le séjour parisien est un projet personnel de longue date, qui a notamment déterminé le choix de se spécialiser en français à l'université. Après 6 mois elle retourne à Isé, où elle travaille 8 mois dans un supermarché pour économiser l'argent nécessaire à un nouveau séjour de un an, qu'elle prolonge depuis lors (en septembre 1999) chaque année en suivant des études à l'INALCO, tout en travaillant à temps plein dans un restaurant japonais.

7. MIHO	Etudiante en littérature anglaise à Tokyo, Miho travaille également dans le service commercial d'une entreprise de création de mode. Confrontée à une situation personnelle difficile, elle souhaite quitter le Japon et en 1999 elle s'installe à Paris, où elle a déjà séjourné quelques jours, et où elle suit des études de français. Après un retour au Japon qu'elle vit très mal, et qui ne dure en fait qu'une semaine alors qu'il devait être définitif, elle revient à Paris à nouveau comme étudiante, à l'INALCO, tout en travaillant ponctuellement pour compléter l'aide financière de ses parents lui donnent.
8. RIEKO	Après avoir passé son enfance et son adolescence en Suisse et en Angleterre, Rieko revient au Japon et travaille comme journaliste à la télévision japonaise pendant deux ans, mais ne supporte pas l'ambiance de son travail et cherche à changer radicalement de voie. Elle décide de s'installer à Paris en 1989 pour apprendre la peinture, dans l'atelier d'un peintre français. Elle y vit depuis 16 ans, avec son mari japonais, rencontré sur place, et leur fille.
9. ERI	Etudiant en théâtre à Kobé, il s'intéresse au théâtre classique français et décide de partir à Paris pour y apprendre la langue en 1981. Alors que son séjour touche à sa fin, il a l'opportunité de mettre en scène une pièce de théâtre, qui remporte un vif succès et le pousse à s'installer définitivement en France pour vivre de cette profession. Il y rencontre son actuelle femme, française, et met en place une double carrière de diplomate et de danseur-chorégraphe, entre Paris et Montpellier.
10. SETSUKO	Setsuko part à Genève pour étudier le piano, et y rencontre un Français avec qui elle se marie, puis s'installe à Boulogne-Billancourt en 1980. Après son divorce en 1983 elle décide de s'installer définitivement à Paris, où elle juge qu'une carrière d'artiste est possible, et dans un contexte personnel de rupture profonde avec une société japonaise jugée étouffante.
11. KÂ	Etudiant en saxophone à Chiba (banlieue de Tokyo), Kâ part à Paris en 2002 pour bénéficier de la renommée internationale du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, et de la qualité des cours d'un professeur français qu'il a rencontré au Japon.
12. TAKAYASU	Etudiant en saxophone à Tokyo, Takayasu part également à Paris en 2001 pour bénéficier de la renommée internationale du CNSM, et de la qualité des cours d'un professeur français qu'il a rencontré au Japon (le même que Kâ).
13. TOMOKO	Etudiant en stylisme-modélisme à Tokyo, Tomoko profite en 1994 d'un partenariat de son école avec une école de mode parisienne. Une fois diplômé il décide de monter une entreprise en France, mais se heurte à de grandes difficultés administratives. Sans avoir de visa, il travaille pendant plusieurs années dans diverses entreprises japonaises de confection. Après avoir régularisé sa situation il est embauché dans une entreprise française de création de mode. Il reste actuellement décidé à créer sa propre entreprise à Paris.
14. IKUMI	Etudiant en stylisme-modélisme à Osaka, Ikumi profite en 1997 d'un partenariat de son école avec une école de mode parisienne. Pendant son séjour à Paris il rencontre son compagnon actuel, ce qui le pousse à y trouver un travail de serveur dans un restaurant, afin de rester à Paris même après l'obtention de son diplôme. Parallèlement il découvre le butô, une danse japonaise contemporaine. Il cherche actuellement à devenir danseur professionnel à Paris, tout en organisant divers spectacles au succès certain avec sa troupe d'amis japonais rencontrés à Paris.
15. YOKO	Journaliste dans un quotidien anglophone de Tokyo, Yoko se lasse d'un univers jugé trop étriqué et suit le conseil d'un ami japonais qui a vécu en France et qui estime qu'elle pourrait y développer des activités plus artistiques, ce à quoi elle aspire. Elle apprend le français dans une école à Angers en 1993, puis circule entre Tokyo, Paris et l'Afrique de l'Ouest, avant de se fixer véritablement à Paris en 1996 où elle crée le journal japonais <i>Jipango</i> , qu'elle dirige actuellement.
16. SUMICHIKA	Ingénieur employé par la ville de Kyoto dans le domaine des risques urbains, il est envoyé un an à Tokyo puis deux ans à Paris en 2003 dans le cadre d'une expatriation sur différents sites mondiaux du Centre Japonais des Collectivités Locales. Grand connaisseur et amateur de Paris, il accepte volontiers de voir en 2004 son séjour prolongé d'un an.
17. SATO	Etudiante en tuba au Japon, elle décide de suivre le même parcours que son professeur et sur ses conseils elle part à Paris en 2004 pour passer le concours d'entrée au Conservatoire National Supérieur de Musique.

2.3.2. Les représentations de Paris au moment du projet migratoire

Comment sont construites les représentations de Paris depuis le Japon ? Quelles images de Paris, aussi bien positives que négatives, sont intégrées dans le projet migratoire personnel des migrants au moment du départ ?

- *Les supports des représentations*

Il convient d'envisager les différentes façons dont les migrants peuvent construire une représentation personnelle, et d'en analyser les constantes au sein de la communauté japonaise de Paris.

- Les brefs séjours antérieurs

L'attractivité de Paris peut se fonder sur des représentations conçues lors de brefs séjours antérieurs, le plus souvent effectués dans le cadre de voyages d'agrément. Le témoignage de Miho (n°7) montre ainsi comment s'est construite progressivement l'image d'un lieu au départ perçu négativement et devenu destination potentielle au moment de la conception d'un projet d'expatriation :

« Tu étais déjà venue à Paris ? La première fois quand j'étais à la fac, pour voyager avec mes amis. La deuxième fois c'était par mon travail. Le premier séjour c'était une semaine. J'étais allée partout, mais je ne me rappelle pas très bien. Ma première impression n'était pas positive. Parce que c'était sale, excuse-moi, mais...et puis on était parti en hiver, c'était un peu gris. Le deuxième voyage était assez court, je n'arrêtais pas de bosser. Mais je me suis promené un peu. J'ai beaucoup aimé les paysages, c'était très beau. C'était un an avant mon arrivée définitive à Paris. »

Certaines personnes interrogées ont une réelle expérience du voyage à Paris, et en France plus largement, avant leur expatriation. C'est le cas notamment de Sumichika (n°16), 45 ans, qui a fait plus d'une vingtaine de courts séjours en France avant de s'y installer pour son séjour actuel :

« Vous aviez fait des séjours brefs à Paris ? Oui, oui, plus de vingt fois. Je suis venu à Paris, et après j'ai voyagé par exemple en Espagne, au Maroc. C'est donc une ville que vous connaissez bien...Oui, on peut dire ça. Et puis il y avait aussi des amis japonais à Paris, qui sont partis maintenant. »

Les voyages d'agrément peuvent également être l'occasion de rencontres personnelles permettant d'enrichir les représentations relatives à la vie parisienne en les associant à des expériences individuelles : au cours d'un voyage d'un mois en France, Noriko (n°6) noue ainsi une relation d'amitié avec un Français avec qui elle entretient une correspondance et qui lui donne diverses informations pour préparer son séjour à Paris, notamment en lui envoyant des numéros d'OVNI. Le voyage d'agrément permet souvent de combiner la formation ou la confirmation d'une représentation positive de la ville, la rencontre amicale avec des Parisiens, et la définition d'un projet universitaire ou professionnel. En témoigne ainsi Noriko (n°6) :

« Est-ce que vous avez fait des séjours courts en France ? *Oui, pendant un mois, quand j'avais 21 ans j'ai fait un voyage dans plusieurs villes de France, beaucoup. J'avais vu Paris aussi. Vous aviez vu quel genre de quartier ? Un peu tous les quartiers qu'il y a dans le guide. C'est dans ce voyage-là que je me suis décidée de venir vivre en France pour faire mes études. Parce que je voulais pratiquer la langue. Et en plus les gens étaient vraiment sympas, partout, pendant ce voyage. »*

○ Les témoignages individuels

Les migrants enquêtés ont presque systématiquement évoqué l'influence des témoignages directs dans leur décision de séjourner à Paris. Il s'agit souvent de témoignages directs de proches japonais revenus au Japon (Kâ, n°11) ou de témoignages par téléphone, e-mail ou courrier de proches résidant en France au moment de la préparation de l'expatriation (Ippei, n°3). Le témoignage direct joue notamment un rôle important lorsque le projet comporte une part de risque liée à une réorientation professionnelle radicale. Ainsi Yoko (n°15, tableau n°3) prend la décision de s'engager dans une activité culturelle après qu'un ancien expatrié japonais à Paris lui a indiqué qu'il est possible d'y réussir ce type de projet.

○ Les guides d'aide à l'expatriation

Plusieurs personnes interrogées ont mentionné l'usage d'un guide d'aide à l'expatriation ou d'aide aux étudiants à Paris. Une analyse détaillée du guide *Chikyu no kurashikata*, le plus fréquemment cité¹⁷ et qui a la réputation d'être le guide de référence au Japon sur ce sujet, a permis d'identifier les aspects de Paris évoqués avec le plus d'insistance et de précision. L'une des thématiques majeures est la question de la sécurité, critère principal de sélection des quartiers à fréquenter et plus encore à habiter. La troisième section, relative au choix du logement, s'ouvre ainsi sur cette mise en garde : « *il faut surtout faire attention à la sécurité. [...] en général les quartiers qui ont des loyers bas ont de bonnes raisons pour cela, souvent des problèmes possibles de sécurité* »¹⁸. Il convient de remarquer que le genre même du guide d'aide à l'expatriation peut donner une image assez négative du lieu en question, dans la mesure où ses auteurs visent essentiellement à présenter et résoudre les difficultés de tous ordres, et que l'appréciation des aménités de la ville est davantage du ressort des individus, ou de guides touristiques ou culturels. Le guide *Chikyu no kurashikata* offre une image relativement nuancée de l'expatriation à Paris, notamment en ponctuant les chapitres d'une dizaine de témoignages d'expatriés japonais actuels ou anciens à Paris, qui évoquent un séjour enrichissant et réussi. Cependant le thème de la sécurité personnelle, et les mises en garde qui en découlent, y sont omniprésents, avec plusieurs témoignages plus courts mais particulièrement impressionnants relatant des agressions physiques. C'est d'ailleurs d'après ce critère que sont organisés les différents découpages de Paris en secteurs parfois très

¹⁷ *Chikyu no kurashikata* (trad. *Comment vivre dans le Monde. France*), Tokyo, Diamond Big Co., 1998-1999, 383 p.

¹⁸ L'ensemble des extraits de ce guide m'a été traduit par Noriko, au centre de documentation de l'Espace Japon, siège du journal *OVNI*, rue de la Fontaine au Roi (11^e).

précis. Nous y reviendrons dans une partie spécifiquement consacrée à la vision de Paris comme ville dangereuse.

- La presse et Internet

L'utilisation d'Internet pour recueillir des informations pratiques et des témoignages, carnets de voyages et d'expatriations, est citée par Miyako (n°1) comme la première source d'informations utilisée. Souvent Internet permet d'accéder à des témoignages d'expatriés japonais en France qui donnent à la fois des conseils pratiques et des impressions générales sur leur séjour. La presse, quant à elle, est citée comme le principal vecteur de la représentation de Paris comme capitale de la mode et de l'élégance, qui occasionne parfois des désillusions douloureuses.

- La littérature et le cinéma

Ce type de support des représentations parisiennes a paradoxalement été peu évoqué au cours des entretiens. Néanmoins Eri (n°9), 48 ans, associe par exemple le quartier de Montmartre à l'image du « vieux Paris », peuplé d'artistes, d'artisans et marqué par une atmosphère bohème, populaire et pittoresque. Incapable de me donner un titre précis de film, il associe cette représentation au grand nombre de vieux films français qu'il a vus au Japon. De la même façon Sumichika (n°16), 48 ans, associe le canal Saint Martin au film *Hôtel du Nord* qui le prend pour décor, tandis que Ippei (n°3), 26 ans, lui associe le film *Amélie Poulain*, qu'il avait vu avant de venir en France. Seule Noriko (n°6) fait référence à une œuvre littéraire, *La petite marchande de prose*, de D. Pennac, qu'elle a étudiée en cours de français au Japon et qui présente Belleville sous un jour particulièrement heureux. Cependant aucune de ces références n'a été citée au titre de support des représentations au moment du choix de l'expatriation à Paris. Elles ne sont évoquées qu'à propos de l'appréciation de quartiers précis. Noriko évoque explicitement ce roman, qui livre une image heureuse du quartier populaire et immigré parisien, pour expliquer sa curiosité pour ce type de quartier. Elle a ainsi été incitée à fréquenter activement le Nord-Est parisien après s'y être installée dès son arrivée à Paris. Cependant, de façon générale, les supports littéraire et cinématographique apparaissent des vecteurs moins puissants que les autres formes mentionnées.

- *Pourquoi Paris ?*

Les migrants japonais intègrent ces images fragmentaires dans la signification générale de Paris, du point de vue de leurs projets personnels. L'analyse des entretiens permet ainsi d'identifier plusieurs « significations » possibles d'un séjour à Paris.

- Paris, étape obligée d'un parcours étudiant

Certains Japonais viennent à Paris essentiellement pour une raison d'opportunité scolaire. Ikumi (n°14) et Tomoko (n°13) sont ainsi incités à séjourner à Paris par les professeurs de leur école de mode, Esmode, dont l'établissement parisien coopère étroitement avec l'établissement d'Osaka et de Tokyo. Dans ce cas les caractéristiques propres de Paris ne sont pas explicitement prises en compte dans le choix du lieu d'expatriation. De même les trois étudiants du Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris (CNSMDP) expliquent leur choix de poursuivre leurs études à Paris par les exigences de leur formation. Tous décrivent un « petit monde » des professeurs de musique, marqué par la renommée de certains d'entre eux et la concurrence forte entre les étudiants en musique, et dans ce cadre la présence de telle ou telle personnalité constitue un critère déterminant pour le choix du lieu de l'expatriation. La même question : « Pourquoi tu es venu à Paris ? » a ainsi été posée aux trois étudiants du CNSMDP interrogés. Les réponses invoquées sont presque identiques :

« Parce que d'abord pour notre instrument (le petit tuba) il n'y a pas beaucoup d'endroits pour faire les études. Il y a des cours réputés ici ? Oui, mon ancien prof au Japon il a fait ses études à Paris aussi. » (Sato n°17)

« Ici le saxophone est le meilleur du monde, et je voulais travailler avec un professeur français, Claude Delangle. » (Takayasu n°12)

« Je voulais étudier ici avec Monsieur Delangle. Je le connaissais déjà parce que j'avais déjà travaillé avec lui au Japon. Il faisait des masterclasses souvent au Japon. » (Kâ n°11)

De la même façon Ippei (n°3) et Sachiko (n°4), venus en France pour se former par des stages respectivement en cuisine et en pâtisserie, cherchaient d'abord à bénéficier de la renommée de la France au Japon dans chacune de ces spécialités. Le choix de l'expatriation se fonde donc d'abord sur une opportunité scolaire à saisir, et non sur la représentation générale que ces étudiants se font de la ville de Paris.

Paris attire également des Japonais souhaitant apprendre le français. Cette attractivité repose certes sur une opportunité universitaire, mais le choix même de la langue ou de la littérature française (Noriko n°6, Eri n°9) implique une attirance préalable pour la France et Paris. La renommée culturelle et la tradition littéraire française jouent ici un rôle décisif, comme dans le cas de Eri qui, au cours de ses études de théâtre, se spécialise dans le théâtre classique français sans en connaître la langue. Le séjour à Paris constitue dans ce cas une étape obligée dans un cursus universitaire cohérent. Cependant, pour la plupart de ces étudiants, l'inscription dans un cours de langue française est avant tout un moyen d'obtenir un visa étudiant et de justifier scolairement le séjour à Paris, sans que cet apprentissage ait été le principal motif de l'expatriation. D'ailleurs l'inscription dans l'un des nombreux établissements¹⁹ offrant des cours de français pour les étrangers est souvent, de fait,

¹⁹ Les établissements les plus fréquemment fréquentés par les personnes interrogées sont : 1) pour les établissements privés : le Cours de Civilisation Française de la Sorbonne, établissement dirigé par des enseignants de la Sorbonne et qui bénéficie de la renommée de son lieu d'implantation, voire d'une certaine

uniquement formelle et liée à une obligation administrative. En principe l'obtention du visa, et surtout son renouvellement en fin d'année scolaire, dépend de l'assiduité aux cours attestée par un document validé par l'établissement, destiné à la Préfecture. Cependant certains établissements semblent contrôler assez soûplement cette assiduité. Ainsi Ipeï (n°3) ne va qu'une seule journée en cours par semaine à l'Ecole Française pour l'International (EFI) alors que le règlement impose vingt heures obligatoires. Il est d'ailleurs très inquiet à l'idée que l'établissement se rende compte de ses absences en cours, car il utilise ce visa étudiant surtout pour effectuer des stages dans des restaurants.

- Paris, une destination professionnelle obligée

Le seul exemple d'une expatriation contrainte, c'est-à-dire exigée par une autorité hiérarchique, est celui de Sumichika (n°16), fonctionnaire de la ville de Kyoto envoyé au CLAIR (centre japonais des collectivités locales) de Paris. C'est sa hiérarchie qui a décidé de la destination comme de la durée du contrat d'expatriation. Sumichika insiste sur le fait qu'il n'a pas eu la possibilité d'influencer cette décision et qu'il s'agissait d'un heureux hasard pour le grand amateur de Paris qu'il est. En l'absence d'autres témoignages de migrants correspondant à ce profil, il est difficile d'estimer dans quelle mesure les affinités personnelles des employés avec le lieu d'expatriation peuvent être prises en compte par les employeurs.

- Paris, ville des possibles

Les représentations de la ville jouent un rôle décisif dans le choix et le lieu de l'expatriation lorsqu'elles sont relativement générales, et qu'elles permettent d'envisager un ensemble d'améliorations possibles, du point de vue personnel ou professionnel, plus qu'une opportunité ponctuelle parfois indépendante du contexte parisien. Paris peut ainsi apparaître comme le lieu d'une véritable nouvelle vie. Le parcours de Rieko (n°8), qui exerce une double activité de peintre et de journaliste, est représentatif de cette attente : son choix de s'installer à Paris répond à une remise en question personnelle et à une volonté de changement. Elle travaille au Japon pendant deux ans pour la télévision publique après dix ans passés en Suisse puis en Angleterre, mais ne supporte pas la mentalité de ses collègues. Paris, qu'elle ne connaît pas directement, lui semble la destination la plus appropriée pour changer radicalement de voie et apprendre la peinture, sa grande passion, et parmi les capitales européennes lui paraît être celle qui ouvre le plus de « possibles ». Le parcours de Miho (n°7), étudiante en langue française, est assez semblable dans la mesure où Paris, assez

ambiguïté entretenue sur son statut véritable – les Japonais y étant inscrits se déclarant élèves « à la Sorbonne » - ; l'Alliance Française ; l'Ecole Française pour l'International ; l'Institut Catholique 2) pour les établissements publics : La Sorbonne Nouvelle, Paris III Censier, qui propose une section pour les étrangers ; l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales) qui comprend des sections ouvertes à des étudiants de langue maternelle orientale pour les former à la traduction ou à l'enseignement de cette langue en Français.

mal connu au moment du départ, offre l'image d'un lieu propice à un nouveau départ professionnel et personnel, permettant de rompre avec une « *vie (...) un peu chaotique* » à Tokyo. De ce point de vue il est difficile de distinguer l'attractivité de Paris du rejet individuel de normes sociales japonaises vécues comme des contraintes. Il convient de remarquer que cette double motivation est souvent identifiée par les sociologues travaillant sur les expatriés pour qui, parfois, « il s'agit moins d'aller vers un pays que de fuir l'environnement dans lequel on évoluait » (Goldblum et Charmes, 2004 : 64). Les témoignages évoquant cet aspect mettent systématiquement en regard des avantages de la vie à Paris par rapport au Japon. Ceci est particulièrement sensible dans le cas de professions réputées marginales, celle d'artistes notamment. Setsuko (n°10) décrit avec enthousiasme sa vision d'un « *Paris [qui] laisse en liberté les artistes. Pour moi c'est important. (...) on nous laisse tranquille. Et puis étant artiste on peut être pauvre. Même, comment dire, ma pauvreté d'artiste est presque considérée. Donc c'est facile pour les artistes.* ». On peut d'ailleurs faire l'hypothèse que cette représentation fondant le projet d'expatriation est largement construite d'après le témoignage direct d'artistes déjà installés à Paris, et que l'image sans doute largement mythifiée d'une sorte d'Eden pour les artistes est ancrée dans une tradition du séjour parisien pour les peintres japonais.

Ces entretiens peuvent s'analyser à la lumière des notions anthropologiques de « primarité » et de « secondarité » telles que Jean Remy (2000) propose de les utiliser pour comprendre la signification individuelle de dédoublement des espaces sociaux, complémentaires et antagonistes à la fois, en situation migratoire. Ainsi, « dans un espace de primarité [*i.e.* le lieu d'origine du migrant] le sérieux des rôles sociaux et des engagements collectifs est directement pris en charge. Il façonne les modes d'appropriation de l'espace autant en terme d'usage qu'en terme de représentation », tandis que « dans un espace de secondarité, on prend distance individuellement ou collectivement vis-à-vis de ces rôles et des effets du contrôle social » (Remy, 2000 : 319). Dans le cas de Miho (n°7), pour qui un retour au Japon reste envisageable, l'expatriation est souhaitée et vécue comme une expérience qui « permet d'échapper à l'enfermement dans les rôles sociaux » (*ibid.* : 320). Cependant le séjour parisien ne se réduit pas forcément à une sorte de parenthèse car il « peut être l'endroit où l'on prend conscience de soi et où l'on se plaît à explorer les possibles [, ce qui joue] un rôle important dans la constitution de l'identité ainsi que du projet d'avenir qui en découle » (*ibid.*). Les parcours de Rieko (n°8) et de Setsuko (n°10) illustrent clairement comment la prise de conscience d'un « possible » et son expérimentation sont liées au détour par un lieu de « secondarité » qui devient celui de l'ancrage véritable. De ce point de vue il faut conclure avec Jean Remy que « la *primarité* et la *secondarité* ne sont pas des caractéristiques permettant d'identifier un lieu indépendamment de ses modes d'appropriation [et qu'] un même espace peut voir sa signification évoluer dans le temps » (*ibid.* :319).

- *La face sombre de Paris : une ville dangereuse*

Les représentations de Paris par les migrants japonais comprennent aussi un aspect plus sombre. La plupart des expatriés japonais interrogés affirment en effet se sentir particulièrement menacés : « Parce que vous connaissez, vous savez, les Japonais sont toujours visés par les voleurs » (Sumichika, n°16). Cette image est essentiellement relayée par les professionnels de l'aide aux expatriés japonais, qui estiment que c'est là que réside la principale difficulté d'un séjour à Paris. Monsieur Hosaka, responsable de l'Association Amicale des Ressortissants Japonais de France, m'indique ainsi que leur rôle d'accueil et de conseil aux expatriés nouvellement arrivés à Paris consiste surtout à les renseigner sur les quartiers à éviter pour des raisons de sécurité. De la même façon l'une des responsables de l'agence immobilière Apollo, interrogée sur ce point, indique que leurs clients se préoccupent avant tout de la sécurité de leur appartement et de leur quartier, en ayant sur ce dernier aspect des idées assez précises. Enfin le guide *Chikyu no kurashikata* comprend une section intitulée « Vivre en sécurité » (1998 : 322-323) où est décrite une criminalité particulièrement importante en France, marquée notamment par l'abondance de vols, de cambriolages, de meurtres, de vente et de consommation de drogue. Puis sont identifiés un grand nombre de lieux à risque, qui comprennent « les quartiers animés et commerçants, les sites touristiques, surtout la soirée ou la nuit. Egalement les lieux où il y a peu de passants. Enfin dans les métros et les passages souterrains, et dans les gares et leurs alentours ». Le comportement des Parisiens concourrait à cette dangerosité dans la mesure où « si on a un problème dans ces endroits, les gens autour ont tendance à ne pas intervenir. ». Enfin le système administratif et judiciaire lui-même participerait de cette dangerosité, puisqu' « il faut se protéger soi-même, car souvent en France ce sont ceux qui sont victimes d'un crime qui sont accusés d'avoir offert une tentation au voleur ».

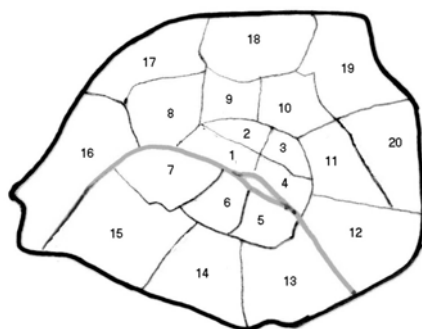
Le thème de la dangerosité parisienne est vraisemblablement d'autant plus crédible et influent que les auteurs du guide complètent ces informations générales par une sorte de géographie précise du risque encouru par les ressortissants japonais à Paris, découpé en sept sous-ensembles (carte 4).

Carte 5 : la géographie des dangers à Paris décrite dans *Chikyu no kurashikata* (1999), guide japonais d'aide à l'expatriation

8^e, 16^e et l'ouest du 17^e arrondissement : « *Ce sont des quartiers de boutiques de luxe, et des résidences de luxe également ; Il y a beaucoup de cambriolages mais les patrouilles sont renforcées. On peut être rassuré. Mais dans le 16^e dans la soirée il y a peu de passants dans la rue.* »

9^e, 10^e, est du 17^e, 18^e, 19^e, 20^e arrondissements : « *C'est un endroit où vivent beaucoup d'immigrés, donc il y a beaucoup de stockage et de très petites entreprises en difficulté, ce qui est défavorable à la sécurité. Il n'y a pas seulement des Noirs, mais aussi des ressortissants de pays d'Europe de l'Est. Ces quartiers sont pauvres, et par conséquent il y a beaucoup de problèmes* ».

1^e, 2^e, 3^e et 4^e arrondissements : « *Ce sont des lieux touristiques donc il y a beaucoup de vols pendant la journée. Pendant la nuit des vendeurs de drogue venus de banlieue officient, aux Halles notamment. Mais les patrouilles de police sont nombreuses et efficaces* ».



11^e et 12^e arrondissements : « *les rues autour de la Bastille, et autour de la Gare de Lyon sont à éviter le soir et la nuit. Il y a des endroits où il y a des viols et où on vend de la drogue. En revanche le quartier résidentiel près de Vincennes est très sûr.* »

14^e et 15^e arrondissements : « *Il n'y a aucun problème pour y vivre, un quartier résidentiel très sûr. Mais le quartier se vide pendant les vacances, donc il y a beaucoup de cambriolages* ».

13^e arrondissement : « *C'est le quartier chinois, si on va au restaurant chinois dans la rue il n'y a aucun problème mais dans les parkings il y a de la vente de drogue et des bagarres à l'arme à feu. Fuir tout de suite si l'on sent un danger.* »

5^e, 6^e, 7^e arrondissements : « *C'est un quartier animé mais s'il y a du bruit ce sont des étudiants, donc pas de problème de sécurité. Dans le 7^e il y a beaucoup de bâtiments officiels, donc c'est calme et il y a peu de passants, mais comme il y a beaucoup de gardiens c'est rassurant.* »

Source : *Chikyu no kurashikata*, 1998, pp. 322-323

Les discours relevés lors des entretiens sur la réputation des quartiers reprennent souvent ce découpage géographique de Paris, ce qui indique que les représentations relatives à la dangerosité des lieux structurent durablement l'attitude de certains migrants vis-à-vis de Paris.

La signification de la ville d'expatriation dans un projet migratoire personnel, et les représentations originales qui lui sont associées, sont l'un des facteurs pouvant expliquer les spécificités des comportements urbains des migrants. Un autre facteur, énoncé dans la première partie de ce travail, peut être l'ensemble varié des rapports possibles avec « le Japon », entendu à la fois comme territoire, comme lieu d'ancrage affectif et familial, et comme ensemble d'usages plus ou moins normatifs en matière de modes d'habiter. Il convient donc d'analyser comment diverses formes de rapport au Japon sont identifiables dans les modes d'habiter des migrants étudiés.

2.4. Les rapports au Japon des migrants japonais à Paris

Nous avons explicité dans la première partie un positionnement théorique impliquant la prise en compte, dans l'analyse des diverses pratiques des migrants dans une ville, de rapports complexes avec un lieu et un milieu de référence qui excède très largement l'espace urbain considéré. L'enjeu de l'identification des rapports avec le lieu d'origine des migrants japonais de Paris, est bien la compréhension de la façon dont « divers mouvements transnationaux affectent tous les niveaux de la territorialité urbaine », pour reprendre la formule déjà mentionnée de Yves Grafmeyer (1996 : 120).

2.4.1. Circulations et échanges

La forme la plus aisément identifiable de rapports au Japon est celle des circulations matérielles, immatérielles et personnelles entre les deux lieux de référence.

- *Les échanges matériels et immatériels avec le Japon*

Le rapport avec le Japon se fonde sur des échanges de toutes sortes. Le cas le plus fréquemment évoqué par les personnes interrogées est l'envoi par la famille d'aliments, souvent des plats élaborés difficiles à réaliser ou qui requièrent des ingrédients très spécifiques. Miyako (n°1), étudiante à Paris depuis un an et demi, se fait ainsi envoyer son dessert préféré très régulièrement par sa mère. Elle affirme attacher une grande importance à cette habitude, qui lui permet de garder le contact avec sa famille. Les étudiants reçoivent également fréquemment des livres de la part de leur famille, solution moins coûteuse que

l'achat dans les librairies japonaises du quartier de l'Opéra, bien que certains magasins comme Jūnko, rue des Pyramides, proposent des livres d'occasion. Mais les échanges sont également immatériels, avec l'utilisation fréquente d'une connexion à haut débit à Internet, qui permet à la fois de s'informer de l'actualité japonaise, et de communiquer avec ses proches par messagerie électronique, bref de « maintenir à distance et activer quotidiennement des relations qui s'apparentent à des rapports de proximité », selon la formule de Dana Diminescu, dont ces observations confirment l'idée selon laquelle « le lien *virtuel* par téléphone ou par mail permet aujourd'hui plus et mieux qu'avant d'être présent à la famille, aux autres, et à ce qui est en train de leur arriver, là-bas, au pays ou ailleurs » (2004 : 126).

- *Les retours au Japon*

Si aucun des enquêtés n'a fait état d'une rupture complète avec le lieu d'origine, la fréquentation du Japon s'effectue selon des modalités très variées, et prend des significations différentes selon le profil de l'individu. Les retours les plus fréquents et réguliers au Japon sont le fait des étudiants dont le séjour à Paris correspond à un cursus universitaire précis. Par exemple Sato (n°17), étudiante au CNSMDP depuis septembre 2002, est rentrée six fois au Japon « pour voir la famille, pendant les vacances ». Ces retours sont réguliers en terme de date, aux vacances d'été et de printemps, comme de durée, respectivement trois semaines et une semaine et demi, et lui paraissent une évidente nécessité. De même Kâ (n°11), étudiant au CNSMDP depuis septembre 2001, est rentré trois fois au Japon pendant la première année de son séjour, puis a été obligé de ne pas quitter la France pendant les deux années suivantes, ce qui était une condition exigée pour bénéficier d'une bourse ministérielle japonaise attribuée aux meilleurs étudiants à l'étranger. Il affirme avoir beaucoup souffert de ce qu'il considère comme une séparation d'avec ses proches. La levée de cette interdiction en septembre 2004 lui a permis de compenser en quelque sorte ces deux années de séparation par une intensité accrue des visites dans sa famille : il est déjà rentré trois fois à Tokyo pour une durée d'environ une semaine.

La situation est sensiblement différente dans le cas des personnes actives, lorsque leur séjour à Paris ne correspond pas à une durée définie par un cursus scolaire.

Parmi les personnes interrogées, seules deux retournent régulièrement au Japon pour des raisons professionnelles. Eri (n°9), un représentant de la région de Kobé, s'y rend une à trois fois par an lors de réunions avec ses responsables. C'est à ces occasions qu'il rend visite à sa famille et à ses amis, en rallongeant le voyage de quelques jours. Yoko (n°15), journaliste au journal japonais de Paris *Jipango*²⁰, a pendant six ans alterné trois mois à Tokyo, où elle

²⁰ *Jipango* est, avec *OVNI*, l'un des principaux journaux japonais de France. Il est surtout destiné à promouvoir le Japon et sa culture auprès des Français. La plupart des articles sont ainsi rédigés en français et une large place est faite aux différents lieux de spectacle ou de formation pour découvrir l'art et l'artisanat japonais à Paris.

organisait les tournées de musiciens africains, et trois mois à Paris, où elle travaillait comme journaliste, avec des séjours irrégulièrement répétés en Afrique de l'Ouest. En 1999 elle met volontairement un terme à cette double activité et se fixe définitivement à Paris. Pour des professionnels indépendants, la circulation professionnelle avec le Japon apparaît donc comme un choix, même quand l'activité est en lien étroit avec le Japon. Rieko (n°8), journaliste pigiste pour une chaîne publique de la télévision japonaise, s'arrange ainsi pour ne pas avoir à se déplacer au Japon pour présenter ses reportages et converser avec les responsables de la rédaction. Elle n'y est allée que trois fois en dix ans pour ce motif. D'un point de vue personnel, elle entretient des rapports très distants avec son pays d'origine et affirme à plusieurs reprises qu'elle « ne [se] sent pas Japonaise ». En revanche depuis la naissance de leur fille, aujourd'hui âgée de 8 ans, Rieko et son mari japonais s'efforcent d'aller au Japon une fois par an, pendant les vacances d'été, pour la présenter à leur famille et pour lui faire connaître le pays. L'intensité de la circulation est donc en partie liée à l'ancienneté de la résidence à Paris, mais dépend plus fondamentalement de l'évolution du rapport personnel avec la société japonaise. Un exemple très significatif de ce lien est donné par Setsuko (n°10), pianiste installée à Paris depuis 1980. Jusqu'en 1997, elle éprouvait le besoin de se rendre très régulièrement au Japon, notamment pour fréquenter des temples bouddhiques, dans le cadre d'une réflexion personnelle sur son identité japonaise. A partir de 1997 elle « ose enfin jouer (ses) propres compositions », ce qui rend superflu à ses yeux tout retour au Japon. Après une période de six ans sans y retourner, elle effectue un séjour à Tokyo en 2003 au cours duquel elle éprouve un « énorme *culture shock* », qu'elle considère comme l'indice d'une rupture partielle mais profonde avec sa société d'origine.

Le retour au Japon peut revêtir une autre signification que celle d'une simple visite familiale ou d'un séjour professionnel ponctuel. En 1999 Noriko (n°6), une jeune femme de 30 ans qui travaille comme serveuse dans un restaurant japonais, est ainsi rentrée six mois à Isé, chez ses parents, après six mois passés à Paris, pour travailler comme caissière et épargner l'argent nécessaire à un nouveau séjour parisien. Un mois avant l'entretien, constatant que son séjour parisien ne lui permet pas de véritable stabilité professionnelle, elle retourne à nouveau au Japon une semaine pour « voir un peu la situation » et chercher un véritable travail. Elle passe un entretien d'embauche dans une entreprise d'Isé, mais se rend compte qu'elle ne supporte pas « l'ambiance de la société » et revient à Paris en se sentant désormais plus parisienne que japonaise.

Il convient de noter qu'une expatriation pour une durée contractuellement limitée n'induit pas forcément une circulation d'ordre professionnelle avec le Japon. Par exemple Sumichika (n°16), fonctionnaire au CLAIR (Centre Japonais des Collectivités Locales), a effectué ses trois seuls séjours au Japon en deux ans d'expatriation « pour des raisons très personnelles ».

Qu'il s'agisse de visiter la famille et les proches, de renouer avec la culture japonaise ou de tester l'hypothèse d'un retour définitif au Japon, le séjour dans le lieu d'origine revêt des significations variées. De façon générale, les entretiens réalisés indiquent que la fréquence de ces retours est d'autant plus forte que le séjour parisien est court et strictement consacré à un projet défini et limité, comme l'acquisition d'un diplôme. Le coût financier de la circulation entre le Japon et la France n'est jamais invoqué, y compris lorsque les personnes interrogées sont des étudiants à la charge de leurs parents ou qui vivent grâce à un métier mal rémunéré. Aucun enquêté n'a exprimé son regret de ne pas avoir les moyens de retourner au Japon aussi souvent qu'il le souhaiterait. Les limitations sont essentiellement liées à l'emploi du temps professionnel ou universitaire. Les billets d'avion sont achetés la plupart du temps dans des agences de voyage japonaises situées autour de la rue Sainte Anne, dans le quartier de l'Opéra.

- *Les visites de proches vivant au Japon*

La visite de proches venant du Japon, qui constitue l'autre forme principale des échanges avec le lieu d'origine, permet moins d'identifier des constantes en fonction du type de séjour, et dépend essentiellement de la personnalité et de l'histoire familiale et relationnelle de chacune des personnes enquêtées. Parmi elles, Tomoko (n°13) est le seul à n'avoir reçu aucune visite de proches venant du Japon. Or il séjourne à Paris depuis 1994, ce qui en fait l'un des enquêtés les plus anciennement installés à Paris. Ses retours au Japon, qu'il effectue une fois par an en moyenne, le distinguent peu des autres personnes interrogées. De façon générale les étudiants reçoivent la visite de leurs parents au moins une fois au cours de leur séjour, et d'amis qui en profitent pour visiter Paris. La plupart du temps les visiteurs sont logés chez eux, sauf quand le manque de place dans le logement les oblige à loger à l'hôtel. Dans tous les cas, la réception de visiteurs japonais est l'occasion d'excursions dans la ville. Le plus souvent l'hôte s'improvise guide touristique et montre aux visiteurs les lieux qu'il connaît mais qui sont relativement méconnus. Plusieurs personnes interrogées évoquent leur plaisir de surprendre leurs visiteurs, comme Yoko (n°15) qui « essaie toujours de surprendre (et de) présenter autour (d'elle) des cultures très variées » et qui emmène les groupes d'amis japonais qu'elle reçoit fréquemment dans des « quartiers africains comme Barbès ». Si l'hôte a peu de temps disponible, il laisse en général le visiteur découvrir par ses propres moyens les lieux les plus touristiques, qu'il connaît en général déjà. En revanche plusieurs témoignages indiquent que la visite d'amis japonais constitue pour l'hôte la principale occasion de découvrir des endroits de Paris qu'il ne connaît pas encore et qui sortent du champ de ses pratiques habituelles. Pour le migrant, les deux moments de la découverte de la ville sont ainsi les premières semaines du séjour et les périodes d'accueil d'amis japonais.

De façon générale les personnes enquêtées reçoivent la visite de proches beaucoup plus souvent qu'ils ne se rendent au Japon. A Paris depuis le printemps 2004, Sachiko (n°4), étudiante en Langue Française, a par exemple reçu onze visites mais n'est retournée qu'une fois au Japon.

- *Les rapports avec la communauté japonaise de Paris*

On peut distinguer plusieurs profils de migrants selon l'intensité des rapports avec d'autres migrants japonais résidant à Paris.

Un premier profil correspond à celui des étudiants, qui fréquentent essentiellement des étudiants japonais inscrits dans le même établissement. La mauvaise maîtrise du français ou de l'anglais est vraisemblablement un obstacle à l'établissement de relations amicales avec un non nipponophone. Noriko (n°6), qui maîtrise parfaitement le français et vit depuis sept ans en France, affirme néanmoins que ses relations les plus nombreuses et les plus familières sont avec des Japonais. Elle explique cela, tout en le regrettant, par la facilité de la langue et la fréquentation obligée de Japonais dans le cadre des cours à l'INALCO, en l'occurrence. Très logiquement les étudiantes japonaises vivant en couple mixte (Miyako n°1, Keiko n°2) fréquentent davantage de Français, car elles participent à la sociabilité de leurs conjoints.

Un deuxième profil correspond à celui des actifs travaillant dans une structure japonaise (Eri n°9, Sumichika n°16) ou en rapport étroit avec le Japon (Yoko n°15), qui fréquentent leurs collègues et interlocuteurs japonais, mais valorisent le fait que leurs plus proches amis ne soient pas japonais. Ils s'efforcent, tout au long de l'entretien, de ne pas donner l'image d'un repli sur leur communauté linguistique et culturelle.

Un troisième profil correspond à celui des actifs japonais exerçant une profession indépendante (Setsuko n°10, Rieko n°8), qui vivent en France depuis au moins vingt ans. Ils fréquentent surtout des Français. La sociabilité est ici associée dans le discours, sinon à une rupture avec le pays d'origine (Rieko), du moins à une volonté de ne pas appartenir obligatoirement à une communauté expatriée :

« Il y a beaucoup, beaucoup de Japonais qui habitent à Paris, donc je ne manque pas d'occasion pour parler avec des Japonais. Et puis parmi les artistes japonais on peut se faire des amis, on peut faire une sélection. Alors qu'à Genève on se connaissait tous, ce n'est pas très agréable. Ici c'est vraiment la liberté. » (Setsuko n°10)

L'activité principale influence donc beaucoup le type de fréquentation, ce qui contribue à segmenter la communauté japonaise en différents groupes correspondant d'ailleurs assez

précisément avec la « trilogie » établie par Kazuhiko Yatabe à partir de critères plus larges. Cependant le lieu d'origine, à l'échelle infra-étatique, peut jouer un rôle dans l'établissement d'une sociabilité originale pendant l'expatriation, dans le cadre d'association à base régionale, les Kenjinkai :

« Il y a des associations qui s'appellent les Kenjinkai, Ken c'est le département, jin c'est le parfum humain, et kai c'est association. Il y a 47 départements au Japon, c'est un peu comme les Marseillais, les Lyonnais, et les Bordelais en France, chacun a un peu de caractère et on se sent très proche, non ? C'est assez fort au Japon aussi, et il y a plusieurs Kenjinkai à Paris. C'est un mélange d'étudiants, artistes, des business man, etc, dans les réunions. Une fois qu'on est d'un même département d'origine on se sent très proche ». (Yoko, n°17)

2.4.2. Vivre le Japon à Paris

Il s'agit ici d'observer comme la référence à l'espace d'origine, plus ou moins régulièrement réactualisée notamment par des séjours brefs au Japon, est susceptible d'influencer certaines pratiques des migrants. On peut parler de « normes » en matière de modes d'habiter, à condition de préciser que ces normes sont très inégalement contraignantes et respectées en fonction des profils individuels de migrants. Trois types de pratiques ont paru particulièrement intéressantes à étudier au regard des entretiens réalisés : le rapport à la culture japonaise, les habitudes alimentaires et les usages et aménagements de l'espace domestique.

- *Un rapport sélectif avec la culture japonaise*

Il convient de préciser d'emblée que lors des entretiens la question des pratiques culturelles et récréatives en lien avec le Japon n'a pas été directement posée. Ces pratiques n'ont été identifiées, le cas échéant, qu'en lien avec la fréquentation de certains lieux.

Trois personnes interrogées évoquent une fréquentation régulière de salles proposant des spectacles ou événements culturels japonais. Sumichika (n°16), fonctionnaire au CLAIR, fréquente essentiellement le Palais de Chaillot, musée spécialisé dans l'art japonais, et la Maison de la Culture du Japon, à Bir-Hakeim, dans le 15^e, où il assiste parfois à des pièces de théâtre. Yoko (n°15), journaliste à *Jipango*, se rend aux expositions ou dans les lieux auxquels son journal offre un support publicitaire. Enfin Ikumi (n°14) cherche à devenir danseur professionnel, et assiste régulièrement à des spectacles de Butô, une forme de danse contemporaine spécifiquement japonaise, dans diverses salles louées ponctuellement par une troupe japonaise, ou à l'Espace Bertin Poirée (1^{er}), un centre culturel japonais proposant une bibliothèque et une petite salle d'exposition ou et de spectacle. En dehors de ces trois cas il n'a pas été fait mention de l'offre pourtant abondante en événements en lien avec le Japon : expositions de tableaux ou de photographies, danse et théâtre, musique traditionnelle japonaise, conférences de personnalités de l'art et de la culture, etc. Cette faible fréquentation

se vérifie également dans le cas de Japonais allant régulièrement au spectacle, qu'il s'agisse de concerts de musique classique pour les trois étudiants du Conservatoire National, ou de pièces de théâtre pour Miho, dont l'ami travaille pour un théâtre parisien et lui propose souvent des places. En l'état des informations recueillies, il est certes difficile d'interpréter cette faible fréquentation et de déterminer si elle est liée au prix trop élevé de ces spectacles, à leur contenu même, dans la mesure où il s'agit souvent, si l'on en croit les programmes, de spectacles destinés à initier un public novice, ou si elle correspond à une habitude individuelle de n'aller que très occasionnellement au spectacle. Quoi qu'il en soit, il apparaît que ce type de fréquentation est généralement marginal dans l'actualisation du rapport au Japon pendant le séjour parisien.

Cette conclusion est également valable pour la pratique d'activités spécifiquement japonaises. Plus rarement mentionnées encore, elles ne concernent finalement que deux personnes : Miho (n°7) et Ikumi (n°14), qui suivent des cours de yoga une fois par semaine, à Belleville – mais dans des lieux différents- dans les deux cas. Ikumi pratique également deux fois par semaine le Butô, sous la direction d'une danseuse japonaise professionnelle qui le fait participer à certains de ses spectacles. Il s'agit là du seul exemple d'une pratique intensive, qui occupe deux soirées par semaine et deux demi-journées le week-end, voire davantage dans les périodes de répétition avant un spectacle. Il est intéressant de noter que dans le cas de Ikumi il ne s'agit pas de la perpétuation d'une activité déjà régulière au Japon, puisqu'il a totalement découvert le Butô lors de son séjour à Paris. Cet exemple illustre d'ailleurs un processus plus général par lequel l'éloignement d'avec un contexte culturel d'origine est l'occasion d'une redécouverte voire d'une découverte de celui-ci, mais sous une forme volontaire car liée à une démarche personnelle.

Les pratiques religieuses n'ont jamais été mentionnées, y compris par des personnes rencontrées à plusieurs reprises, qui auraient pu passer sous silence lors d'une première rencontre une activité jugée trop personnelle. Interrogée sur ce point, Noriko a indiqué qu'elle ne fréquentait des temples bouddhistes qu'à l'occasion de retours dans sa ville d'enfance, jugeant artificielle la prière dans des temples ou des lieux de cultes japonais à Paris. Elle estime correspondre en cela à la plupart des Japonais de sa génération, qui ont un rapport relativement souple avec la pratique religieuse.

- « *Manger japonais* », une exigence incontournable.

Parmi les normes japonaises actualisées pendant le séjour parisien, les plus fréquentes sont les habitudes alimentaires. Rieko (n°8) est la seule des personnes interrogées qui ne

consomme pas de nourriture japonaise, même occasionnellement. Mais cette spécificité s'explique par un éloignement précoce d'avec le Japon, puisqu'elle quitte définitivement son pays natal dès l'âge de 8 ans, ce qui fait écho avec sa revendication très affirmée d'une identité internationale qui se traduit d'ailleurs par un certain agacement lorsqu'elle est interrogée sur sa consommation de produits alimentaires japonais. L'alimentation constitue ainsi pour elle un symbole fort de l'appartenance culturelle, plus encore que d'autres produits, dans la mesure par exemple où Rieko achète par ailleurs régulièrement des livres en japonais dans le quartier de l'Opéra.

Dans tous les autres cas, les produits et les plats japonais occupent une place majeure dans l'alimentation, soit quotidienne, soit plus exceptionnelle et festive lors de sorties au restaurant. Pour ce qui concerne l'alimentation quotidienne, trois lieux d'achat d'alimentation japonaise ressortent très nettement des entretiens. Le premier regroupe les épiceries japonaises du quartier de l'Opéra, Kyoko²¹ par exemple, qui proposent une gamme très large de produits de base, de plats préparés, de friandises, d'ustensiles et de condiments japonais. C'est le lieu le plus fréquemment cité, même par ceux qui trouvent ces magasins excessivement chers et préfèrent le plus souvent effectuer ces achats dans les deux autres lieux. Le second regroupe les épiceries et supermarchés asiatiques le long de l'avenue de Choisy, dans le 13^e, notamment Tang frères. Ces commerces proposent en général des rayons spécialisés pour chaque région ou pays d'Asie du Sud Est, et la plupart des produits japonais principaux y sont disponibles. Le troisième regroupe les épiceries de produits asiatiques du boulevard et de la rue de Belleville, comme Paristore. Il convient de préciser que ce lieu n'est cité que par les résidents japonais du 19^e arrondissement, proportionnellement plus nombreux en raison des hypothèses initiales de ce travail. Si ces trois lieux concentrent effectivement l'essentiel de l'offre parisienne de produits alimentaires asiatiques, des épiceries de taille plus réduite offrent les mêmes produits de base de la nourriture japonaise²², rue de Joinville par exemple, entre le Bassin de la Villette et l'avenue de Flandre. Or Sato (n°17) et surtout Ippei (n°3), qui vivent chacun à proximité de cette rue, qui concentre une dizaine d'épiceries tenues par des Chinois, n'en connaissent pas l'existence. La consommation de produits japonais s'organise ainsi en quelques « hauts lieux » qui ont l'avantage de proposer une offre variée et qui bénéficie d'une large réputation : le quartier de l'Opéra est très largement mentionné dans les guides touristiques ou d'aide à l'expatriation, les épiceries et magasins japonais du secteur diffusent de nombreuses annonces dans les journaux comme *OVNI* ou *Jipango*. La proximité ne joue qu'un rôle secondaire, comme le montre la méconnaissance des épiceries de la rue de Joinville par les personnes interrogées résidant à proximité. Dans ce cas précis

²¹ Cette épicerie est située rue Sainte Anne, dans le 2^e arrondissement.

²² Une comparaison entre deux épiceries de la rue de Joinville et deux épiceries de la rue de Belleville montre que les produits proposés sont de marques identiques. L'offre ne diffère donc que par le choix, sensiblement plus large dans le second cas. Des vendeurs de ces deux épiceries de la rue de Joinville ont indiqué de façon catégorique qu'ils n'avaient pas de clients japonais, et que les acheteurs de ces produits étaient des Français amateurs de cuisine japonaise.

l'achat de produits japonais est associé à l'immersion dans une atmosphère japonaise plus large : rendez-vous avec des amis japonais, achat de livres ou de journaux, consultation de la presse japonaise gratuite et de l'actualité culturelle parisienne, sortie au restaurant, etc.

Cependant la consommation de produits alimentaires japonais n'est pas un simple prétexte à la fréquentation de lieux japonais. Plusieurs témoignages concordants indiquent que ces achats réguliers répondent bien à une exigence alimentaire forte : « *L'essentiel pour nous c'est d'avoir de la sauce de soja tout le temps à la maison* » (Miho, n°7). Cette exigence se fonde sur le goût, mais peut aller jusqu'à structurer aux yeux du migrant une sorte d'identité physiologique :

C'est vrai que, malgré que je suis (sic) occidentalisée et que j'ai passé plus de la moitié de ma vie en France, j'ai très bien compris que mon corps est constitué par l'alimentation japonaise, mon corps en a besoin. Et ça c'est malgré l'immigration, là il y a quelque chose qu'on ne peut pas changer. Bien sûr je mélange aussi un peu dans la cuisine, mais ça c'est quelque chose d'important, c'est contre nature » (Setsuko n°10)

L'alimentation quotidienne préparée chez soi est donc caractérisée par la prépondérance de plats japonais ou au moins d'un goût japonais donné par divers condiments (sauce de soja, *wasabi*, etc). Dans certains cas la préférence accordée à des marques japonaises concerne des produits relativement équivalents, comme la bière : on m'a par exemple servi une bière japonaise dans trois des quatre logements où j'ai pu interroger la personne enquêtée²³, et l'hôte a confirmé à chaque fois qu'il s'agissait bien du produit qu'il consommait habituellement, et non d'une attention spéciale pour un visiteur s'intéressant au Japon.

La fréquentation des restaurants japonais reflète aussi de façon presque systématique cet attachement à l'alimentation japonaise. Les « cantines » de la rue Sainte Anne, qui proposent des plats japonais traditionnels, sont régulièrement fréquentées. Sumichika (n°16), fonctionnaire au Centre Japonais des Collectivités Locales, rue Saint Honoré dans le 1^{er} arrondissement, s'y rend par exemple tous les jours à pied pour y déjeuner, et y retrouve des collègues et amis travaillant dans ce secteur. Il y retourne également parfois pour dîner avec des amis japonais. La plupart des personnes enquêtées fréquentent également les restaurants japonais tenus par des non-Japonais, proposant à très bon marché des plats japonais réputés festifs, les fameux *sushis* et *makisushis* notamment, mais d'une qualité gustative médiocre. Interrogés sur ce point, ceux de mes interlocuteurs qui fréquentent ce type de restaurant répondent que la qualité est certes moindre que celle des mêmes plats préparés dans leur famille au Japon, mais que le prix très réduit leur permet d'apprécier régulièrement des saveurs typiquement japonaises. Par exemple les trois étudiants japonais du CNSMDP que j'ai interrogés fréquentent assez régulièrement le restaurant japonais proche de cet

²³ Deux de ces trois personnes vivaient en couple mixte.

établissement. Il s'agit même de l'unique restaurant fréquenté, d'ailleurs très régulièrement, par Sato (n°17), qui réside à proximité.

On observe également une forte fréquentation des restaurants asiatiques non japonais, notamment vietnamiens, cambodgiens, thaïlandais, chinois, y compris pour Rieko (n°8) qui affirme ne pas se sentir spécialement japonaise et ne jamais manger de cuisine japonaise. Les personnes interrogées vivant à proximité de Belleville y fréquentent ainsi très régulièrement ce type de restaurants. Elles se disent attirées par une gastronomie jusqu'alors inconnue, bien plus que par une proximité gustative avec les plats japonais. De ce point de vue la fréquentation des restaurants est un bon révélateur d'une part de l'intensité du rapport des individus au Japon, et d'autre part de l'ouverture à d'autres cultures mise en œuvre pendant le séjour parisien.

Noriko (n°6), étudiante à Paris depuis 7 ans, et Yoko (n°15), journaliste à Paris depuis 12 ans, se distinguent des autres personnes interrogées par leur goût pour la nourriture africaine, arabe et moyen-orientale, qui les incite à fréquenter régulièrement le quartier de Barbès. Cette curiosité se manifeste notamment lors d'une promenade guidée par Noriko entre la Place des Fêtes, proche de son lieu de résidence, et le canal de l'Ourcq : elle me montre ainsi un restaurant turc de la rue de Belleville où elle mange une fois par mois environ, et se montre très intéressée par deux restaurants africains qu'elle ne connaissait pas, rue de Crimée. La curiosité gastronomique de Yoko est encore plus manifeste dans la mesure où elle s'efforce, lors des visites fréquentes d'amis japonais, de faire découvrir ces spécialités :

« Il y a un restaurant que j'aime beaucoup juste à côté de Château Rouge et j'emmène souvent des groupes de touristes japonais là-bas. C'est quelque chose qui les attire ? Oui, beaucoup. C'est la cuisine africaine. Parce que certains plats il y a un peu de ressemblance avec un plat au Japon. Quel plat ? C'est le tiep bou dien, parce qu'il y a un plat qui est un peu similaire de goût. Sinon, pour le poulet Yassa, c'est des goûts assez sobres, donc ça plaît beaucoup. Mafé aussi, c'est très bon. C'est les trois plats que je présente aux Japonais. Quand vous présentez ce quartier à ces groupes c'est pour les surprendre, ou c'est une demande de leur part ? C'est juste des amis, qui sont assez curieux, donc c'est très naturellement accepté. C'est toujours essayer de présenter autour de moi des cultures très variées. Et comme j'aime beaucoup la culture africaine j'ai très envie de présenter cette culture à des gens qui ne connaissent pas du tout »

De plus elle s'efforce de cuisiner elle-même des plats marocains notamment, ce qui la pousse à fréquenter des commerces de Barbès :

« C'est toujours à côté de Barbès, il y a beaucoup de magasins comme des boucheries pour les Arabes. Je n'y vais pas très souvent, mais de temps en temps quand même. Maintenant je n'ai plus beaucoup de temps mais pour faire de la cuisine marocaine j'aime bien. J'ai fait un voyage dans le Sahara avec des amis et j'ai appris à préparer des tajines ou des couscous. Je suis retournée à la boucherie du quartier Barbès pour acheter de l'agneau... »

Enfin le rapport à la cuisine française n'est que très rarement évoqué lors des entretiens. Les achats quotidiens sont effectués dans les magasins non spécialisés, Monoprix

étant cité dans la grande majorité des cas. En revanche la fréquentation de restaurants français est le plus souvent inexistante ou très exceptionnelle en raison de leur prix jugé trop élevé. Les exceptions à cette faible fréquentation sont Sumichika (n°16), le fonctionnaire du CLAIR, qui dîne parfois avec des amis dans des restaurants français proches de chez eux, dans le 15^e arrondissement ; Eri (n°9), qui en semaine dîne presque tous les soirs dans des restaurants français proches de chez lui (3^e arrondissement), soit avec des amis soit, le plus souvent, pour des repas protocolaires ou d'affaire ; enfin Ippei, qui trois fois par mois environ va dans un restaurant de cuisine française différent à chaque fois, ce qui s'explique par son projet de devenir cuisinier spécialisé en gastronomie française.

Les comportements et préférences en matière alimentaire sont ainsi de bons révélateurs des différents profils de migrants du point de vue de la signification personnelle du séjour à Paris. On observe en effet une grande variété d'habitudes alimentaires, depuis la fréquentation quasi exclusive de restaurants japonais du quartier de l'Opéra jusqu'à la découverte active et affirmée de gastronomies méconnues. Le premier cas concerne des étudiants dont le séjour à Paris correspond à un cursus universitaire précis (les trois étudiants du Conservatoire National par exemple) et limité dans le temps. A l'autre extrémité on trouve des personnes résidant depuis plus longtemps à Paris, qui n'ont fixé aucun terme à leur séjour, et qui associent Paris à une ville cosmopolite offrant un grand nombre d'opportunités qu'elle offre de découvrir des cultures très différentes.

Qu'en est-il de la transposition d'un certain nombre d'usages et de normes propres au Japon dans l'organisation du logement lui-même ?

- *Pratiques et aménagement de l'espace domestique : une transposition sélective et contrastée de « normes » japonaises*

L'hypothèse qu'il s'agissait de soumettre aux observations de terrain est celle d'une traduction dans le choix, les aménagements et les usages du logement, de normes acquises par les années de vie au Japon.

Pour respecter une sorte de chronologie des étapes de l'installation à Paris, les normes relatives à l'espace domestique constituent d'abord un critère de choix du logement. Une responsable de l'agence immobilière Apollo, affirme que « *c'est des gens qui aiment prendre des bains. S'il n'y a pas de baignoire je n'arriverai pas à le louer. (...). C'est plein de petits détails [comme] le chauffage central, pour ne pas manquer d'eau chaude* ». Cette exigence est confirmée par le rédacteur en chef du journal *OVNI* et par le petit ami de Yoko (n°15). La vérification du système de chauffage de l'eau figure d'ailleurs en bonne place parmi les conseils donnés aux expatriés en matière d'immobilier dans *Chikyu no kurashikata* (« *Comment vivre dans le Monde. France* »), le principal guide japonais d'aide à

l'expatriation. Cela constitue même aux yeux de Yoko le second inconvénient de la vie à Paris, après le grand nombre de malfaiteurs : « *le problème de l'eau chaude, c'est un vrai problème, il n'y en a pas assez dans les salles de bain ici* ».

La visite du logement de 4 des 17 personnes interrogées montre une différence sensible entre les Japonais vivant en couple mixte avec leur conjoint, et les Japonais célibataires ou vivant avec un Japonais, notamment du point de vue des usages comportementaux à l'intérieur du logement. Dans les deux derniers cas, illustrés par Setsuko (n°10) et Ippei (n°3), le visiteur est invité à ôter ses chaussures dans l'entrée ou le couloir, la pièce où se déroule l'entretien étant aménagée avec de la moquette. Setsuko présente au visiteur une caisse remplie de chaussons de différentes tailles, ce qui constitue une tradition très largement répandue au Japon d'après les témoignages recueillis. De plus Setsuko et Ippei m'ont chacun demandé d'ôter mes chaussures en invoquant explicitement une coutume japonaise (« *ici c'est à la japonaise, il faut enlever ses chaussures* », selon la formule employée par Setsuko) et en s'excusant de la gêne qu'elle pourrait occasionner chez un visiteur non japonais. Du point de vue de l'aménagement intérieur l'observation révèle également des normes japonaises, d'ailleurs explicitement reconnues comme telles par les hôtes interrogés sur ce point. L'aspect le plus visible est le faible nombre de meubles, chaises et étagères notamment, qui traduit une utilisation du sol à la fois comme espace de convivialité et comme espace de rangement. Il n'y a par exemple qu'une seule chaise dans l'appartement de Ippei et l'entretien se déroule autour d'une table basse, chacun se tenant assis directement sur la moquette. Il me confirme que cela n'est pas lié à un manque d'espace dans son studio, mais bien à une habitude respectée par ses visiteurs, le plus souvent japonais. D'ailleurs Setsuko vit dans un deux-pièces, mais elle n'a qu'une chaise et un tabouret autour d'une table unique. De plus un grand nombre d'objets, comme des instruments de musique, des dossiers, un ordinateur, un téléphone, sont rangés directement sur le sol, ce qui montre que la faiblesse de l'ameublement n'est pas directement liée à la brièveté du séjour qui rendrait superflus des achats trop nombreux.

Dans le cas des couples mixtes (Miyako et Noriko) l'usage d'ôter ses chaussures n'est pas respecté, et toutes deux conservent d'ailleurs leurs chaussures à l'intérieur du logement. Dans les deux cas l'appartement est équipé d'au moins quatre chaises, et la plupart des objets sont rangés sur des étagères, alors que les appartements de Miyako et de Setsuko sont de taille comparables. De ce point de vue l'organisation intérieure du logement traduit bien une norme relativement définie, dont l'affaiblissement, pour les cas observés, dépend moins de la durée de résidence en France que de la perturbation ou non de cette norme par une autre, introduite notamment lors d'une cohabitation en couple mixte.

L'exemple de Setsuko est intéressant car elle est la personne enquêtée qui a quitté le Japon et qui vit à Paris depuis le plus longtemps, c'est l'une de celles qui affirme le plus explicitement la caractère relatif et fluctuant de son identité japonaise. Or c'est aussi une de

celles qui affirment le plus explicitement et ostensiblement la référence à un certain nombre de normes japonaises, du point de vue de l'ameublement et de l'aménagement intérieur de son logement, mais également du point de vue des habitudes alimentaires.

Les rapports avec le Japon, en terme de circulation comme en terme de modes d'habiter, varient beaucoup en fonction des profils individuels des migrants. Or l'un des critères différenciant le plus nettement les différents profils est celui de la durée du séjour parisien. Celle-ci détermine en effet les possibilités d'évolution du projet personnel et de l'« ancrage » matériel et affectif à Paris. Les représentations que les migrants se font de Paris en général et de quartiers particuliers apparaît comme une « entrée » pertinente pour saisir cette évolution, d'autant plus que les représentations construites au Japon avant l'expatriation en France ont été déjà identifiées dans leurs grandes lignes.

2.5. Les évolutions des représentations de Paris au cours du séjour

En quoi l'évolution du projet migratoire individuel peut transformer les représentations de Paris ? Quelles représentations générales de Paris peuvent être construites au cours de l'expérience effective de l'expatriation ? Quelle géographie affective de Paris ces évolutions dessinent-elles ?

2.5.1. Les évolutions des projets migratoires individuels

L'évolution de la signification du séjour parisien du point de vue du projet personnel apparaît dans le changement de la durée initialement prévue. Il faut noter qu'aucune des personnes interrogées ne prévoit de réduire la durée de son séjour. Le tableau ci-dessous récapitule l'évolution des projets migratoires, du point de vue de la durée de séjour en France, de chacune des personnes interrogées.

Tableau 10: évolutions des projets migratoires à Paris au cours du séjour pour l'ensemble des individus enquêtés

Enquêté	Durée prévue du séjour à l'arrivée en France	Durée prévue du séjour aujourd'hui	Motif de l'évolution
N°1 Miyako	Septembre 2003 Un an	Elle souhaite rester longtemps, sans avoir d'idée précise	Elle se plaît à Paris et y vit avec son petit ami français
N°2 Keiko	2003 Longtemps	Le plus longtemps possible	Elle est venue à Paris pour vivre avec son ami français, vit désormais avec lui et ne compte pas repartir

N°3 Ippai	2003 Un an et demi	Encore neuf mois (jusqu'en décembre 2005)	Nombreuses possibilités de stages dans des restaurants. Mais il n'envisage sa vie professionnelle qu'au Japon
N°4 Sachiko	2004 Pas d'idée définie	Pense partir à l'été 2006	Elle aura 25 ans et considère que c'est l'âge limite pour intégrer le marché du travail au Japon, ce qui est son objectif
N°5 Ayuko	Mai 2004 Un an et demi (trois semestres de cours de français)	Souhaite rester plus longtemps, mais rentrera vraisemblablement en octobre 2005 comme prévu	Elle souhaite améliorer son niveau en français, mais son visa expire en octobre 2005, et son épargne diminue
N°6 Noriko	Septembre 1998 Un an	Le plus longtemps possible	Elle souhaite améliorer son niveau en français et trouver un travail stable. Mais elle s'inquiète de la difficulté de réaliser un tel projet
N°7 Miho	1999 Un an	Ne sait pas, mais elle ne pense pas rentrer un jour au Japon	Elle n'a pas de véritable activité professionnelle, mais estime pouvoir trouver quelque chose à Paris ou une autre ville hors du Japon
N°8 Rieko	1989 Ne savait pas	Toute sa vie, sauf si elle se lasse de Paris (mais en aucun cas retour au Japon)	Vie professionnelle et familiale à Paris
N°9 Eri	1981 Ne savait pas	Toute sa vie	Vie professionnelle à Paris, famille à Montpellier
N°10 Setsuko	1980 Ne savait pas	Toute sa vie	Vie professionnelle et ancrage affectif à Paris
N°11 Kâ	2001 au moins 4 ans (durée maximale du diplôme du conservatoire)	Souhaite vivement rester encore un ou deux ans, selon les opportunités professionnelles	Il se plaît à Paris mais il estime impossible d'y trouver une place dans un orchestre. Il devrait alors se contenter de donner des cours
N°12 Takayasu	2001 3 ans et demi (trois ans de CNSM après un semestre au conservatoire de Cergy Pontoise)	Souhaite rester encore un an et demi (il lui reste trois semestres pour obtenir son diplôme de 4 ^e année au CNSM)	Il souhaite finalement prolonger sa scolarité au CNSM, mais rentrer au Japon juste après
N°13 Tomoko	1994 Au moins 2 ans pour finir son école de mode. Mais déjà projet de « monter une affaire »	Il n'envisage pas de repartir	Il a toujours le projet de créer une entreprise dans le domaine de la mode. Il se sent parisien
N°14 Ikumi	1997 Ne savait pas	Ne sait pas	Pour le moment il se sent bien à Paris, vit avec son ami français et a des projets professionnels
N°15 Yoko	1993 Ne savait pas	Ne sait pas	Elle se sent bien à Paris et a beaucoup de projets professionnels pour son journal <i>Jipango</i>
N°16 Sumichika	Avril 2003 Contrat de deux ans	Encore un an (avril 2006)	Prolongement du contrat à la demande de l'employeur. Souhaiterait rester davantage mais l'employeur risque de refuser
N°17 Sato	Juillet 2002 Trois ans (durée minimale du conservatoire)	Octobre 2005	Pas d'évolution, par réalisme par rapport aux débouchés professionnels

Le tableau permet d'identifier plusieurs types d'évolutions :

- celle des enquêtés n°16, n°17 et n°5 qui envisagent de ne rester que le temps qu'ils avaient initialement prévu pour leur séjour parisien, tout en affirmant qu'ils auraient aimé rester davantage de temps si cela avait été possible :

« Donc tu n'as pas voulu rester plus ? *J'aurais bien voulu rester en France, mais pour gagner ma vie ce n'est pas facile en France. Et au Japon ? Un peu plus facile, je pense. Il y a un peu plus d'orchestres, et surtout j'ai le droit de travailler, au Japon. [...] Pour notre instrument ici on n'a pas de place pour un orchestre normal, civil.* » Sato, (n°17)

- Celle des enquêtés n°12 et n°3, qui limitent leur séjour au seul objectif (stage, diplôme) qu'ils lui avaient assigné, tout en rallongeant modérément la durée.

Dans ces deux premiers types le séjour à Paris est présenté avant tout comme un atout à valoriser dans un projet personnel et professionnel programmé au Japon. Cependant la décision du retour, dans le premier type envisagé, peut se révéler particulièrement hésitante et douloureuse, comme l'illustre l'exemple de Sato (n°17), qui insiste davantage sur ses hésitations en fin d'entretien : « Et tu voudrais vivre en France ? *J'aimerais bien, mais je n'ose pas. J'aurais peur de vivre en retraite. Parce que je n'ai pas de boulot, je n'ai pas de travail. J'aimerais bien vivre en France mais ça me fait peur* ». On peut ainsi faire l'hypothèse qu'un même individu peut passer d'un type à un autre, et que par exemple Sato pourrait, si son retour au Japon ne répond pas à ses attentes, passer dans le cas de figure n°3, examiné ci-dessous.

- Celle des enquêtés n°7, n°6, n°1, n°11, qui avaient prévu une durée précise pour leur séjour, souvent en lien avec l'obtention d'un diplôme, mais qui souhaitent désormais prolonger leur séjour sans limitation précise, quitte à devoir être confronté à de réelles difficultés professionnelles.

« *Je voulais rester un an. Sans raison, je trouvais que un an c'était déjà long. [...] Aujourd'hui je voudrais rester aussi longtemps que possible. Mais c'est difficile pour nous. Pourquoi cette différence ? Parce que un an ça passe très vite et mon français ne s'améliore pas si facilement, et je voulais rester pour continuer. [...] Le problème c'est que je dois rester obligatoirement étudiante si je dois rester ici. [...] Et les difficultés, elles sont administratives ? Oui, c'est pour avoir un visa. Si j'étais cuisinier de la cuisine japonaise, là on pourrait faire un papier. Par exemple aussi si je connaissais la comptabilité, ça m'ouvrirait une voie. En essayant un peu en dehors de ce restaurant... C'est ce que je cherche en ce moment, dans la traduction par exemple. On peut renouveler le visa étudiant d'année en année ? Oui, c'est ça. Mais moi je ne veux pas prendre les études comme un prétexte.* » (Noriko, n°6)

Dans cette situation l'expérience parisienne joue un rôle décisif dans la définition même du projet individuel, qui subit une profonde inflexion. C'est lors des entretiens avec ces

personnes que le thème du choix, voire du dilemme entre deux options radicalement opposées, a été évoqué le plus explicitement. Lors d'un deuxième entretien avec elle Miho (n°7) m'a clairement décrit deux groupes : les étudiants dont l'objectif intangible est le retour au Japon et la valorisation professionnelle d'une expérience étrangère conçue à cet effet, qui programment précisément la durée de leur séjour ; les expatriés plus « aventuriers », selon une expression qui revient souvent, qui choisissent de prolonger leur séjour, choix délicat selon Miho qui estime qu'au bout de deux ou trois ans on atteint une sorte de durée-limite de l'expatriation, à ne pas dépasser sous peine d'être psychologiquement et culturellement incapable, ensuite, de refaire sa vie professionnelle et familiale au Japon.

- Celle des enquêtés n°15, n°8 et n°17, qui n'avaient pas d'idée précise de la durée de leur séjour au moment de l'arrivée en France, et qui ont sinon un métier, du moins un projet professionnel suffisamment solide à Paris pour que la question du retour au Japon ne se pose pas. Dans ces trois cas la possibilité d'un déménagement dans une autre ville hors du Japon est explicitement évoquée, sans pour autant faire l'objet d'un projet précis :

« Aujourd'hui je pourrais rester à Paris jusqu'à ma mort, sauf si au bout d'un moment j'en ai marre. A ce moment on pourrait [elle, son mari japonais et leur fille] partir vivre dans un autre pays étranger. Je ne sais pas, en Europe, n'importe où. Mais pas au Japon ! » (Rieko, n°8)

- Enfin celle de enquêtés n°10 et n°9, qui ont migré en France sans fixer de terme précis à leur séjour, et qui y ont construit une situation professionnelle ou familiale qui rend obsolète l'idée même d'un retour au Japon.

Ces deux derniers types correspondent à des projets initiaux particulièrement ouverts, parfois marqués par une expérience déjà importante de la migration internationale (n°17, n°8, n°10). Le premier regroupe des individus évoquant explicitement la possibilité d'un départ de Paris, quoique leur situation actuelle les pousse à y rester. Le deuxième regroupe ceux qui affirment se sentir véritablement sédentarisés à Paris et en France.

2.5.2. Représentations de Paris construites au cours du séjour

Si un premier ensemble de représentations est construit depuis le Japon, lors de la définition du projet migratoire (2.3.2), il convient d'analyser la façon dont peuvent évoluer les manières de voir Paris au cours du séjour. Deux séries de représentations seront étudiées. La première concerne le « syndrome de Paris », qui permet de comparer des attitudes individuelles à un discours stéréotypé, lequel dessine une image globalement négative de

Paris. La seconde concerne le « cosmopolitisme » parisien, et renvoie directement à la problématique générale de cette recherche, qui suppose une certaine attirance d'élites migrantes pour des quartiers de population immigrée.

- *Autour du « syndrome de Paris »*

Le « syndrome de Paris » fait l'objet d'une rumeur largement diffusée, puisque la grande majorité des Japonais interrogées en avaient entendu parler, relayée notamment par la presse aussi bien européenne²⁴ que japonaise, ou sur Internet dans des forums de discussions auxquels participent des Japonais expatriés à Paris. La rumeur semble avoir pris corps à partir de l'ouvrage de Hiroaki Ota, un psychiatre japonais vivant à Paris depuis 1984 et exerçant à l'Hôpital Sainte-Anne à Paris, qui a identifié le premier le syndrome et qui s'est spécialisé dans le traitement des pathologies mentales des Japonais vivant en Europe.

En substance, d'après cette rumeur, ce sont les Japonais vivant à Paris qui parmi tous les Japonais expatriés sont les plus sensibles à un « choc culturel ». Le « syndrome de Paris » se traduirait par des crises nerveuses, des hallucinations, des crises de paranoïa et de dépression. Selon Hiroaki Ota ces troubles sont causés par les tensions accumulées dans un contexte étranger et plein d'expériences désagréables. Une des causes invoquées est l'humeur changeante des Français, dont la fréquentation perturbe des Japonais habitués à des caractères plus prévisibles. Une autre cause résiderait dans les difficultés qu'éprouvent les Japonais pour apprendre le Français. Enfin ce syndrome se manifesterait au bout de quelques mois de séjour, temps nécessaire pour briser les illusions relatives à une ville paradisiaque marquée par la civilisation et l'élégance. La plupart des victimes de ce syndrome seraient des femmes.

Dans la perspective de cette recherche, il ne s'agit pas de s'interroger sur la validité scientifique de ce syndrome – tout porte d'ailleurs à croire qu'il s'agit d'un objet fantaisiste, défini par un praticien qui s'assure de cette façon à la fois une réputation médiatique et une clientèle nombreuse-, mais d'utiliser cette rumeur pour interroger les représentations que les Japonais expatriés à Paris se font de la ville et des difficultés de tous ordres qu'ils pourraient y rencontrer.

La plupart des Japonais interrogés ont une idée relativement précise du contenu de cette rumeur, et plusieurs d'entre eux ont lu le livre du Docteur Ota, ce qui indique une prégnance certaine de cette rumeur au sein de la communauté japonaise de Paris. Enfin la plupart de ceux qui connaissent plus ou moins ce syndrome y accordent un certain crédit. Cependant presque systématiquement la personne interrogée précise qu'elle n'a pas éprouvé personnellement ce type de pathologie :

²⁴ Par exemple le *Sunday Times*, 3 novembre 1991, ou une article de *Libération* de décembre 2004.

« Vous pensez que « le syndrome de Paris » existe vraiment ? *Oui. (sans hésiter). Je crois que c'est quelque chose qui peut arriver à tous les Japonais, parce que c'est très facile de, comment dire, tomber dans une situation un peu difficile. Particulièrement à Paris ? Oui, si on n'a pas un projet clair dans la vie, dans l'avenir. Si on est angoissé par ce genre de chose... On est déçu par Paris ? Oui, c'est une dépression chez les gens qui insistent de vivre ici, qui insistent de vivre à Paris. Mais des fois il vaut mieux quitter Paris, même pour un moment. Vous avez éprouvé cela ? Non, pas personnellement. » (Noriko, n°6)*

« *Oui je pense que c'est bien réel et que c'est souvent très grave. J'ai même connu personnellement des cas très graves. C'est une vraie maladie. Il y a des étrangers qui vivent loin de leur pays natal, je pense que pour n'importe quel pays ça existe. Mais je pense que c'est très vrai pour Paris, et surtout pour les Japonais qui y vivent. » (Eri, n°9)*

« *Ah, oui, j'ai lu un livre dessus. C'est une sorte de maladie... Qu'est-ce que tu en penses ? Je comprends que ça arrive. Je ne l'ai pas vécu, mais il y a, comment dire, pas mal de différences entre les Japonais et les français, dans la façon de vivre, ...ça fait une déprime, une dépression. » (Sato, n°17)*

« *Oui, je crois que oui. [...] il y a beaucoup de filles japonaises qui rêvent de Paris. Et quand elles arrivent ça ne correspond pas à ça, donc elles sont un peu déprimées [...]. Les informations sont tellement comme ça que ça fait un peu comme grand rêve, et quand on arrive ici c'est pas tout ça, bien sûr il y a un côté comme ça mais c'est pas que ça. [...] Et toi ? Moi je n'avais pas d'attente. J'étais ni déçu, ni surpris. Je ne me suis pas posé la question si j'aime bien Paris ou pas. » (Ikumi, n° 15)*

Placée en toute fin d'entretien, cette ultime question a souvent donné lieu à un discours nourri sur l'expérience parisienne pour un Japonais, dont on peut dégager plusieurs thématiques. D'abord les discours contiennent souvent le thème du choc culturel, de la confrontation entre deux normes mentales et comportementales très contrastées. Dans certains cas la personne interrogée a éprouvé elle-même ce choc culturel, dans d'autres elle en a été le témoin pour un autre Japonais. Les enquêtés évoquent largement la question de la langue et plus généralement des difficultés de communication qu'elle entraîne entre les nouveaux arrivants japonais et les Parisiens :

« *Parmi les cas [de syndrome de Paris] que j'ai connus je pense que c'est une question de communication. Déjà quelqu'un qui ne maîtrise pas la langue, et vous savez beaucoup de Japonais sont très intériorisés, par rapport aux Français [...]. Souvent les Japonais qui tombent malade ils ne disent plus rien, ils refusent de parler, comme s'ils n'avaient plus de langue. Et pourquoi Paris ? C'est pas pour critiquer les Français, mais les Parisiens, ici je trouve que la communication est particulièrement réduite. [...] Ici, sans communication vous pouvez vivre ! C'est un peu exagéré, mais par exemple vous pouvez vivre sans communiquer avec votre voisin. En province c'est pas possible, mais ici c'est possible. Imaginez, des étrangers qui vivent à Paris, qui ne maîtrisent pas la langue, et des gens qui ne parlent pas... Quelqu'un qui arrive, qui n'ose pas, si les Français ne font pas le premier pas, même pour dire, je ne sais pas, bonjour, le matin. Et en se croisant dans la rue ou dans l'escalier, par exemple, votre voisin. S'il ne dit pas bonjour, vous tombez malade. Ce n'est peut-être pas par méchanceté, mais il n'a pas envie. Il tourne la tête, ça fait quand même...ça commence comme ça, et puis petit à petit ça s'accumule ! » (Eri, n°9)*

Cependant certains Japonais peuvent s'habituer, et même finir par apprécier certains traits du « comportement parisien ». Dans le discours de Rieko (n°8) cette capacité d'adaptation sert à souligner le clivage qui la sépare des membres de sa communauté d'origine. Enfin cette adaptation peut aller jusqu'à prendre la forme d'une transformation personnelle profonde, au cours de laquelle le migrant japonais fait siens des comportements

qui pouvaient au départ le rebuter. Cette évolution est le plus souvent révélée lors d'un retour au Japon :

« Je pense que pendant la première année de mon séjour à Paris j'avais encore l'esprit du travail, le mode de vie était basé sur le travail. Je me disais qu'il fallait que je reprenne mon travail. Et aujourd'hui je sais qu'on peut très bien vivre sans travailler, alors...C'est le contact avec la France ? Oui, oui (rires) Mais c'es vrai, je ne suis pas la seule, la plupart des gens le pensent. Combien de fois es-tu retournée au Japon ? Le retour d'une semaine, et puis en 2002 je suis partie pendant un mois et quelques pour travailler. On m'a proposé un travail d'interprète, donc j'y suis allée. C'était à Tokyo. Et puis je suis allé chez mes parents. C'est la société qui a payé pour l'hôtel. Et quelle impression tu as eue ? Horrible, horrible. Pourquoi ? C'est l'incapacité de vivre à nouveau au Japon, la sensation qu'ont tous les Japonais quand ils rentrent au Japon. C'est la rigueur du travail qui m'a, comment dire, dégoûté. » (Miho, n°7)

Il faut souligner ici que tout en décrivant ce qu'elles considèrent comme les représentations de Paris par la majorité des Japonais, les personnes interrogées affirment qu'elles mêmes avaient une vision moins naïve et caricaturale. Ainsi chacun des enquêtés est capable de décrire la représentation stéréotypée de Paris relayée par la presse, qui peut conduire à la désillusion caractéristique du « syndrome ». Cela indique que les représentations supposées majoritairement partagées sont elles-mêmes l'objet de représentations :

« Je pense que vraiment, pour les Japonais, Paris c'est énorme ! Et on adore parce que dans les magazines et la télé, Paris c'est très luxe, c'est la capitale de la mode, capitale de l'art. Il y a plein de trucs. Les informations sont tellement comme ça que ça fait un peu comme grand rêve ! » (Ikumi, n°15)

Les enquêtés tendent à individualiser leur propre expérience parisienne, en la différenciant d'une expérience-type, en quelque sorte, de l'expatrié japonais à Paris. Le discours de Sumichika (n°16) témoigne ainsi d'un dépassement de la désillusion initiale :

« Je suis venu à Paris pour la première fois il y a 25 ans. La première fois que je suis arrivé ici, je n'ai pas aimé Paris [...] Les gens sont froids, [...], les gens sont irresponsables, il y a beaucoup de voleurs. Mais après être arrivé ici, j'ai trouvé qu'il y avait quand même beaucoup de gens très gentils, très sympas, qu'il y a beaucoup de culture, d'intérêt. Que c'était une ville très intéressante. Et après ça j'ai fréquenté Paris. J'ai attendu les mauvaises choses, et en fait ce n'était pas vrai. C'est le contraire du syndrome parisien ! Oui, c'est exactement ça. »

- *Paris, ville cosmopolite*

A une exception près, au moment du choix de l'expatriation aucune des personnes interrogées n'intégrait la présence d'une importante population immigrée parmi les caractéristiques de Paris. En revanche le nombre et la variété de la population étrangère parisienne sont souvent cités comme un des avantages du séjour à Paris : *« A Paris surtout il y a vraiment beaucoup d'immigrés, beaucoup d'étrangers. Alors la rencontre avec les étrangers c'est vraiment intéressant »*. (Setsuko, n°10). Aux yeux de ceux qui apprécient le cosmopolitisme parisien, la visibilité de la population immigrée constitue un véritable

avantage comparatif de Paris par rapport aux grandes villes japonaises. Par exemple Yoko (n°15), grande amatrice de culture africaine, admet que malgré le grand nombre d'étrangers de différentes origines que compte Tokyo, on ne peut y trouver de quartier africain :

« Dans les grandes villes japonaises il y a des quartiers qui ressemblent au quartier de Château Rouge, par exemple ? *Oui, oui oui, aujourd'hui au Japon il y a beaucoup d'étrangers parce que en 1981 je travaillais au Japon, à ce moment là il y a avait beaucoup d'Américains et c'était IBM. C'était un peu le boom des business men au Japon. [...] Après je pense que beaucoup de Chinois et d'Asiatiques sont venus, et après beaucoup de l'Iran et du Pakistan. Et avant c'était aussi la Chine. Donc chaque étranger a un peu construit le quartier, comme Paris. [...] Pour les Chinois c'était Chinjuku. Maintenant on dit [...] qu'il y a un peu la mafia (rire) chinoise. Il y a beaucoup de clubs, de bars, un peu de prostitution. Sinon il y a des parcs, chaque dimanche il y a une réunion pour les Iraniens, je pense ; tout le parc était occupé par des étrangers. Et des Africains ? Je ne pense pas qu'il y ait un quartier parce que le nombre est encore très limité. »*

Originaire d'Isé, une ville plus petite, Noriko (n°6) affirme avec enthousiasme que Paris lui a offert une occasion inédite de côtoyer des populations d'origines très variées : « A Ise il y a des quartiers étrangers ? *A Ise, non, pas du tout. Je n'ai vu qu'une seule fois un mec noir à Ise !* ». Elle est d'autant plus sensible au caractère cosmopolite de Paris que celui-ci faisait partie intégrante de ses représentations de Paris au moment où elle a choisi d'y séjourner pour apprendre le français :

« *Moi j'étais attirée très très tôt par le côté international de Paris. Pourquoi ? Parce que à la fac j'ai fait un mémoire sur les immigrés, l'assimilation des immigrés en France. [...] Je suivais un séminaire sur ce thème à la fac. J'avais déjà des documents, surtout sur les immigrés africains et maghrébins. [...]. C'est pour ça que vous étiez attirée par un quartier immigré ? Oui, ça peut être une raison. [...] Vous n'associez pas quartier immigré à quartier dangereux ? Si parfois, bien sûr, si c'est des criminels. Mais il y a des criminels japonais aussi ! Vous n'aviez pas peur ? Non, pas du tout, pour moi c'est plus agréable, je me sens à l'aise. Et même je me sens plus à l'aise. S'il n'y a que des Français autour de moi, je trouve ça un peu dommage. Vous avez rencontré des étrangers ? Oui par exemple l'amie africaine et son mari. Ils étaient vraiment tellement gentils. Ça m'a encore plus donné envie de connaître un quartier immigré. Donc c'est ce que vous recherchiez à Paris. Oui, tout à fait. C'est ça aussi. Vous avez été déçue ? Non, pas du tout, c'est vraiment ce que j'imaginai. »*

Cependant l'attrance pour la dimension cosmopolite de Paris, au moins exprimée lors des entretiens, dépend davantage de la personnalité et de l'éducation, notamment, que du profil socio-professionnel :

« *Déjà lorsque j'étais toute petite en regardant dans la télévision, j'avais envie de vivre dans un endroit où il y avait beaucoup d'étrangers, des gens de toutes origines. Cela vient de votre famille, de votre éducation ? Oui, sans doute : mon père était officier maritime. Donc il se rendait souvent en pays étrangers. Il nous envoyait souvent des cartes, donc ça...Et mon père il ne nous a jamais dit que c'était dangereux, un endroit comme ça. Autour de moi personne ne s'est opposé à ce que je vive ici. »* (Noriko, n°6)

Ainsi Noriko et Miho, deux amies du même âge et qui à plusieurs reprises indiquent que leurs types de migrations se ressemblent beaucoup (un visa étudiant d'un an renouvelé chaque année), s'opposent très nettement du point de vue du rapport à la population

parisienne immigrée, donc de la fréquentation de certains quartiers. Ce contraste apparaît notamment au cours d'une discussion sur la fréquentation de quartiers immigrés :

« Noriko : « Barbès tu n'aimes pas ! Moi j'adore ! ». Miho : Pourquoi ça ne te dérange pas ?
Noriko : J'aime bien les Africains, trouver une ambiance différente, des gens d'origines différentes... Mais c'est parce que j'ai vécu avec des Africains en banlieue parisienne. Miho : Ah bon !
Noriko : J'ai des très bons souvenirs, ils étaient vraiment gentils avec moi. J'aime bien voir des dames africaines, leurs vêtements, ça me rappelle tout ça... . Miho : C'est pas très gentil de dire ça, mais je pense que leur manière de vivre n'est pas très compatible avec la mienne, et qu'ils commencent à être trop différents, tout simplement. D'accord, c'est leur manière de vivre et ça fait partie du décor parisien, peut-être, mais moi je n'ai pas besoin de ça. Donc... Si tu veux, j'aime bien Belleville mais je n'aime pas les Chinois non plus. Et dans les quartiers immigrés, il y en a que tu aimes bien ? Non. C'est dommage, non ? (...) j'habite dans le 19^e arrondissement, je sais très bien qu'il y a plus d'immigrants que dans d'autres endroits à Paris. Mais peut-être parce que j'habite dans ce quartier depuis pas mal de temps, je rencontre des gens qui ne sont pas forcément sympas, qui ne correspondent pas à ma manière de penser. J'aime bien les migrants, mais de loin... ça, ça ne me dérange pas. C'est pas facile de répondre !... »

Dans cette différence d'appréciation des quartiers immigrés l'expérience individuelle joue un rôle essentiel, comme en témoigne le cas de Noriko : elle vit durant les six mois de son premier séjour à Paris dans un appartement en collocation avec une étudiante d'origine kenyane ; après être retournée six mois au Japon, elle revient à Paris où elle est hébergée plus de deux mois chez un couple d'amis sénégalais rencontrés lors d'un voyage touristique en France. Dans ce cas la fréquentation de quartiers africains est liée à des « souvenirs » personnels, et les atmosphères ressenties ne se limitent pas au seul rôle de « décor » que leur assigne au contraire Miho.

De ce point de vue l'ouverture au cosmopolitisme parisien peut constituer un véritable critère de différenciation entre plusieurs types de migrants japonais :

« Et ce sont des quartiers [les quartiers immigrés] qui attirent les Japonais ? En général non, mais tout dépend de quel type de Japonais on parle. Si c'est un Japonais qui vit en France depuis longtemps, et c'est quelqu'un qui est très ouvert pour une culture très mixte, alors à ce moment là il est intéressé par une culture ethnique, il va visiter ce quartier de temps en temps. Mais est-ce que c'est un Japonais qui est un peu conservatif, il préfère rester côté rive gauche, côté 15^e, 16^e... » (Yoko, n°17)

C'est dans cette perspective que Yoko (n°15) oppose « les Japonais de style artiste » et « les Japonais envoyés par l'entreprise ». Cependant le manque d'intérêt des Japonais de la « rive gauche » pour les quartiers immigrés est moins interprété comme une caractéristique immuable que comme un défi à relever : Yoko (n°15) emmène régulièrement des visiteurs japonais dans des quartiers de forte présence d'immigrés africains comme Barbès, y compris des cadres qui « en général ne sont presque jamais allés là-bas », et qui n'auraient « peut-être pas osé visiter sans quelqu'un qui connaît ». L'anecdote qu'elle raconte en détail pour illustrer son propos décrit bien le rôle qu'elle essaie de jouer dans l'ouverture de ses compatriotes à des cultures méconnues :

« Il y avait un directeur du centre, quelqu'un qui est assez ouvert et curieux, c'est lui qui m'a demandé de l'emmener dans un restaurant africain, pour essayer. Je l'ai emmené dans un restaurant près de Montmartre. Et c'était assez rigolo parce que c'est juste à côté de Montmartre, ici [elle me fait le plan] il y a une cour avec un bar en bas et un restaurant au premier étage. Il y avait une femme japonaise, qui était envoyée par une société japonaise, qui avait peut-être 30 ans, et le directeur qui est un monsieur de 45-50 ans, on était tous les trois, et moi je savais qu'il y avait un restaurant là-haut et pour moi c'était très normal Mais l'ambiance en bas [éclate de rire] c'était vraiment, vraiment...très bizarre. Très Noir. Avec de la musique, de la fumée de cigarette. C'était vraiment [rires] un peu dangereux. Et comme je connais je suis rentrée normalement, et cette jeune Japonaise elle m'a dit « non, non non, arrête, arrête !c'est nul, c'est nul ! ». C'était marrant. Et après, le vieux monsieur, directeur, est rentré et il a dit : « ça va aller, ça va aller »...Et moi je leur ai dit « oui oui, ça ira ». Et on s'est assis à la première table, et après c'était OK. Et ils étaient content des plats, mais au début l'ambiance... ! donc juste l'impression pour une première fois c'était un peu choquant pour elle. Mais une fois qu'elle était installée elle a vu, elle a parlé avec les gens, elle a choisi un plat et elle a mangé. Petit à petit elle a accepté. Mais toujours les cultures c'est comme ça il faut passer la première impression. L'anecdote correspond bien à l'image...Exactement, c'est ça que j'aime bien dans cette histoire, la porte du restaurant c'était la limite avec une culture différente ! [rires]. »

2.5.3. Les évolutions d'une géographie « affective » de Paris

- *Lieux attractifs et lieux répulsifs*

Lors des entretiens les interlocuteurs (à l'exception des n°10 et 15) étaient invités à indiquer les lieux qu'ils aimaient le plus et les lieux qu'ils aimaient le moins à Paris. Ce tableau récapitule les lieux cités et les éléments d'appréciations utilisés.

Tableau 10 : Les lieux attractifs et répulsifs pour chacune des personnes interrogées²⁵

Enquêté et adt de résidence	Lieux préférés	Lieux les moins aimés
N°1 Miyako (5 ^e)	Le Marais très beau, surtout au bord de la Seine	La banlieue, Saint Denis ce n'est pas un endroit très sûr, très agréable
N°2 Keiko (15 ^e)	Place Saint Michel : beauté du paysage ; animation ; gens variés Les Halles : pratique pour le shopping	Champs Elysées : trop de luxe ; on se fait aborder par des mecs bizarres. Pigalle effrayant, avec des gens louches
N°3 Ippei (19 ^e)	Chez lui (dans son appartement) Les bords de Seine vers l'Île-Saint-Louis pour me reposer	Les Champs Elysées , parce qu'il y a beaucoup de monde. Le métro parce qu'il y a beaucoup de monde et que c'est sale.
N°4 Sachiko (2 ^e)	La Seine, sur le pont des Arts ; La tour Eiffel ; les Champs Elysées c'est très joli, c'est vraiment Paris	La rue de l'Ourcq (où se déroule l'entretien, chez son ami Ippei) : il y a beaucoup de monde, de nationalités, des Chinois, des Juifs, pas beaucoup de Français
N°5 Ayuko (8 ^e)	Vincennes autour du parc floral très reposant Le Marais, vers la Seine boutiques de vêtement	La banlieue (mais elle ne connaît pas) : d'après ce que j'ai pu voir aux informations c'est dangereux
N°6 Noriko (19 ^e)	Île de la Cité et Quartier Latin : très beau Montmartre et le quartier africain qui est à côté, de Château Rouge à la Chapelle , très intéressant	L'est du 13^e arrondissement population trop asiatique, qui ne l'intéresse pas.

²⁵ En italique sont indiquées les expressions utilisées par la personne interrogée ; en gras les lieux.

N°7 Miho (19 ^e)	Le café « Starbuck » aux Halles : c'est une chaîne qu'elle connaît depuis hyper longtemps. Ça me rappelle la vie au Japon, c'est pour ça que je me sens à l'aise	Crimée : il n'y a que des familles africaines. Ça me crispe, c'est tout. L'ambiance, c'est déjà la banlieue parisienne. Moi je me sens complètement perdue.
N°8 Rieko (11 ^e)	La Seine sur les rives des deux îles. Butte Montmartre	Le 19^e arrondissement de Jaurès à la Villette. Il n'y a rien d'intéressant par là.
N°9 Eri (3 ^e)	Entre le Palais Royal et la galerie Vivienne : mon quartier	Tolbiac : à cause de l'architecture et des tours
N°10 Setsuko (12 ^e)	Bois de Vincennes, vallée de Chevreuse : calme, vert	Non cités lors de l'entretien
N°11 Kâ (11 ^e)	Centre Pompidou : art contemporain Le Marais (vers la Seine) pour se balader Canal Saint Martin : pour se balader à vélo	Montparnasse : moderne et bruyant Avenue Jean Jaurès : il n'y a pas grand chose
N°12 Takayasu (14 ^e)	Le 16^e arrondissement, près de Radio France je me promène au bord de la Seine	Dans le nord de Paris près de la gare du Nord : on m'a dit que c'est un peu dangereux
N°13 Tomoko (19 ^e)	Les bars irlandais et les salles de billard, notamment une à Courbevoie et une aux Halles	Belleville le dimanche : plein de poubelles à cause des marchés Barbès c'est sale La banlieue autour de Paris : il y a des enfants tarés qui se baladent
N°14 Ikumi (19 ^e)	Bords de Seine (au Louvre) Parc des Buttes Chaumont	Barbès et Château Rouge : j'aime bien mais pas pour habiter. C'est très sale. L'ambiance est pas forcément cool. Pas calme du tout.
N°15 Yoko (10 ^e)	Le 10^e, 11^e, 9^e : parce que c'est plus animé (que la rive gauche) Le marché Saint Pierre (18^e) pour moi c'est le quartier africain. J'aime beaucoup l'ambiance	Non cités lors de l'entretien
N°16 Sumichika (15 ^e)	Quartier Latin animé ; pas trop chic ; magasins et restaurants pas chers. Lieu de la culture parisienne Quartier japonais à Opéra : beaucoup de restaurants japonais Bords de Seine (vers le Louvre)	Champs Elysées : trop de touristes et trop bruyant Banlieue nord : pas un quartier assez sûr ; beaucoup de jeunes un peu trop bruyants
N°17 Sato (19 ^e)	Parc des Buttes Chaumont : plein d'espace et d'arbres	Entre Pantin et Paris, vers le périphérique : c'est l'ambiance, des fois ça me fait peur La banlieue

Ce tableau permet d'abord d'identifier des modes de catégorisation des espaces. Deux modes de caractérisation sont utilisés. D'abord on juge un lieu par l'activité qui y est offerte ou particulièrement pertinente. Par exemple la promenade, le repos apparaissent comme des exigences fréquentes qui valorisent des espaces verts comme les Buttes Chaumont²⁶ et le Bois de Vincennes, ou des espaces possédant un intérêt paysager comme les bords de Seine et les ponts. D'autre part un lieu est jugé d'après sa population et ses marquages sociaux, constitutifs d'une atmosphère particulière, soit générale (« animé », n°15 et 16 par exemple), soit plus précise (ambiance africaine, n°15 par exemple). Le tableau permet de remarquer que les qualificatifs renvoyant à la population et à l'ambiance des lieux sont essentiellement utilisés pour définir des lieux répulsifs, selon un gradient qui va du manque d'intérêt (n°6) au danger, en passant par l'animation excessive. Par conséquent seules deux personnes

²⁶ La surreprésentation des Buttes Chaumont par rapport aux autres parcs parisiens est vraisemblablement liée au choix des alentours du canal de l'Ourcq comme lieu d'investigation privilégié.

interrogées (n°15 et n°6) évoquent explicitement des lieux particulièrement appréciés en raison de la visibilité d'une population particulière, en l'occurrence d'immigrés africains. Il faut noter que ces deux personnes habitent dans des quartiers populaires, ce qui suppose que soit examinée plus en détail l'opposition entre les résidents du Nord-Est et les non résidents dans l'appréciation de ces secteurs (3.1.2).

D'autre part le tableau permet d'identifier une géographie parisienne spécifique, affective en quelque sorte, au sein de laquelle les trois arrondissements du Nord-Est parisien (18^e, 19^e, 20^e) particulièrement étudiés sont largement associés au pôle répulsif. Les enquêtés n°14, 11, 7, 17, 4, 8 citent un lieu inclus dans l'un de ces arrondissements parmi ceux qu'ils aiment le moins. D'ailleurs l'autre lieu répulsif le plus évoqué est la « banlieue », largement indifférenciée et méconnue mais à laquelle sont associés les motifs de la dangerosité et des désagréments multiples. Par rapport à la géographie parisienne des dangers décrite dans les guides (carte 4), les lieux répulsifs les plus souvent cités sont surtout concentrés dans le Nord-Est.

- *Validation, inflexion et transgression des représentations par les comportements urbains*

Il est nécessaire de mettre ces discours à l'épreuve des pratiques effectives. Dans l'ensemble des entretiens, c'est surtout le critère du danger qui sert à justifier l'évitement de certains quartiers. Cependant la dangerosité des secteurs cités est nuancée par les enquêtés dès lors que l'on aborde plus précisément leurs pratiques urbaines. Cela permet précisément à l'enquêté de se distinguer d'avec ce qu'il considère être une représentation et un comportement-type de ses compatriotes à Paris. Parisienne de longue date, Yoko (n°15) raille ainsi assez rudement la naïveté de ses compatriotes qui surestiment la dangerosité de Paris et qui surtout ne savent pas adopter le comportement adéquat :

« Par exemple beaucoup de Japonais visitent le quartier de Barbès et ils pensent qu'il y a beaucoup de pickpockets. Je sais qu'il y a quelque temps c'est l'ambassade du Japon qui a fait beaucoup de publicités pour ça (rire) ! Aujourd'hui je ne sais pas mais je me souviens il y a une époque où on a parlé très fort de ça. Pour moi c'est le Japonais qui est trop naïf ! Chacun doit se protéger. »

Certes une expérience personnelle peut au contraire, dans certains cas, valider aux yeux de la personne concernée la mauvaise réputation de Paris ou de certains quartiers en ce domaine. Cependant les réponses à la question portant sur les « quartiers ayant mauvaise réputation à Paris » montrent que presque systématiquement les représentations en ce domaine évoluent au cours du séjour. Le fait de résider dans un quartier induit la plupart du temps une remise en question de sa mauvaise réputation :

« Quels sont les endroits qui ont mauvaise réputation ? Le 19^e et le 20^e (rires). J'ai entendu dire, mais à mon avis ce n'est pas aussi dangereux que ça. Qui t'en a parlé ? Mes amis japonais ». (Sato n°17)

« Pour les Japonais, ici, le 19^e et le 20^e arrondissements. Les gens pensent que c'est dangereux [...]. On sait déjà que dans ces arrondissements il y a beaucoup d'immigrés, d'origine africaine, maghrébine. Ça fait déjà peur. Dans les guides c'est marqué que dans les métros qui circulent dans ces quartiers, on ne voit que des hommes noirs. Et ça, ça peut déranger? Oui, ça peut déranger les gens. Par exemple je connais un couple d'amis japonais qui vit dans le 16^e. Ils me demandent souvent : « ça va, ce n'est pas trop dangereux ? ». Les noirs sont considérés comme dangereux, surtout, je crois. Mais si on fait attention, personnellement je n'ai jamais eu de problème. » (Noriko, n°6)

Plus exactement, en introduisant des nuances temporelles et spatiales, les résidents complexifient l'image univoque de son quartier telle qu'elle est relayée par ses compatriotes, certains guides et ses proches :

*« Tu dirais que c'est vraiment ton quartier ? Oui. Tu t'y sens bien ? (hésitation) Ouais, mais pas tous les jours. Je pense qu'il y a des moments, je ne sais pas, des fois ça fait du bien de sortir du quartier. »
« Et elles [des amies japonaises qui habitent dans le même quartier] aiment bien le quartier ? Des fois elles ont peur, parce qu'il y a des jeunes qui sont à la rue, en groupe, en discutant. Toi tu as peur aussi ? Un petit peu, oui, à certains endroits. J'ai une copine qui habite vers Crimée. Une qui habite rue de Nantes, l'autre qui habite rue de Thionville [au bord du canal de l'Ourcq]. C'est vrai qu'il y a certaines rues qu'on évite. » (Sato, n°17)*

« Et pour vous, il y a des mauvais quartiers ? Pour moi non. Par endroits il peut y avoir des risques pendant la nuit par exemple. [...] Le quartier périphérique du 19^e, la place des Fêtes par exemple. Mais personnellement je n'ai jamais vu de problème » (Noriko, n°6)

C'est dans cette perspective qu'il convient d'analyser plus particulièrement les usages des quartiers populaires du Nord-Est parisien par les migrants japonais.

Conclusion de la deuxième partie

L'analyse des migrants japonais dans l'agglomération parisienne met d'abord en lumière la grande diversité des profils rassemblés sous le terme d'« élites migrantes ». Le terme reste cependant pertinent car il souligne la réalité d'une marge de manœuvre sensible aussi bien au moment du choix de l'expatriation que du point de vue des comportements urbains à Paris. La diversité des profils relève d'abord de la signification personnelle de la migration à Paris, sous-tendue par des projets plus ou moins précis et qui se traduit notamment par des représentations et des durées de séjour contrastées.

Deux axes de recherche ont été plus particulièrement interrogés : d'une part, nous avons abordé l'ensemble de interrelations entre les représentations de Paris et les pratiques qui s'y développe, dans une perspective dynamique prenant en compte les évolutions possibles, et fréquentes, de ces représentations en lien avec l'évolution des projets personnels. De façon générale la durée du séjour constitue le facteur le plus décisif de ces évolutions, car il est étroitement lié à une connaissance plus précise et à des pratiques plus variées de l'espace parisien. En particulier la dimension « cosmopolite » de Paris, représentation construite au cours du séjour parisien, nous intéresse en premier chef car elle est susceptible d'induire une

fréquentation des quartiers populaires par les migrants qui la prennent en compte. L'autre axe de recherche est l'articulation entre les modalités diverses du rapport au Japon des migrants japonais et leurs pratiques urbaines. Nous avons montré que le rapport au Japon revêt des formes très inégales, pour son intensité comme pour le type de pratiques où il intervient, mais qu'il concerne d'une manière ou d'une autre l'ensemble des individus interrogés. De ce point de vue le questionnement formulé en première partie sur la nécessité de prendre en compte les échelles spécifiques de référence des migrants pour comprendre leurs comportements citadins reçoit bien une réponse positive.

Dans la perspective de notre problématique centrale, les analyses générales de la deuxième partie apportent un certain nombre d'éclairages. Ainsi les pôles structurants, comme les établissements scolaires japonais, et les logiques résidentielles les plus visibles relèguent le Nord-Est parisien dans une situation relativement périphérique. « Relativement » seulement, car parmi les trois types de migrants japonais identifiés par Kazuhiko Yatabe, et vérifiés à plusieurs reprises dans cette partie, des étudiants et des actifs ayant trouvé un emploi sur place sont susceptibles d'adopter des stratégies résidentielles incluant les quartiers populaires. La très forte dimension évolutive des rapports des migrants japonais à Paris est une caractéristique décisive pour notre recherche : des quartiers considérés comme dangereux au moment de l'arrivée à Paris peuvent être réévalués par certains migrants lorsqu'ils s'y rendent en diverses occasions, et intégrés à un espace au moins potentiel de fréquentation, voire de résidence. Si le premier axe de réflexion a montré que les pratiques de quartiers populaires par certains migrants japonais est effective, le deuxième axe de réflexion fournit d'ores et déjà certaines indications sur la spécificité possible de leur rôle dans les évolutions locales de quartiers populaires. D'abord, comme migrants, leurs pratiques citadines s'inscrivent le plus souvent dans une temporalité spécifique de l'ordre de la « parenthèse » (Rémy, 1999 : 320), ce qui peut avoir par exemple des conséquences sur les choix résidentiels, où la location est généralement préféré à l'accès à la propriété. C'est aussi en tant que Japonais que ces migrants peuvent être des acteurs locaux spécifiques. On peut ainsi relever, de manière non exhaustive, différentes pistes de réflexions ouvertes par la deuxième partie : le rôle local des migrants japonais peut ainsi se fonder sur la consommation de produits alimentaires spécifiques dont l'offre à Paris se limite à quelques lieux limités, dont Belleville dans le 19^e arrondissement ; sur leur « visibilité » comme migrants japonais aux yeux de la population locale, ce qui est susceptible de se traduire en terme de marquages sociaux dans des quartiers à la population très hétérogène ; sur leurs activités, en particulier parce que notamment les artistes et commerçants identifiés dans les quartiers populaires sont susceptibles de développer des centralités locales originales.

3. Les migrants japonais dans le Nord-Est parisien : quels rôles spécifiques dans les évolutions de quartiers populaires ?

La problématique explicitée en introduction est celle d'une part active et spécifique prise par les migrants étudiés aux évolutions de quartiers populaires. Nous avons montré en première partie que les citoyens interviennent dans la production locale de la ville de plusieurs manières : la simple fréquentation d'un lieu par un groupe peut en moduler les marquages sociaux, en particulier lorsqu'il s'agit de migrants facilement identifiés comme tels par les populations locales, comme c'est le cas pour les Japonais. Le fait de résider dans un quartier contribue plus encore à le produire, car cela entraîne le plus souvent une fréquentation plus régulière, plus intense et plus variée, comprenant notamment la flânerie, les courses, l'usage de services locaux, et joue un rôle sur le marché local de l'immobilier. Le processus de *gentrification* s'analyse ainsi comme une transformation locale à partir d'un ancrage résidentiel de populations nouvelles (Brun et Driant, 2002). Bien que ce secteur ne fasse pas partie du territoire « japonais » de Paris le plus clairement identifiable qui correspond globalement à « l'Ouest parisien », les conclusions de la deuxième partie justifient que soient analysées les pratiques résidentielles et non résidentielles des migrants japonais dans les quartiers populaires du Nord-Est parisien. Nous avons vu en effet que les étudiants et actifs ayant trouvé par eux-mêmes un emploi à Paris ont des lieux de résidence variés, et que plus généralement les significations de la migration peuvent consister en, ou évoluer vers, diverses formes de rupture volontaire avec certaines références sociales liées au lieu et au milieu d'origine. De ce point de vue les quartiers populaires parisiens sont susceptibles de répondre à ces aspirations à la nouveauté, à la découverte et aux expériences inédites, dont la valorisation du cosmopolitisme par certains enquêtés est un exemple significatif. Si la deuxième partie a ainsi permis d'identifier une sorte de potentiel d'intégration, par certains migrants japonais, de quartiers populaires dans leurs pratiques résidentielles ou non résidentielles, il convient dans cette troisième partie de le vérifier en analysant les pratiques effectives. Il s'agit également de mettre en lumière les manières dont les migrants japonais qui pratiquent ces quartiers peuvent en être des producteurs, à échelle très fine.

Cette partie est organisée en deux temps.

Une première section vise à identifier comment certains migrants japonais intègrent les quartiers populaires dans leurs pratiques de Paris, ce qui suppose notamment une analyse fine des stratégies résidentielles et des représentations des quartiers populaires.

La seconde section est consacrée à l'étude des pratiques des migrants japonais aux alentours du canal de l'Ourcq, dont nous avons montré en première partie qu'il s'agissait d'un secteur pertinent d'observation, car marqué par un processus émergent et fragmentaire de *gentrification* et un certain nombre de sites et de lieux potentiellement attractifs.

3.1. Représentations et pratiques de quartiers populaires de Paris

Dans la mesure où les pratiques liées à la résidence sont susceptibles d'avoir des effets particulièrement sensibles en terme de production locale de la ville, il s'agit d'abord de répondre à un ensemble de questionnements relatifs au choix, pour des migrants japonais, de résider dans un quartier populaire. Mais, dans la mesure où le rôle d'un citoyen peut également se fonder sur de simples fréquentations, il convient de ne pas limiter notre investigation aux seuls résidents du Nord-Est, et d'analyser la façon dont les migrants japonais globalement considérés peuvent « voir » et connaître ce secteur, donc l'intégrer ou non à leurs pratiques.

3.1.1. Le Nord-Est parisien dans les trajectoires résidentielles de migrants japonais

Il s'agit de rendre compte du choix de résider dans un quartier populaire en analysant successivement les diverses formes d'arbitrages ayant présidé à ce choix, les contraintes spécifiques que constituent les modalités d'accès au logement pour les migrants japonais, et la logique temporelle dans laquelle s'inscrit ce choix.

- *Pourquoi résider dans le Nord-Est ?*
 - Les arguments financiers

Le prix de l'immobilier est un argument souvent invoqué par les résidents japonais du Nord-Est pour justifier leur localisation résidentielle, particulièrement pour ceux des enquêtés qui ont acheté leur logement. C'est le cas de Rieko (n°8) qui a acheté en 2003 son appartement dans le 11^e arrondissement (Parmentier). Elle et son mari tenaient depuis la naissance de leur fille à habiter un appartement d'au moins trois pièces. En outre ils doivent louer un atelier pour que chacun d'eux puisse peindre. Cependant ils refusaient de s'installer « à Barbès ou dans le 19^e ou le 20^e », ce qui confirme la mauvaise réputation de ces secteurs évoquée dans le tableau 10, et indique que le 11^e arrondissement constitue un compromis acceptable pour ce genre de projet résidentiel. D'ailleurs les seules offres à l'achat de l'agence Apollo dans le Nord-Est parisien sont des appartements situés dans le 11^e arrondissement. Il faut préciser qu'il s'agit du troisième emménagement à Paris de Rieko, ce qui est significatif d'une logique temporelle déterminante dans le choix de résider dans un quartier populaire. Une responsable de l'agence *Apollo*, indique d'ailleurs que l'installation dans le Nord-Est intervient rarement à la première étape du parcours résidentiel à Paris. Ce n'est que lorsque le séjour se prolonge et s'inscrit dans une durée plus indéterminée pour des étudiants ou des actifs qui trouvent un emploi par eux-mêmes à Paris que le Nord-Est devient attractif : les prix en location et à l'achat moins élevés permettent d'avoir une surface plus importante, et plus

généralement la connaissance plus fine de Paris, acquise au cours du séjour, amoindrit les réticences initiales vis-à-vis de secteurs globalement considérés comme dangereux. Setsuko (n°10) déménage par exemple du 16^e au 12^e arrondissement en 1989 pour acheter son appartement actuel, au moment où elle se décide à rester définitivement à Paris :

« Vous avez choisi le logement plus que le quartier ? *Non, le quartier aussi. Parce que le 16^e ça coûtait cher, donc ici il y avait une plus grande surface. J'ai trouvé à l'époque un tiers du budget pour l'alimentation qui était moins cher, donc c'était bien.* ». De la même façon Ikumi (n°14) s'installe d'abord dans un studio près de Montparnasse (15^e), mais déménage dans le 18^e, à Château-Rouge, pour pouvoir s'installer en couple dans un appartement plus grand.

Cependant l'analyse précise du discours portant sur l'itinéraire résidentiel parisien montre que l'aspect financier est évoqué plus comme un avantage de la situation actuelle que comme un critère ayant déterminé le choix initial. De façon générale les Japonais interrogés insistent sur le très net avantage de Paris par rapport aux grandes villes japonaises du point de vue du prix de l'immobilier :

« Et les loyers à Paris, par rapport au Japon ? *C'est vraiment beaucoup moins cher à Paris, ça n'a rien à voir. Et en plus on peut recevoir les allocations.* Donc on peut avoir un projet à Paris en venant du Japon ? *Oui, c'est même plutôt plus facile au niveau économique. Au Japon c'est vachement élevé, il n'y a pas d'aide sociale pour les loyers.* » (Noriko, n°6)

Les migrants japonais séjournant à Paris ont, par rapport au Japon, une marge de manoeuvre supérieure pour arbitrer entre les dépenses liées au logement et les autres types de dépenses. Plus précisément la durée du séjour semble constituer un déterminant plus net du choix résidentiel que la contrainte financière proprement dite. Ainsi on peut opposer de façon significative deux options. Une première est celle de Miho (n°7), qui habite un studio de 30 m² dans le 19^e arrondissement depuis 2000 et évoque explicitement qu'elle a les moyens financiers pour vivre très confortablement à Paris :

« *Disons que je ne travaille pas pour les sous, c'est pour mon plaisir.* Et tu as de l'épargne, ou de l'argent de côté ? *C'est mes parents.* » ; « *chez ATAC par exemple il n'y a que les produits les moins cher, le: truc en bas. Pour les gens qui n'ont pas de moyens, c'est vrai que c'est important. Mais moi je m'en fous complètement... donc je vais souvent à Monop'.* » (Miho n°7)

L'autre option est celle de Ayuko (n°5), qui depuis son arrivée en 2004 habite un studio de 35 m² dans le 8^e arrondissement, l'un des plus chers de Paris, et qui insiste fréquemment sur ses faibles ressources financières, uniquement constituées d'une épargne personnelle accumulée à cet effet : « *Je regarde les vitrines des magasins mais je n'achète pas. C'est trop cher.* » ; « *Non, je ne vais pas au restaurant. Je préfère manger chez moi pour économiser.* ».

La durée de séjour détermine notamment la connaissance plus ou moins fine de Paris et de ses quartiers, donc le poids des représentations préétablies : Ayuko n'est par exemple jamais allée à Belleville car une amie japonaise lui a dit que le quartier était dangereux. Cependant

elle laisse entendre qu'elle aurait déménagé dans le Nord-Est si elle était restée au-delà du terme prévu de son séjour en septembre 2005. Elle n'a désormais plus le temps de déménager mais se plaît en effet à imaginer « *s'installer dans le 18^e parce qu('elle) connaît un peu. Et il paraît que c'est moins cher* ». Par conséquent l'analyse de ces entretiens invite à nuancer les profils décrits par les agents immobiliers rencontrés, qui différencient parmi les étudiants japonais les « *filles à papa* » (*sic*), qui sont financés par leurs parents et dont les ressources leur permettent de s'installer dans un quartier plutôt valorisé, et ceux qui ont épargné la somme juste nécessaire à leur séjour, qui privilégieraient des quartiers populaires moins chers aussi bien du point de vue du logement que de celui de l'alimentation. Il semble au contraire qu'un motif déterminant pour le choix résidentiel soit la dimension « aventureuse » du séjour parisien, dont la signification dans le parcours personnel vaut essentiellement comme rupture avec les pratiques jusqu'alors expérimentées, et qui peut conférer une attractivité réelle aux quartiers populaires qui ne se définissent plus seulement comme une sorte de choix par défaut. Cette dimension « aventureuse » constitue d'ailleurs un aspect particulier de la vision de Paris comme « ville des possibles » analysée en 2.3.2.

- Une attirance initiale pour un quartier populaire du Nord-Est parisien

L'installation dans un quartier populaire peut répondre au souhait de goûter une sorte de vie « bohème ». Cette justification du choix de résider dans un quartier populaire a été explicitement avancé par Miho (n°7) pour décrire son propre cas et celui de plusieurs de ses amies japonaises qui vivent ou ont vécu à Paris. Issue d'un milieu aisé, financée par ses parents, Miho évoque son séjour parisien comme l'occasion de rompre avec le type d'expérience citadine qu'elle a connue au Japon. D'autres témoignages renvoient également indirectement à ce type d'aspiration, notamment Ikumi (n°14) qui cherche l'aventure et la nouveauté en quittant Osaka : « *je voulais sortir du Japon [...] parce que je pense que je voulais l'aventure, quand j'étais plus jeune.* ». Plus généralement l'expatriation à Paris peut correspondre à une diminution du niveau de vie, sensible mais consentie, voire appréciée dans la mesure où elle n'est que temporaire. C'est ce qu'illustre le parcours de Ayuko (n°5), qui travaille pendant dix ans comme médecin à l'hôpital de Tokyo et qui décide de « *se ressourcer* » en réalisant pendant un an et demi son vieux rêve de vivre à Paris, où elle suit des cours de Français et vit grâce à une épargne accumulée à cet effet.

Les migrants japonais peuvent aussi être attirés par une atmosphère cosmopolite. Ainsi Noriko (n°6) vit dans le 19^e arrondissement près du métro Jourdain, dans le Nord-Ouest de Belleville à proximité des Buttes Chaumont. Inséré entre l'animation commerçante et l'empreinte d'une abondante population asiatique de Belleville au sud (planche 3 : 6), et les barres de la place des Fêtes au nord (planche 2 : 3), le secteur de Jourdain appartient plutôt à la périphérie est des Buttes Chaumont caractérisée par des bâtiments bas, récents ou rénovés,

des rues piétonnes comprenant de nombreux bars et restaurants au décor très soigné, et une population résidente relativement aisée. Cependant c'est bien l'aspect populaire et mélangé de la population qui a incité Noriko à chercher un logement dans ce secteur qu'elle fréquentait lors de son premier séjour à Paris, en s'y rendant depuis le 20^e arrondissement quand elle résidait à Gambetta, c'est-à-dire dans le « versant » le plus populaire de l'arrondissement :

« Vous vouliez vivre ici ? Oui, je cherchais ici parce que quand j'étais à Gambetta je me promenais un peu et j'étais venu ici souvent, je voyais que c'était très sympa avec beaucoup de commerçants et des gens bien mélangés. Donc déjà je me disais que je voudrais bien un studio dans ce quartier. » (Noriko n°6)

Entrevue à trois reprises, Noriko confirme à chaque fois que c'est bien le type de quartier qu'elle recherchait en s'installant à Paris, ce qui est d'ailleurs confirmé par l'itinéraire qu'elle choisit lors d'une visite de son quartier que je lui demande d'organiser : les bars, commerces et destinations de promenades proches de chez elle sont situés le long de la rue de Belleville, et non vers les Buttes Chaumont. Plus généralement les lieux qu'elle fréquente à Paris sont liés à cette curiosité initiale pour les quartiers à forte présence immigrée, notamment Barbès, dans le 18^e arrondissement, où elle dîne régulièrement dans un restaurant sénégalais. En choisissant délibérément de résider dans ce type de quartier elle a conscience de se différencier de la plupart des migrants japonais, y compris les étudiants dont le projet migratoire correspond au sien par ailleurs :

« Il y en a [des Japonais qu'elle fréquente à Paris] qui sont attirés par des quartiers populaires, immigrés ? Pas trop, je crois. Certains oui, mais en général ils sont attirés par des quartiers comme le 15^e, 16^e, ou le Quartier Latin. [...] Et quand ils habitent ici [le Nord-Est] c'est à moitié obligé, ils n'ont pas trop le choix, c'est pour payer moins cher. Ma copine par exemple elle habite dans le 11^e à Goncourt, elle n'a pas vraiment choisi, elle ne veut pas sortir même en fin d'après-midi, elle s'enferme chez elle. Donc peut-être que sa peur attire déjà quelque chose, elle a été déjà un peu agressée. Elle dit qu'elle n'aime pas les gens du quartier ou de Paris, elle n'a pas une bonne impression. »

Enfin le Nord-Est peut répondre à une attirance pour l'animation d'un quartier populaire. Ainsi les catégories « animé », « vivant », « sympa », « commerçant » sont fréquemment utilisées par les résidents du Nord-Est pour décrire leur quartier et justifier le fait qu'ils s'y plaisent. Ces thèmes fondent une distinction nette entre ce type de quartiers et les secteurs « trop calmes », « pour les vieux », « pour les familles », où « il n'y a rien à faire » de l'Ouest et du centre parisien. Cette opposition est d'ailleurs à plusieurs reprises résumée à une habituelle – et de fait très imparfaite – opposition entre une « rive gauche » bourgeoise et ennuyeuse, et une « rive droite » plus populaire et vivante :

« Comment avez-vous choisi le lieu par exemple ? Au début on pensait plutôt à la rive droite, parce que déjà je vais rarement rive gauche, je connais mieux rive droite [...] Et si tu n'avais aucune contrainte, tu aimerais vivre dans quel quartier ? Je ne me suis jamais imaginé ça... Mais je crois que quand même j'aime bien le 19^e et le 20^e, le bord du canal, par là. C'est-à-dire vers Jaurès, un peu plus haut que République... Entre République et Jaurès, et derrière Gare de l'Est, tu vois ? Pourquoi ? Je ne sais pas, j'aime bien. Je trouve que rive gauche ça fait un peu trop bourge pour moi, c'est pour ça que j'aime bien rive droite. » (Ikumi, n°14)

« Et si vous pouviez choisir n'importe quel quartier dans Paris ? *Peut-être que je ne choisirais pas le côté rive gauche, parce que pour moi ce n'est pas très stimulant. C'est mon impression ! Je préfère le côté où je suis, c'est-à-dire 10^e, 11^e, 9^e, parce que c'est plus animé. C'est à peu près là que j'aime, peut-être canal Saint Martin, ou Ménilmontant, Oberkampf, pour moi ça m'attire. Alors que 8^e, 16^e, c'est trop calme pour moi.* » (Yoko, n°15)

Dans tous les cas les résidents du Nord-Est citent l'une ou l'autre de ces caractéristiques comme des avantages de leur lieu de résidence ; il convient ainsi de noter qu'aucun d'entre eux ne souhaite véritablement déménager pour s'installer dans un autre quartier. Cependant les caractéristiques des quartiers populaires, du point de vue de l'offre immobilière comme de celui de la population et locale et de l'atmosphère qui y règne, n'expliquent pas seules les choix résidentiels. Dans la plupart des cas, en effet, la localisation résidentielle est largement liée aux modalités d'accès au logement. Il convient donc d'en identifier les formes afin de mesurer de quelle façon elles peuvent induire une localisation dans le Nord-Est.

- *Les modalités d'accès au logement*

Dans certains cas le logement est prévu par la structure encadrant le séjour parisien. C'est le cas par exemple des étudiants japonais participant à un échange annuel entre l'Ecole d'Architecture de La Villette et des écoles d'architecture japonaises, qui bénéficient d'une chambre en résidence universitaire à la Maison du Japon. Il s'agit également des cadres résidant dans des logements possédés ou loués par l'entreprise. Les entretiens ont permis d'identifier des formes moins rigides d'attribution de logements, par exemple dans le cas de Kâ (n°11) et de Takayasu (n°12), qui sont accueillis au début de leur séjour dans des résidences pour musiciens japonais, respectivement à Nanterre et à Rueil-Malmaison, où ils se sont inscrits dès la préparation au Japon de leur séjour parisien.

L'accès au logement peut également être encadré par une agence immobilière plus ou moins spécialisée dans la clientèle japonaise. Le seul exemple d'un recours à une agence spécialisée est celui de Sumichika (n°16), fonctionnaire au CLAIR. C'est l'agence Apollo qui lui trouve un appartement dans le 15^e arrondissement. La recherche de cet appartement prend tout l'été, car il souhaitait au départ vivre dans le quartier latin. Pendant le moment de la recherche il vit à l'hôtel que lui paie son employeur. Setsuko (n°10) et Rieko (n°8) ont fait appel à une agence française lorsqu'elles ont acheté leur logement. La clientèle des agences est constituée d'un côté par les cadres et hauts fonctionnaires expatriés, et de l'autre par les migrants indépendants mais qui résident longtemps à Paris et souhaitent finalement acquérir un bien immobilier. L'agence Apollo a été plus particulièrement étudiée, et un entretien réalisé avec l'une des responsables indique que le Nord-Est parisien est pratiquement absent de leurs offres, notamment locatives. Il s'agit selon elle d'une incompatibilité totale entre les caractéristiques de ces quartiers et les exigences des clients japonais, notamment en matière de sécurité : « *On ne va pas les mettre du côté de Stalingrad, où ça craint* ». De même elle évoque un très bel appartement près de l'Hôpital Saint-Louis qu'elle a eu beaucoup de mal à

louer, car « *ils [les clients japonais] font le tour du quartier, ils voient Belleville et disent « non merci »* ». Enfin, à une question relative aux alentours du canal de l'Ourcq : « *Moi je leur dis, c'est beau le canal, mais [...] ils vont s'enfuir à toutes jambes, ça va leur faire peur. [...] Quand la ville de Paris aura bien fait le ménage, ça ira...* ». Cependant la clientèle de l'agence correspond à des profils relativement précis : des cadres expatriés qui recherchent des quartiers résidentiels de l'Ouest parisien, des universitaires ou médecins invités, des étudiants au début de leur séjour parisien. Madame Osu admet cependant que si le séjour se prolonge et que la situation professionnelle ou familiale évolue, certains ménages japonais peuvent être tentés par la location ou l'achat dans le Nord-Est pour des raisons financières, mais qu'ils ont alors moins recours à ses services. Ces tendances sont confirmées par les responsables d'autres agences s'adressant à une clientèle japonaise. Par exemple, le directeur de la Galerie de l'Immobilier, rue des Arts dans le 6^e arrondissement, dont près de 70% de la clientèle est étrangère, indique que les cadres, qu'il appelle les « migrants professionnels » cherchent principalement à s'installer dans le 6^e, le 7^e, le 8^e, dans le Marais ou sur l'Ile-Saint-Louis. Quand aux étudiants, ils cherchent plutôt à louer des meublés à Bastille, dans le 14^e, le 17^e ou le 18^e, mais de façon localisée au sud de la Butte Montmartre, rue des Martyrs par exemple. Les professionnels de l'immobilier jouent ainsi un rôle certain dans le maintien de l'évitement du Nord-Est parisien par leurs clients japonais, mais qui ne constituent qu'une partie des migrants, et lors de l'étape initiale du séjour parisien. Les étudiants, par exemple, recourent la plupart du temps à des annonces ou à des connaissances interpersonnelles pour trouver un logement, modalités d'accès bien plus susceptibles d'ouvrir les choix résidentiels au Nord-Est parisien.

Le recours aux annonces immobilières entre particuliers est un mode d'accès au logement presque systématiquement cité dans les entretiens. Les guides d'aide à l'expatriation indiquent plusieurs endroits où trouver des annonces immobilières. Il s'agit essentiellement des centres culturels, des sièges d'associations de Japonais de Paris, ou encore de librairies japonaises : Ayuko (n°5) a ainsi trouvé son appartement par une annonce affichée dans une librairie japonaise de la rue des Pyramides. A l'Association Amicale des Ressortissants Japonais de France, à l'espace culturel Bertin Poirée comme au siège du journal *OVNI*, les annonces immobilières occupent effectivement l'essentiel de l'espace disponible pour l'affichage. D'autre part les journaux japonais de Paris (*OVNI*, *Jipango*, *NewsDigest*) accordent une large place aux annonces immobilières et sont fréquemment cités par les personnes enquêtées. Par exemple Noriko (n°6), Tomoko (n°13), Sachiko (n°4) ont trouvé au moins un de leurs appartements successifs dans une annonce publiée par *OVNI*. La spécialisation de certains sites pour les annonces à destination d'une population spécifiquement japonaise constitue aux yeux des clients potentiels une sorte de garantie de sérieux et de qualité. Il convient de noter que tous les propriétaires y proposant des annonces

ne sont pas japonais, et que de nombreux Français souhaitent louer à des Japonais, se fiant à l'image de sérieux et d'honnêteté qui leur est fortement associée. Cette attitude m'a été indiquée et confirmée aussi bien par le rédacteur en chef de *OVNI*, qui reçoit de très nombreuses demandes de propriétaires français, que par la responsable de l'agence Apollo, qui précise que les étudiantes japonaises, notamment, sont réputées non fumeuses, peu bruyantes, payant leur loyer sans problème, etc. Dans la plupart des cas les annonces sont rédigées en japonais, ce qui cible encore davantage la clientèle potentielle. La consultation d'annonces constitue une sorte de première étape obligée lors de l'arrivée à Paris, voire dès la préparation du séjour depuis le Japon.

Il convient également de noter que les établissements accueillant des étudiants japonais possèdent également des lieux d'affichage d'annonces immobilières concernant une offre locative à proximité. Par exemple la plupart des très nombreuses annonces observées à la cafétéria du Conservatoire National de Musique concernent des logements situés entre la Porte de Pantin et la Porte de la Villette. Or si aucun des trois étudiants japonais du CNSMDP interrogés n'a eu recours à ces annonces, chacun insiste sur le fait que la proximité du conservatoire est un précieux avantage pour des musiciens qui y répètent quotidiennement avec des instruments parfois encombrants, et que cet aspect les a poussés à ne pas s'installer trop loin du conservatoire (3.2.3).

L'autre modalité fréquente d'accès au logement, qui se décline sous plusieurs formes, est le recours à la connaissance interpersonnelle. La plupart du temps les migrants reprennent le bail d'un ami japonais qui retourne au Japon, ou lui sous-louent pendant les quelques mois d'un retour temporaire au Japon, par exemple. Il semble que les propriétaires, qu'ils soient ou non japonais, acceptent sans difficulté ce type d'arrangement, presque systématiquement évoqué au cours des entretiens, soit que la personne interrogée en ait bénéficié²⁷, soit qu'elle prévoit d'en faire bénéficier un ami²⁸. Ce système permet ainsi des parcours résidentiels très souples, parfois caractérisés par de nombreux changements de résidence dans une période assez brève. Eri (n°9) évoque ainsi d'innombrables changements d'appartements durant son premier séjour parisien entre 1981 et 1990, permis par le jeu des interconnaissances avec les Japonais séjournant à Paris.

- Des itinéraires parfois complexes

Certain séjours parisiens sont marqués par de fréquents changements de résidence, mais aussi par la succession de plusieurs modalités d'accès au logement. Entre autre exemple, on peut décrire celui de Miho (n°7). Elle s'installe d'abord dans une chambre chez une famille française à Boulogne, qu'elle contacte par un guide japonais d'aide aux étudiants à Paris. Ici

²⁷ Miho (n°7), Miyako (n°1), Kâ (n°11) par exemple.

²⁸ Sato (n°17) par exemple.

la localisation correspond au type d'offre proposée par un encadrement classique de l'expatriation. Elle déménage au bout de quelques mois car après avoir vécu deux ans seule dans un appartement à Tokyo, elle ne supporte pas la promiscuité de la famille française. C'est une amie japonaise qui, rentrant au Japon, lui cède son studio à Nation (12^e arrondissement). Après un retour au Japon qui devait être définitif mais qui ne dure qu'une semaine, pour des raisons personnelles, elle s'installe pendant trois mois dans le studio que lui sous-loue une amie japonaise de retour au Japon pour quelques mois. Elle constate que l'appartement voisin se libère, le loue en contactant directement le propriétaire français, et s'installe dans ce qui est son appartement actuel, dont elle est très satisfaite. Ce parcours est éclairant à plusieurs égards. D'une part il illustre la différence de localisation de l'offre immobilière en fonction de la modalité choisie d'accès au logement. D'autre part il montre que l'accès au logement par connaissance interpersonnelle entre expatriés japonais, qui apparaît au moins dans l'une des étapes de la plupart des parcours résidentiels identifiés, peut induire la permanence d'une population japonaise dans un immeuble, lorsqu'un expatrié remplace celui qui lui cède la place, voire le renforcement de cette présence lorsqu'un résident japonais incite un proche japonais à s'installer dans un immeuble voisin (en l'informant qu'un appartement se libère, en lui sous-louant son appartement ou en y cohabitant temporairement avec lui).

- *La localisation dans le Nord-Est comme étape du parcours résidentiel parisien*

La carte 6 représente différents types de trajectoires résidentielles à Paris de migrants japonais, à partir des entretiens réalisés. Quatre types de configurations apparaissent :

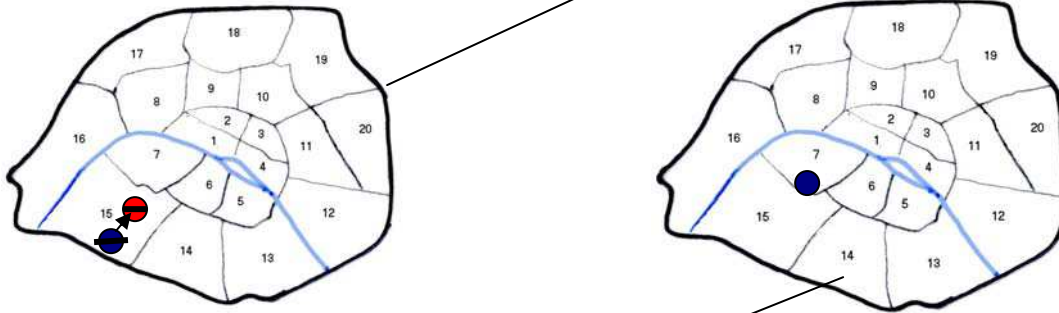
- Le Nord-Est exclu d'une mobilité résidentielle : cette configuration est illustrée par l'exemple de Keiko (n°2), une étudiante qui se « sédentarise » dans le 15^e arrondissement, ce qui s'explique notamment par le fait qu'elle cohabite avec son compagnon français dans l'appartement que possèdent les parents de celui-ci. Il faut souligner qu'il s'agit du seul exemple de cette configuration, ce qui confirme que le Nord-Est apparaît comme un choix fréquent dès lors que le séjour se prolonge et est marqué par des déménagements successifs.
- Le Nord-Est exclu d'une stabilité résidentielle : cette configuration est illustrée par Sumichika (n°16), fonctionnaire expatrié, qui a trouvé son logement dans le 15^e arrondissement grâce à l'agence *Apollo*. Dans ce cas on retrouve un type de séjour strictement limité dans le temps en fonction d'un contrat professionnel ou d'un cursus universitaire fermement établi. Il faut noter que les types de parcours résidentiels coïncident étroitement avec les types d'évolutions de la signification du séjour à Paris, présentés dans le tableau 10.

- Le Nord-Est, lieu d'ancrage à l'issue d'un parcours résidentiel en partie hors Nord-Est : cette configuration est illustrée par Yoko (n°15) qui s'installe d'abord près de Saint-Germain-des-Prés (6^e) puis, après un bref séjour dans le quartier de la Bastille, emménage dans un appartement qu'elle achète près de la Gare de l'Est (10^e). On retrouve bien ici l'attrait de quartiers populaires pour des migrants qui décident de se sédentariser à Paris et de réaliser un investissement immobilier. Ce type de parcours est caractéristique des artistes, ou plus généralement des migrants qui trouvent un emploi sur place.
- Le Nord-Est, secteur exclusif d'un parcours résidentiel. Cette configuration est illustrée par Noriko (n°6) qui s'installe d'emblée dans un quartier populaire car elle est attirée par une atmosphère cosmopolite. L'expérience est concluante et elle fait en sorte d'emménager à chaque fois dans le même secteur, sa situation actuelle s'apparentant de plus en plus à une sédentarisation définitive à Paris.

Les différents types de parcours résidentiels ne coïncident qu'imparfaitement avec la catégorisation usuelle des migrants japonais (cadres expatriés, artistes et étudiants), et le facteur décisif est plutôt la durée du séjour parisien et la forme d'ancrage professionnel et affectif qu'elle traduit. Les migrants japonais résidant dans le Nord-Est parisien ont ainsi en général une expérience relativement ancienne de Paris, en ont habité différents quartiers et ont progressivement intégré dans leur espace connu et pratiqué un certain nombre de quartiers populaires. Dès lors l'installation dans un de ces quartiers est envisageable et intervient en cas d'opportunité immobilière à l'achat ou en location.

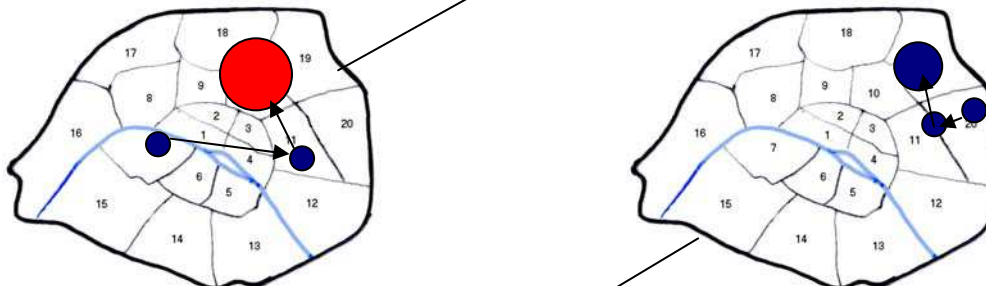
Carte 6 : quatre types de trajectoires résidentielles de migrants japonais à Paris

Premier type : le Nord-Est exclu d'une mobilité résidentielle (exemple de Keiko n°2)



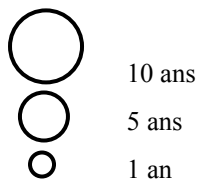
Deuxième type : le Nord-Est exclu d'une stabilité résidentielle (exemple de Sumichika n°16)

Troisième type : le Nord-Est, lieu d'ancrage à l'issue d'un parcours résidentiel en partie hors Nord-Est (exemple de Yoko n°15)

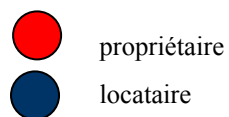


Quatrième type : le Nord-Est, secteur exclusif d'un parcours résidentiel (exemple de Noriko n°6)

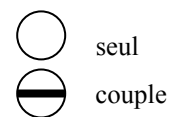
Durée de résidence



Statut d'occupation



Composition du ménage



Directement liée à la durée du séjour, la connaissance plus ou moins précise des secteurs populaires de Paris apparaît comme le fondement principal de l'intégration de ces secteurs parmi les choix de résidence. Plus largement il s'agit d'analyser les représentations du Nord-Est, qui comprennent la connaissance objective des contextes des différents quartiers et les visions subjectives de ceux-ci, afin d'identifier des lieux et des types de pratiques au-delà de la simple résidence.

3.1.2. Connaissance et représentations du Nord-Est parisien

Il convient de distinguer les visions de ces quartiers par les migrants japonais qui y résident, de celles des autres migrants japonais.

- *Par les Japonais qui y résident*

Les discours des enquêtés résidant dans le Nord-Est traduisent souvent une sorte de conscience revendiquée d'appartenir à un type bien particulier de migrants japonais, distinct en tout cas de celui des cadres expatriés. Le choix même du lieu de résidence joue alors à la fois comme un signe de reconnaissance et comme un outil de catégorisation : « *Je ne sais pas expliquer, mais on [les jeunes artistes japonais] n'est pas les Japonais qui vivent dans le 16^e, on est jeune aussi...* » (Ikumi n°14). La capacité à associer des profils sociaux et des lieux de résidence prouve ainsi que les migrants, au bout d'une certaine durée de séjour à Paris, sont capables d'identifier puis d'intégrer à leurs stratégies résidentielles « l'image du lieu de résidence [...], c'est-à-dire les représentations sociales qu'ont du quartier ses habitants et ceux qui n'y vivent pas » (Bonvalet et Brun, 2003 : 35). Au sein même de la communauté japonaise de Paris s'identifie une organisation spatiale socialement connotée, dans le cadre de laquelle « en choisissant un lieu de résidence les ménages optent pour un mode de vie correspondant à leurs aspirations et pour un quartier correspondant le mieux possible à l'idée qu'ils veulent donner (ou se donner à eux-mêmes) de leur position sociale » (*ibid.* : 34). Pour les migrants japonais le Nord-Est parisien est donc associé à un double marquage social, par rapport à la communauté japonaise de Paris et par rapport à la population parisienne globalement considérée.

Le nombre et l'intensité des pratiques d'une part, et la connaissance fine d'autre part caractérisent les rapports avec le Nord-Est parisien des Japonais qui y résident. On observe d'abord une fréquentation régulière et variée des quartiers populaires. La pratique la plus fréquente est liée à l'achat de produits de consommation courante. Toutes les personnes interrogées font leurs courses à proximité de chez elles, dans des grandes surfaces comme

Monoprix et Franprix, chez des commerçants indépendants, notamment pour l'achat de fruits et légumes, et sur des marchés. Le recours aux marchés est d'ailleurs exclusivement évoqué par ceux qui résident dans un quartier populaire : avenue Jean Jaurès pour Sato (n°17), Barbès pour Yoko (n°15), Belleville et Place des Fêtes pour Noriko (n°6), Place des Fêtes pour Miho (n°7) et Tomoko (n°13). On peut faire l'hypothèse que les marchés implantés dans ces secteurs proposent des prix plus avantageux qu'en grande surface. Quoi qu'il en soit la fréquentation des marchés constitue une occasion d'observation de la population du quartier, de coprésence voire d'interactions avec elle. Une promenade avec Noriko dans le marché de la Place des Fêtes a ainsi révélé son réel plaisir à circuler dans une foule dense, très majoritairement immigrée, et à observer les diverses formes d'animation, notamment politiques dans la mesure où Miho affirme lire très souvent les nombreux tracts qu'on lui propose.

Certains produits spécifiques induisent également une fréquentation de quartiers populaires. L'achat de produits alimentaires asiatiques s'effectue majoritairement à Belleville, y compris par exemple pour Rieko (n°8) qui habite plus près, en métro, du quartier de l'Opéra que de Belleville. Cette préférence s'explique en l'occurrence par le rejet sensible de la communauté japonaise de Paris, à laquelle elle préfère l'atmosphère plus vivante et exotique de Belleville. Le marché Saint Pierre, à Barbès (18^e), est aussi fréquenté très régulièrement par Rieko (n°8) et Ikumi (n°14) qui utilisent du tissu pour leurs créations, et affirment à la fois y trouver le choix le plus large, au meilleur prix, et apprécier l'ambiance animée qui y règne.

Une autre forme de fréquentation est liée aux sorties et aux loisirs. Dans ce cas également les lieux fréquentés sont souvent situés dans un quartier du Nord-Est, soit à proximité du lieu de résidence, soit relativement loin mais toujours dans le quart Nord-Est de Paris. Pour certaines activités, cette préférence s'explique par la concentration de l'essentiel de l'offre disponible à Paris dans un domaine précis. C'est le cas par exemple des portes ouvertes d'ateliers d'artistes, à l'occasion d'expositions, que Rieko (n°8) fréquente régulièrement, soit entre l'avenue Parmentier et le boulevard de Ménilmontant, à la limite entre le 11^e et le 20^e arrondissement, soit l'Ouest du canal, rue Barbanègre (planche 4 : 2).

Les activités moins liées au contexte de tel ou tel quartier sont également pratiquées à proximité du lieu de résidence. C'est le cas notamment pour Ikumi (n°14) qui suit des cours de danse japonaise (Butô) avec un professeur japonais dans une salle de la Place des Fêtes (19^e arrondissement), et des cours de yoga au domicile de son professeur, à Belleville.

Très logiquement on observe une connaissance plus fine et une catégorisation plus subtile des quartiers du Nord-Est par les résidents que par ceux qui n'y résident pas.

Une conséquence très perceptible de la concentration des pratiques citadines dans le Nord-Est par les Japonais qui y résident est la connaissance relativement fine qu'ils ont de leur quartier de résidence, mais aussi d'autres secteurs plus éloignés. Ainsi les Japonais résidant près de la station Jourdain établissent des différences entre Belleville, commerçant et marqué par une forte population asiatique et notamment chinoise, leur quartier de résidence situé entre la rue de Belleville et les Buttes Chaumont, et la Place des Fêtes, moins animée et marquée par une forte présence d'immigrés africains et arabes. Chacun de ces lieux correspond à des usages précis : le premier à l'achat de produits alimentaires et aux sorties au restaurant, le second à la résidence et à l'achat de produits quotidiens précis (la presse ou le tabac par exemple), le troisième à l'achat de produits sur le marché ou à la fréquentation de lieux spécifiques, comme un restaurant turc pour Noriko (n°5) ou la salle de spectacle Le Regard du Cygne pour Ikumi (n°14) (Carte 6). Cette connaissance fine se retrouve pour les quartiers fréquentés pour telle ou telle raison. Par exemple Ikumi se rend régulièrement au marché Saint Pierre, près de Barbès, mais en profite pour se promener et rendre visite à des amis qui y habitent : il établit ainsi des différences entre Barbès, « *vraiment mélangé, il y a vraiment tous les types de gens ; un peu chaud : et puis dynamique* », Abbesses, « *pas exactement la même chose : un peu branché quand même, sympathique, et puis dynamique.* », Jules Joffrin, Lamarck Caulaincourt, affirmant : « *tous les coins je connais bien* ».

Certes tous les enquêtés résidant dans un quartier populaire ne l'apprécient pas de la même façon, et on observe des différences importantes d'appréciation entre par exemple Noriko (n°6) qui a véritablement choisi de vivre dans son quartier et affirme ne pas se sentir déçue, et Tomoko (n°13), qui vit dans une rue adjacente mais formule de nombreuses critiques vis-à-vis d'un quartier où il s'est installé pour une question d'opportunité financière. Il trouve notamment que les rues sont extrêmement sales à Belleville, surtout après le marché, et que plusieurs endroits du quartier sont dangereux. Cependant il décrit ceux-ci avec beaucoup de précision, par exemple un bar dans une rue proche de chez lui « où on vend de la drogue ». Cette appréhension fine de la géographie de son quartier empêche ainsi une représentation englobante, et bien qu'il occupe par exemple l'essentiel de ses moments de loisir hors du quartier, il affirme qu'il ne souhaite pas vivre ailleurs et qu'il s'y sent bien. De la même façon Sato (n°17) qui vit entre l'avenue Jean Jaurès et le canal de l'Ourcq décrit les alentours du canal comme un « quartier marrant : un coté très classe le long du canal et juste derrière ça il y a la rue dangereuse ».

- *Par les Japonais qui n'y résident pas*

L'analyse des pratiques des Japonais ne résidant pas dans les quartiers populaires du Nord-Est parisien indique globalement une fréquentation très occasionnelle de ce secteur et

une méconnaissance certaine. Dans plusieurs cas, notamment Ayuko (n°5), les lieux cités par l'enquêteur²⁹ n'étaient connus que de nom mais jamais visités, à l'exception de la Butte Montmartre. En règle générale les personnes interrogées ne résidant pas dans le Nord-Est parisien ne le fréquentent que pour se rendre dans un lieu précis, le plus souvent chez un ami. C'est le cas par exemple de Sumichika (n°16), qui vit dans le 15^e arrondissement et ne va dans le 18^e arrondissement que pour rendre visite à un ami vivant à Marx Dormoy : « *Si mon ami n'habitait pas là-bas, peut-être que je n'irais pas.* ». C'est le cas également de Miyako (n°1) qui vit dans le Quartier Latin et n'est allée qu'une seule fois à la Villette pour dîner chez un ami français. En outre elle n'est jamais allée à Belleville, même pour des achats de produits japonais qu'elle effectue par ailleurs souvent dans le 13^e arrondissement. Or elle affirme savoir que les nombreuses épiceries asiatiques de Belleville proposent des produits japonais très bon marché, mais évoque le « manque d'occasions » de s'y rendre.

L'hypothèse formulée initialement d'une forme de méconnaissance du Nord-Est, voire d'évitement par les Japonais n'y résidant pas se vérifie en partie. Comme le confirme le tableau 4, ceux-ci ne citent jamais le Nord-Est lorsqu'ils décrivent leurs lieux préférés à Paris. Polarisées par les lieux japonais autour de l'Opéra, les sites historiques comme les bords de Seine ou commerciaux comme le Marais, leurs pratiques spatiales témoignent de ce cloisonnement. Celui-ci s'explique en particulier par le poids des représentations attribuant un caractère dangereux aux quartiers populaires de façon générale, sans qu'une connaissance minimale puisse nuancer cette image. Sumichika (n°16) témoigne de la prégnance de celle-ci parmi ses collègues :

« Et en général le 19^e, Marx Dormoy, et ces quartiers, les Japonais connaissent ? *Non, souvent ils ne connaissent pas.* Donc ça a quand même mauvaise réputation... *Oui, et tout simplement ils ne connaissent pas. [...] Peut-être que parmi les Japonais ce sont des quartiers un peu, comment dire, difficiles, socialement.* »

Il faut néanmoins souligner que cela ne concerne pas seulement les cadres et hauts fonctionnaires expatriés mais bien l'ensemble des Japonais ne résidant pas dans un quartier populaire. Ayuko (n°5) par exemple, une étudiante en langue française résidant dans le 8^e arrondissement, refuse catégoriquement de se rendre à Belleville car une amie japonaise s'y est fait agresser, ce qui lui donne une image extrêmement négative du quartier. De même Takayasu (n°12), un étudiant du CNSMDP qui vit dans le 14^e arrondissement, cite « le nord de Paris, près de la gare du Nord » comme exemple de quartier qu'il aime le moins. Il précise qu'il n'y est jamais allé mais affirme qu'un ami lui a dit qu'il s'agissait d'un secteur « dangereux ».

Il convient également de préciser que la distance spatiale ne semble jouer qu'un rôle relativement limité dans l'évitement du Nord-Est. Par exemple Ayuko vit à proximité de la

²⁹ Belleville, Montmartre, Bastille, la Villette, Nation, République, Bastille, Oberkampf, le canal de l'Ourcq, le canal Saint Martin, les Buttes Chaumont, le Père Lachaise, Ménilmontant, la Place de Clichy.

station Villiers, dont l'une des lignes (ligne n°2) traverse l'ensemble du Nord-Est parisien, et qu'en temps de transport elle est beaucoup plus proche de Montmartre ou de Belleville, à quelques minutes seulement, que du Marais ou de Tolbiac où elle achète régulièrement des produits japonais.

Cependant ce sont surtout les caractéristiques individuelles qui peuvent déterminer les pratiques urbaines. Si Sumichika (n°16) ne va dans le 19^e arrondissement qu'à l'occasion d'expositions à la Cité des Sciences de la Villette, il profite de cette occasion pour marcher depuis République, en longeant le Canal Saint Martin puis le Canal de l'Ourcq, ce qui lui permet d'avoir une connaissance fine de la succession des quartiers qu'il traverse. Il se sert d'ailleurs de cette connaissance pour se différencier explicitement des cadres et des hommes d'affaire expatriés en décrivant « *deux groupes. Un groupe, c'est pour faire des courses, Louis Vuitton, etc. [...] C'est plutôt des filles, femmes, business men...L'autre groupe c'est ceux qui fréquentent Paris, ceux qui connaissent beaucoup Paris, qui s'intéressent aux différents quartiers* », et en se situant très clairement dans le second.

Il convient d'étudier également les personnes ne résidant pas dans le Nord-Est mais qui s'y rendent quotidiennement pour leur activité principale. Parmi elles, on observe une connaissance et une pratique très contrastées du quartier concerné, mais ici la distance spatiale joue un rôle accru. C'est ce qu'illustre le cas des deux étudiants du CNSMDP : Résidant à Bastille, Kâ (n°11) se rend souvent à vélo au conservatoire en longeant le canal depuis République, ce qui lui a permis de découvrir le Bassin de la Villette et l'a incité à fréquenter très régulièrement les spectacles musicaux programmés dans des péniches qui y sont amarrées, par exemple. Plus généralement, il lui arrive de rester dans le quartier du conservatoire après ses cours ou lors de pauses, et de se promener dans le parc de la Villette. Au contraire, Takayasu (n°12), qui réside dans le 14^e arrondissement, ne va dans le 19^e que pour des cours ou des séances de travail au conservatoire. Il n'est jamais allé au bord du canal ni au parc de la Villette, ni à celui des Buttes Chaumont. La comparaison des descriptions que chacun fait du quartier de la Villette³⁰ révèle des connaissances très inégales : Takayasu évoque « des Noirs » pour décrire la population, tandis que Kâ évoque un « quartier immigré, avec surtout des Africains près du conservatoire ». Mais il précise qu'« il y a aussi pas mal de Chinois de l'autre côté (du canal), avec des boutiques ». Dans le premier cas, les alentours du CNSMDP sont évoqués comme une zone imprécise, sans réelle cohérence, dont la principale caractéristique est d'être « pratique parce que c'est proche du conservatoire ». Dans le second se dessine un espace pratiqué, entre le conservatoire et la station Crimée, de l'autre côté du

³⁰ Il convient de préciser que les compétences linguistiques comme l'implication lors des entretiens a été sensiblement identique dans les deux cas, ce qui permet d'attribuer les différences entre les réponses à des différences de situations effectives à Paris.

canal. Kâ qualifie cet espace de « quartier populaire » où il aimerait d'ailleurs vivre, sans pour autant chercher effectivement à déménager.

La connaissance des quartiers populaires, et leur qualification subjective en secteurs attractifs et répulsifs, sont ainsi très différentes selon que l'individu y réside ou non. De façon générale ces représentations induisent des usages et des pratiques très sélectives dans ces quartiers, qu'il s'agit d'analyser plus particulièrement pour le secteur du canal de l'Ourcq, identifié au début de ce travail comme un terrain d'observation privilégié.

3.2. Le canal de l'Ourcq et ses alentours : observation détaillée des pratiques de migrants japonais

Quelles sont les caractéristiques de la présence de migrants japonais dans ce quartier ? Y a-t-il des lieux privilégiés de résidence, des espaces publics particulièrement fréquentés ? Enfin quels rôles spécifiques peut-on identifier dans la transformation de secteurs précis ?

3.2.1. Qui et combien sont les migrants japonais dans le quartier ?

Le choix des alentours du canal de l'Ourcq comme terrain privilégié d'observation était fondé sur ses caractéristiques en terme d'évolution urbaine, paysagère, sociale. Il s'agit d'établir un premier bilan concernant la présence de Japonais dans ce secteur, d'après plusieurs sources d'information mobilisées durant le travail de terrain.

- *Les difficultés de l'identification des migrants japonais à une échelle très fine*

Parmi les Japonais enquêtés, deux résident dans le secteur strictement défini (carte 3) : Ippei (n°3), qui profite d'un visa étudiant pour effectuer des stages dans des restaurants français, et Sato (n°17), étudiante en dernière année au Conservatoire National Supérieur de Musique. Le premier affirme qu'il y a « *pas mal de Japonais* » près de chez lui : il en a vu quatre vivant dans son immeuble (rue de l'Ourcq) et plusieurs dans le Monoprix de la rue de Flandre. La seconde connaît trois étudiants japonais du CNSMDP vivant à proximité : l'un à Pantin, une autre rue de Nantes, une dernière rue de Thionville. Si l'on prend une définition plus large du secteur étudié, la population japonaise étudiée comprend également Miho (n°7) et Noriko (n°6), étudiantes en français, Ikumi (n°14), serveur dans un restaurant, et Tomoko (n°13), modéliste dans une entreprise française de couture. Tous quatre résident entre le parc des Buttes Chaumont et la station Jourdain. Ils affirment tous avoir déjà croisé ou rencontré des Japonais, mais estiment qu'ils sont globalement peu nombreux dans le secteur.

Les informateurs contactés (1.4.3) considèrent généralement que certains types de migrants japonais peuvent résider dans le Nord-Est parisien, mais ne connaissent pas de concentration particulière dans le 19^e arrondissement ni *a fortiori* autour du canal de l'Ourcq. Le canal, le Parc de la Villette et les établissements qui s'y trouvent (Cité des sciences, Cité de la musique, Zénith notamment) sont cités dans les guides touristiques mais ne sont pas particulièrement connus ni attractifs pour des Japonais nouvellement installés. Ainsi Sumichika (n°16) a découvert le parc de la Villette lors de son séjour actuel, et n'en avait que très vaguement entendu parler au cours de la vingtaine de séjours brefs qu'il avait effectués à Paris auparavant.

Encadré 4 : Exemple de méthode illustrant les difficultés d'un dénombrement d'une population particulière de migrants à échelle fine

Dans l'annuaire de France Telecom, j'ai effectué un relevé systématique des cinquante noms de famille japonais les plus fréquents au Japon, ce qui m'a permis de relever 19 noms dans le 19^e arrondissement. Or j'ai contacté directement 7 Japonais vivant dans le 19^e, dont un seul a un abonnement à France Télécom et aucun ne porte l'un des noms recherchés. Si ce chiffre indique qu'il s'agit effectivement d'un arrondissement marginal par rapport aux lieux de résidence majoritaire des migrants japonais à Paris, il faut souligner qu'il s'agit d'une méthode très imparfaite, et que la prise de contact directe et par relations interpersonnelles paraît beaucoup plus efficace. De façon générale cet échec méthodologique renvoie à la difficulté d'identifier et de dénombrer une population de migrants effectuant un séjour temporaire, à l'échelle fine d'un arrondissement.

Enfin les agences immobilières de l'avenue Jean Jaurès et de rues adjacentes ont été systématiquement visitées. Les interlocuteurs ont indiqué qu'ils ne traitaient pratiquement jamais avec des clients japonais, ni même étrangers ressortissants de pays riches. Cela confirme également que le recours à des professionnels de l'immobilier ne concerne qu'un nombre limité de Japonais expatriés, qui précisément s'installent de préférence dans l'ouest parisien. Ainsi aucun des enquêtés résidant dans le 19^e n'a eu recours aux services d'une agence immobilière « généraliste » ou spécialisée dans la clientèle japonaise.

- *Des profils contrastés*

Les Japonais identifiés et interrogés résidant dans ce secteur correspondent à deux profils distincts.

Premièrement, on peut distinguer un groupe de migrants « ancrés » dans leur quartier. Il s'agit de Ikumi (n°14), Tomoko (n°13), Noriko (n°6) et Miho (n°7), qui vivent à Paris depuis plus de cinq ans et dont le séjour, programmé initialement dans le cadre d'une formation précise et limitée, a évolué en une installation durable, du moins sans terme défini. Ils exercent tous une activité professionnelle, ne font pas d'études ou sont inscrits dans une école essentiellement pour conserver le bénéfice d'un visa étudiant. Tous cherchent à élaborer un projet professionnel à Paris. Ils ont changé au moins trois fois de logement à Paris avant de s'installer dans leur appartement actuel, et l'un au moins des logements précédents était situé

hors du Nord-Est parisien. Enfin aucun ne souhaite changer de quartier, et chacun affirme qu'il y resterait, même dans l'hypothèse où ses revenus lui permettraient de s'installer ailleurs.

Deuxièmement, on peut identifier un groupe de résidents « en transit ». Il s'agit de Ipeï (n°3) et de Sato (n°17), qui vivent à Paris depuis moins de trois ans. Leur appartement dans le quartier est leur premier logement à Paris, et ils ont d'ores et déjà fixé un terme précis et proche (automne 2005 dans les deux cas) à leur séjour : Ipeï parce qu'il souhaite rapidement trouver du travail au Japon, et Sato parce qu'elle aura achevé sa dernière année de conservatoire.

3.2.2. Les pratiques des migrants japonais dans un contexte urbain particulier

- *Les « ressources » contextuelles du quartier*

La démarche de cette recherche, présentée dans la première partie, repose sur les modes d'habiter d'une population particulière dans un contexte urbain donné. Le concept de « rapports résidentiels » (Authier et Levy, 2003), dont nous avons expliqué en quel sens il pouvait être utilisé dans notre enquête, implique ainsi que soient prises en compte les ressources et les contraintes propres à un quartier, du point de vue du parc de logement disponible comme de l'offre récréative ou commerciale, ou plus généralement du « climat » social qui y règne : « l'espace urbain n'est pas neutre, car il est à la fois un produit social, un milieu et un enjeu pour les habitants » (Bonvalet et Brun, 2003 : 31). Il s'agit dès lors d'identifier un ensemble d'« effets de contexte » encadrant et donnant leur sens aux pratiques des migrants japonais concernés. Précisons que les délais brefs réservés à l'enquête de terrain rendaient difficile une collecte exhaustive d'informations sur le quartier à partir de sources scientifiques ou institutionnelles souvent en décalage par rapport à la dimension monographique, à l'échelle du quartier, qui aurait été la plus directement utilisable. En outre nous avons choisi d'insister sur l'importance des représentations des acteurs urbains étudiés pour analyser leurs pratiques, ce qui implique de saisir le contexte du quartier « à hauteur d'homme », c'est-à-dire en prenant en compte la visibilité des marquages sociaux, des ressources et des contraintes locales, plus que des évaluations statistiques, dont nous avons présenté certaines grandes caractéristiques dans la première partie. Pour ces deux raisons, la présentation contextuelle des alentours du canal de l'Ourcq est essentiellement iconographique.

La planche photographique 2, complétées par la description d'ensemble donnée dans la première partie (1.4.3), montrent que dans le secteur limité des alentours du canal de l'Ourcq l'ensemble des types de logements parisiens sont représentés. La présence de

logements récents et bien équipés est un facteur décisif de sédentarisation dans le quartier pour des élites migrantes dont les ressources financières permettraient de résider dans un quartier aux loyers plus élevés. Cette diversité permet de bénéficier de l'attrait, subjectivement défini, d'un quartier populaire, tout en maintenant un confort certain dans l'espace domestique, dont nous avons montré combien il était une exigence forte des migrants japonais.

L'offre commerciale est également très abondante et diversifiée (planche 3), cumulant une offre de produits très bon marché, comme dans les enseignes *Franprix* ou les marchés à ciel ouvert, et de produits plus recherchés comme dans les magasins *Monoprix* (planche 3 : 1). Les enquêtés déclarent d'ailleurs souvent recourir à ces deux types d'offre en fonction des produits. L'abondante offre en produits alimentaire asiatiques de Belleville (planche 3 : 6) constitue un avantage déterminant pour des migrants japonais qui entretiennent en partie leur rapport au Japon grâce aux habitudes alimentaires. Enfin l'atmosphère « cosmopolite » de ce secteur se fonde très largement sur la visibilité de restaurants spécialisés dans telle ou telle cuisine régionale, africaine notamment (planche 3 : 5). L'offre commerciale non alimentaire a également cette double caractéristique de diversité « ethnique » et de diversité en terme de prix et de qualité des produits proposés (planche 3 : 4 et 7).

Enfin le secteur comprend un grand nombre et une grande variété d'équipements et de sites destinés aux loisirs (planche 4). Les parcs des Buttes Chaumont (planche 4 : 7) et de la Villette (planche 4 : 4), le canal de l'Ourcq (planche 4 : 1) constituent une offre unique à Paris pour la qualité paysagère. Ce dernier secteur est en outre équipé d'un complexe de cinéma très fréquenté par des populations non résidentes (planche 4 : 3). Enfin on peut identifier une offre culturelle qui ne s'adresse pas au « grand public » mais qui participe de la renommée du lieu auprès d'une population d'étudiants ou d'artistes, qui caractérise en partie les japonais résidents dans les quartiers populaires : photographies de la salle *Le regard du cygne* (planche 4 : 6); ateliers et « squats » d'artistes rue Barbanègre, à l'ouest du canal (planche 4 : 2).

Planche photographique 2 : diversité des logements autour du canal de l'Ourcq

Photo. 1. Logements de « standing » en construction, près du conservatoire



Photo. 2. « Villa » dans le quartier Mouzaïa



Photo. 4. Immeubles récents, Quai de la Loire



Photo. 3 : Barres de la Place des Fêtes



Photo. 5. Immeubles haussmanniens, près de la mairie du 19e



Photo. 6. Immeubles anciens dégradés, rue de Crimée

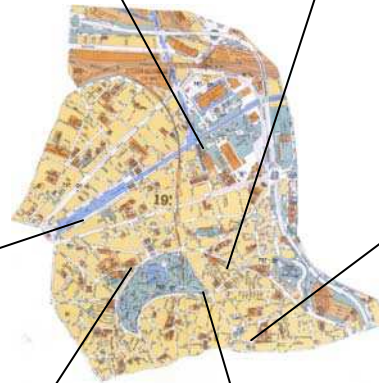


Planche photographique 3 : autour du canal de l'Ourcq, une offre commerciale très variée

Photo 1 : Monoprix rue de Flandre



Photo 3 : restaurant japonais près du conservatoire



Photo 2 : bar « branché » Quai de Saine



Photo 4 : « bazar » rue de Crimée

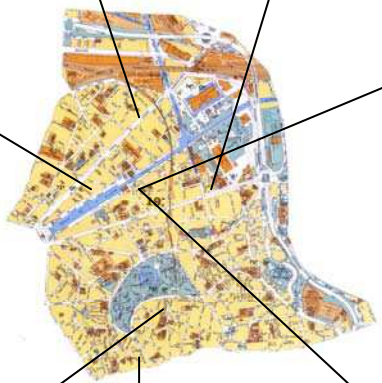


Photo.7 : boutique de vêtements d'enfants par un « créateur », à Jourdain



Photo 6 : épicerie asiatique rue de Belleville



Photo 5 : Restaurant africain rue de Crimée



Planche photographique 4 : équipements et espaces publics dédiés aux loisirs autour du canal de l'Ourcq

Photo.1 : promenade et « péniche-spectacles » Quai de Seine



Photo.2 : « portes ouvertes » d'ateliers d'artistes rue Barbanègre



Photo.3 : le cinéma MK2 quai de Seine

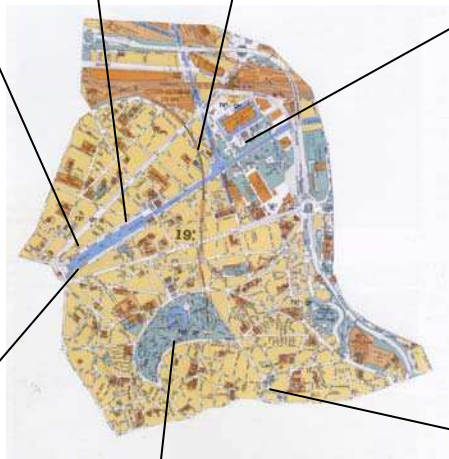


Photo.4 : parc de la Villette en bordure du canal de l'Ourcq



Photo.5 : chantier du cinéma MK2 Quai de la Loire



Photo.6 : salle de spectacle *Le Regard du Cygne* rue de Belleville



Photo. 7 : Le parc des Buttes Chaumont



- *Des usages locaux contrastés*

Les profils individuels contrastés influencent les investissements affectifs, financiers et pratiques des migrants dans le quartier. Le rapport au quartier des « ancrés » est moins fondé sur la durée de résidence dans le quartier³¹ que sur la conscience d'être dans une situation résidentielle relativement stable, dans le cadre de laquelle se construit un projet professionnel ou personnel. Cette conscience permet la mise en place d'habitudes de fréquentations et de consommation très variées, par exemple la pratique d'activités sportives ou de loisirs dans des structures locales³² (carte 6). Elle s'accompagne également d'une forme de sociabilité de voisinage et de fréquentation quotidienne, dont l'observation de certains « ancrés » dans leur quartier a fourni des indices : Noriko (n°6) salue par exemple personnellement une vieille femme croisée à la sortie du restaurant où elle travaille, et une conversation relativement personnelle s'engage, pendant cinq minutes environ. Elle indique ensuite qu'elle connaît ainsi plusieurs personnes âgées qui vivent près de chez elle, et qu'elle apprécie de leur parler de temps en temps, à la fois pour pratiquer le français et pour entendre parler du quartier. Elle connaît également personnellement le serveur et le patron du café où se déroule l'entretien. De la même façon Tomoko (n°13) est un client habituel du café qu'il choisit pour l'entretien, et connaît visiblement personnellement l'un des serveurs, qu'il attend à la sortie du café à l'issue de l'entretien. Il affirme être également un habitué d'un autre café du quartier, dans la rue de Belleville, et apprécier la fréquentation de lieux où l'on est sûr de rencontrer des connaissances.

Ippei (n°3) illustre le cas de figure opposé, celui d'une situation de « transit » avant un retour fermement prévu pour décembre 2005. Il vit rue de l'Ourcq (carte 7) depuis septembre 2004, dans un appartement que lui a cédé une amie japonaise ayant achevé son séjour parisien, et travaille à plein temps dans un restaurant français du 3^e arrondissement. Son rapport au quartier se limite au strict nécessaire : les courses quotidiennes au Monoprix de la rue de Flandre, et la laverie trois fois par semaine sont les lieux qu'il fréquente le plus.

Les notions de migrants « ancrés » ou « en transit » dans leur quartier réfèrent donc autant à une durée prévue qu'à une durée effective de résidence dans un même lieu. Le caractère indéfini de la durée de résidence dans un quartier peut par exemple inciter à s'intéresser d'assez près aux transformations urbaines en cours, ou à explorer les diverses ressources locales, comme les restaurants par exemple. Plus généralement c'est la

³¹ Ainsi Ikumi (n°14) s'est installé dans son appartement actuel en janvier 2003, alors que Sato (n°17) s'y est installé en septembre 2002.

³² Par exemple Ikumi suit plusieurs jours par semaine des cours de yoga à Belleville et des cours de danse au gymnase de la Place des Fêtes ; Noriko (n°6) suit des cours de natation dans la piscine municipale du 19^e ; Miho (n°7) suit des cours de yoga à Belleville (mais à un autre endroit que Ikumi).

signification générale du séjour à Paris, et les projets qui lui sont associés, qui influence largement les pratiques et les sociabilités locales, dans la mesure où celles-ci « dépendent du sens que les personnes confèrent à leur présence dans leur lieu de vie, de leur parcours et de leurs projets résidentiels » (Authier, 2002 : 423). L'acquisition d'un bon niveau en français, par exemple, est un enjeu important pour les migrants qui souhaitent trouver un emploi sur place, ce qui peut passer par l'entretien volontaire de relations avec les voisins, ou la discussion avec les commerçants. Cependant il faut souligner que « les sociabilités de voisinage des individus sont fortement déterminées par la nature du quartier, par sa localisation, par son image ou bien encore par sa composition sociale » (*ibid*). En ce sens c'est également le contexte urbain local qui explique les situations d'ancrage ou de transit : avec une opposition très nette entre le quartier du Plateau où vit Noriko (n°6), secteur résidentiel peu dense avec de nombreux commerces « de proximité », et les alentours de la rue de Flandre où vit Ippei, caractérisés par la présence de nombreux grands ensembles d'habitation et une circulation piétonne et routière intense.

3.2.3. Les étudiants japonais du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris : un rapport ambigu au quartier

Un cas plus particulièrement étudié est celui des pratiques du quartier par des migrants japonais qui n'y résident pas forcément, mais sont amenés à le fréquenter très régulièrement. Pour identifier des formes possibles d'interactions entre des migrants japonais et d'autres acteurs locaux, une perspective formulée en début de travail de terrain était d'observer particulièrement les pratiques locales d'étudiants japonais du Conservatoire Nationale Supérieur de Musique et de Danse de Paris (CNSMDP), dans la mesure où la localisation même de l'établissement induit la coprésence, dont il s'agit précisément d'étudier l'intensité, de deux populations très contrastées : des étudiants en musique et des résidents du quartier de niveau socio-professionnel modeste.

- *Un fonctionnement en enclave*

Plusieurs caractéristiques du fonctionnement général de l'établissement concourent à donner l'impression d'une sorte d'enclave, sans lien avec le quartier qui l'entourne. D'une part l'architecture même du bâtiment (photographie 5) offre peu d'ouvertures sur l'avenue et sur l'allée principale d'accès au parc de la Villette : peu de surfaces vitrées, et une entrée principale condamnée pour travaux depuis plusieurs années, qui oblige à entrer et sortir du bâtiment par une unique petite porte latérale qu'aucun affichage n'indique comme telle. De plus l'accès au parc de la Villette par l'arrière du bâtiment est impossible, et dans une certaine

mesure superflue car le bâtiment est structuré autour de son propre jardin intérieur, vaste et arboré. Plusieurs observations du comportement des étudiants à la sortie du conservatoire confirment que ceux-ci fréquentent très peu le parc, ce en quoi les trois étudiants japonais interrogés ne se distinguent pas des autres.

Photographie 5 : le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, une structure « enclavée »



Les formes prises par les activités proprement artistiques proposées par le conservatoire ne semblent pas contribuer à nuancer ce fonctionnement en enclave. Ainsi Monsieur Durand, professeur de deux des étudiants japonais interrogés, indique qu'aucune habitude n'a été prise d'organiser des concerts d'élèves hors du conservatoire, dans une salle du quartier où la population locale serait d'après lui susceptible de se rendre, davantage en tout cas qu'au conservatoire où le public, lors des concerts fréquents, est essentiellement extérieur au quartier. Il évoque ainsi comme une réalisation rare un concert que ses étudiants ont réalisé dans une église à proximité de l'avenue Jean Jaurès.

La rupture entre l'établissement et le quartier environnant est également sensible du point de vue des représentations que s'en font les étudiants, dont le discours reprend régulièrement le thème de la dangerosité. Par exemple une note d'information émanant de la direction du conservatoire est affichée en plusieurs endroits de l'établissement, qui relate l'agression récente d'une étudiante à la sortie du conservatoire. Après avoir rappelé qu'il s'agit d'un événement relativement fréquent, elle incite les étudiants, « surtout les jeunes femmes », à redoubler de vigilance en quittant l'établissement, en particulier le soir, et à prendre immédiatement le métro, ou à se faire accompagner si un trajet à pied est inévitable. Plusieurs observations du comportement des étudiants à la sortie du conservatoire ont révélé, de fait, une tendance fréquente à quitter les lieux immédiatement après, en s'engageant dans l'entrée de la station de métro située à quelques mètres de la sortie du conservatoire, ou en descendant l'avenue Jean Jaurès en groupe. Dans tous les cas le parc de la Villette et l'esplanade qui en marque l'entrée sont très peu fréquentés.

Cependant plusieurs éléments invitent à nuancer cette impression d'une rupture complète avec le quartier.

- *Une fréquentation sélective du quartier*

La recherche d'une proximité entre le lieu de résidence et le lieu d'étude est le premier facteur pouvant favoriser la fréquentation du quartier par les étudiants du conservatoire, au point qu'on peut parler d'une « niche résidentielle » constitutive d'un troisième type de « lieu japonais » à Paris après l'Ouest et le quartier de l'Opéra (Laruelle, 1997 : 29). Les entretiens réalisés avec trois étudiants japonais indiquent clairement que les longs déplacements avec les instruments sont vécus comme une contrainte certaine, dans la mesure où ils se rendent quotidiennement au conservatoire pour des séances de travail collectives. Ainsi Kâ (n°11) et Takayasu (n°12) ont tous deux préféré déménager respectivement dans le 11^e et le 14^e arrondissements et se rapprocher du conservatoire, alors que leur premier logement en Région Parisienne leur permettait de jouer de leur instrument sans contrainte. En effet ils ont d'abord vécu dans des résidences pour musiciens japonais, respectivement à Nanterre et à Rueil-Malmaison. Sato (n°17) a eu la chance de trouver son premier appartement, par une connaissance, à une station de métro du conservatoire, près de l'avenue Jean Jaurès (Métro Crimée), et se déclare très satisfaite de cette proximité. L'examen des annonces immobilières affichées dans la cafétéria du conservatoire montre que la quasi-totalité des appartements proposés se situent à proximité immédiate du conservatoire, et remplissent souvent explicitement des critères importants pour des étudiants en musique, tels qu'un isolement sonore correct ou la bienveillance des voisins directs.

Tous les étudiants interrogés déclarent connaître plusieurs étudiants japonais vivant à proximité immédiate du conservatoire, ce qui confirme l'attractivité d'une localisation proche, et peut induire par ailleurs une fréquentation du quartier en-dehors des heures de travail, notamment dans le cas de Sato qui circule beaucoup à pied pour se rendre chez des amies japonaises vivant de part et d'autre du canal de l'Ourcq³³. De la même façon Kâ visite très souvent un ami japonais, également étudiant du conservatoire, à la station Crimée, de l'autre côté du canal : il descend à pied une partie de l'avenue Jean Jaurès, puis prend la rue de l'Ourcq pour traverser le canal. Dans les deux cas le quartier est qualifié par sa population « *immigrée* », « *noire* », mais le danger est évoqué de façon nuancée et rapporté à des localisations précises (3.1.2).

Ces témoignages font ainsi écho au fait, observé de façon plus générale, que les étudiants japonais ont tendance à fréquenter surtout des étudiants japonais du même établissement. Le conservatoire induit la fréquentation du quartier alentour par des étudiants japonais qui ne se réduisent pas aux seuls résidents. Cette fréquentation se traduit notamment

³³ Rue de Nantes et rue de Thionville.

par une connaissance de plus en plus fine des ressources, des aménités et des désagréments du quartier. On peut ainsi remarquer que Kâ, résidant à Bastille mais fréquentant quotidiennement le conservatoire et ses environs, a une connaissance plus précise du quartier que Ippei (n°3) qui réside pourtant à la station Crimée, mais dont les relations sociales s'effectuent ailleurs.

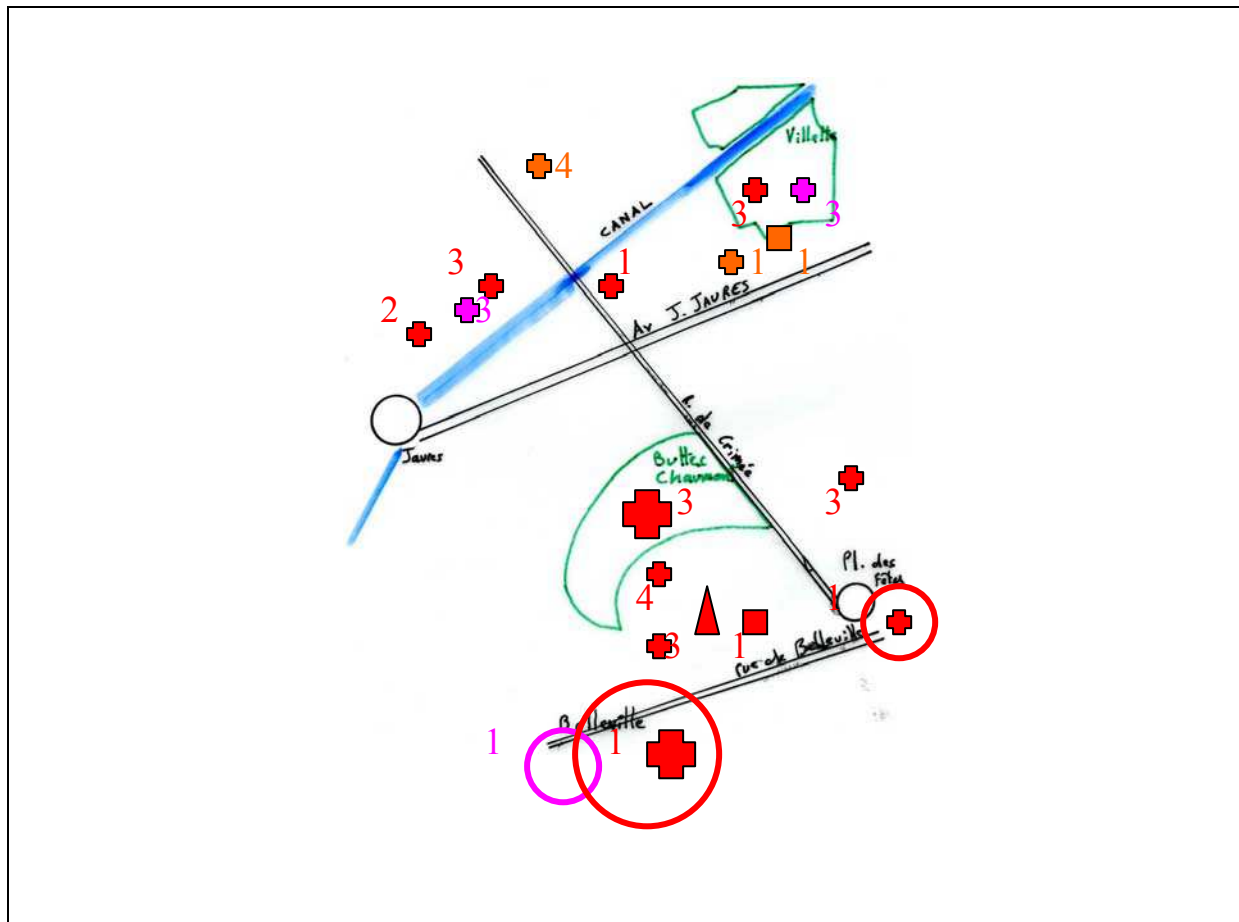
Les abords directs du conservatoire sont caractérisés par une offre abondante de restaurants proposant une restauration rapide et bon marché, notamment sur la bordure nord de l'avenue Jean Jaurès. Les trois étudiants interrogés mangent régulièrement dans un restaurant japonais, le plus proche du conservatoire. L'observation a montré une fréquentation forte, voire quasiment exclusive d'étudiants du conservatoire, ce qu'a confirmé l'un des serveurs interrogé.

Il convient également d'ajouter que l'enquête s'est également tournée vers les étudiants japonais de l'École d'Architecture de Paris La Villette, située rue de Flandre. Faute de temps, aucun étudiant n'y a été directement contacté, mais un entretien avec la responsable des échanges internationaux de l'école a fourni un certain nombre d'informations. D'une part elle a indiqué la présence de nombreux étudiants japonais, dont 16 en échange pour une durée de un an et demi, et un grand nombre³⁴ des 236 étudiants asiatiques régulièrement inscrits. Le volume horaire relativement important des cours et ateliers incite les étudiants à résider à proximité de l'école. En outre le fonctionnement général de l'établissement induit des fréquentations du quartier plus nombreuses que celles observées dans le cas des étudiants du conservatoire, notamment en raison de l'absence de cantine. Un bref questionnaire transmis par le secrétariat de l'école à des étudiants japonais et allemands a ainsi confirmé qu'avant et après les cours les étudiants fréquentent régulièrement des restaurants ou des bars de la rue de Flandre.

Les migrants habitant les alentours du canal de l'Ourcq ou s'y rendant quotidiennement fréquentent leur quartier, mais de façon très sélective. *A fortiori* les non résidents concentrent leurs pratiques éventuelles dans certains lieux précis. La carte 7 permet de rendre compte de ces polarisations fortes à l'échelle d'un quartier.

³⁴ L'interlocutrice n'a pas été en mesure de me donner le chiffre exact du nombre d'étudiants japonais inscrits à l'école, mais elle affirme qu'ils sont, avec les Coréens, la nationalité la plus représentée parmi les étudiants asiatiques.

Carte 7 : les pratiques contrastées des alentours du canal de l'Ourcq par trois types de migrants japonais



Les trois types de migrants japonais représentés :

- Résident : exemple de Noriko (n°6)
- Non résident : exemple de Sumichika (n°16)
- Non résident mais fréquentant quotidiennement le secteur : exemple de Kâ (n°11)

Les pratiques identifiées :

- Fréquentation des commerces ▲ Lieu de résidence
- Lieu de l'activité principale : 1. CNSMDP 2. Restaurant *Nakagawa*
- ⊕ Activités de loisir :
 1. restaurants et cafés
 2. cinéma /spectacle
 3. promenades/visites
 4. visites à un ami

L'action des migrants japonais dans le secteur étudié se traduit principalement en terme de fréquentation d'espaces publics et de consommation marchande. Mais les activités parisiennes de certaines personnes interrogées mettent en lumière d'autres formes de pratiques pouvant moduler l'évolution des secteurs où elles sont réalisées.

3.2.4. La création d'une offre culturelle originale

Outre les activités citées ci-dessus, certaines des personnes interrogées développent des activités susceptibles de contribuer au rayonnement local de certains lieux, ou d'impliquer une part de la population locale. Les cas identifiés dans les entretiens relèvent du domaine culturel.

- *Yamatonatto, une troupe parisienne d'artistes japonais*

Un type original d'action à échelle locale est illustré par l'exemple de Ikumi (n°14). Diplômé de deux écoles parisiennes de modélisme et de stylisme, Ikumi travaille de façon « alimentaire » comme serveur dans un restaurant français du 8^e arrondissement mais continue son travail de création de costumes, « pour le plaisir » et dans le cadre de spectacles qu'il met en scène avec les membres de sa troupe *Yamatonatto*, conçue pour répondre à leur envie de « faire un truc d'art, au sens large » : « *Yamatonatto c'est vraiment la troupe de jeunes japonais qui habitent à Paris et qui veulent faire un truc d'art, au sens large. On n'a pas forcément l'occasion d'exprimer des choses, parce que c'est difficile quand on est étranger ; Donc pour exprimer quelques chose qu'on a créé ça.* ». Cette troupe regroupe quatre jeunes japonais, ayant étudié ou étudiant la musique ou la création graphique, qui se sont rencontrés pendant leur séjour à Paris. Il est intéressant de noter que l'un des membres de cette troupe est Takayasu, étudiant en saxophone au conservatoire, que j'ai rencontré indépendamment de Ikumi, ce qui illustre bien la réalité du « petit monde » des jeunes artistes japonais vivant à Paris, pour reprendre une expression utilisée par Ikumi :

« Je voulais avoir des informations sur Yamatonatto. On est trois dedans. Moi je fais la création de décors et de costumes. Il y a un mec qui compose de la musique et sur scène il joue de la guitare électronique. Et Kâ il joue de la basse et il fait de la musique. Et en plus il y a des invités qui peuvent venir. C'est le cas du saxophoniste du conservatoire ? Oui, exactement. Tu les as rencontrés à Paris ? Oui. C'est un peu compliqué : au début on était deux, avec un autre Japonais. Au début on disait, pourquoi pas faire un truc rigolo. J'avais inventé un personnage rigolo, qui s'appelait l'extra terrestre rose, et je créais des petits films, des performances, des trucs comme ça. Et on a commencé comme ça. C'était pour moi au début, j'ai un peu envoyé à des télés ou des boîtes, mais ça n'a pas marché. Et la troupe de Yamatonatto, ce ne sont que des gens que tu as rencontrés à Paris ? Oui, c'est toujours par amis communs, des amis d'amis d'amis, etc. C'est un tout petit milieu, vraiment un tout petit monde avec de la musique, de la danse, un peu tout mélangé. » ; « C'est vrai qu'il y a beaucoup de Japonais qui habitent à Paris, mais le milieu des Japonais n'est pas très grand, surtout qu'on est dans la même génération, avec le même goût pour la mode, la musique, et tout ça. Donc on se fréquente plus ou moins. »

Ikumi affirme de façon catégorique que le fait d'être japonais constitue un atout décisif pour un jeune artiste à Paris, puisqu'il bénéficie ainsi d'une image très favorable associant l'« exotisme » à la culture urbaine japonaise qui connaît un succès grandissant en Europe :

« Et pour faire de la création ou de l'art c'est plus facile au Japon ou en France ? [...] *je pense que c'est plus facile en France qu'au Japon, franchement, pour les jeunes artistes et les débutants. [...] Mais nous nous avons plus d'avantages de faire ici, parce que déjà on est Japonais, on est jeune artiste japonais, donc déjà pour les Français c'est intéressant. Tu penses ? Ah oui, vraiment, mais d'ailleurs c'est assez normal. Parce que par exemple si tu es un artiste français et que tu veux démarrer en France ou au Japon, si tu es au Japon tu as une étiquette : je suis Français, et ça c'est énorme, comme avantage. Et c'est vrai que en France, la culture japonaise, on en parle vachement. Et tu le sens par exemple quand tu cherches une salle ? Oui par exemple, mais déjà juste le Butô c'est plus, en France c'est bien accueilli, alors que quand j'étais au Japon je n'en ai jamais entendu parler, je ne connaissais pas, parce que c'est vraiment underground. Et ici il y a beaucoup de spectacles de Butô, je ne dis pas plus qu'au Japon, mais ici il y a plein de danseurs japonais qui viennent. Et puis il y a toujours l'exotisme, pour les Français, ça attire. »*

Cet avantage permet à la troupe de voir ses spectacles programmés dans différentes salles et devant des publics relativement variés.

Actuellement la troupe met en scène un spectacle de butô, une forme de danse japonaise certes réservée au public restreint des amateurs de danse contemporaine, mais qui occupe une large place dans la programmation des centres culturels japonais de Paris³⁵, et un certain nombre de salles de spectacles de danse qui n'ont pas vocation particulière à proposer une offre japonaise. D'ailleurs Ikumi, qui participe ponctuellement à des spectacles professionnels de butô, insiste sur le fait qu'il n'avait jamais entendu parler de cette danse au Japon et qu'il l'a véritablement découverte depuis son arrivée à Paris, où elle connaît un succès certain, grâce à la présence régulière de danseurs japonais renommés. Ainsi, sur la cinquantaine de spectateurs du spectacle *Le fil de l'araignée*, présenté en avril 2005, la moitié environ étaient japonais, et les autres des Français abonnés à la salle de spectacle ou des amateurs de culture japonaise. Deux spectatrices japonaises rencontrées à la fin du spectacle ont affirmé connaître personnellement les membres de la troupe, ce qui confirme qu'artistes et public appartiennent au même « petit monde ». L'une vit à Paris depuis cinq ans, réside dans le quartier (Jourdain) et est comédienne, l'autre y vit depuis deux ans et fait des études de danse. Toutes deux fréquentent très régulièrement cette salle.

Si le public, japonais ou non, se limite à une population restreinte d'initiés, ces spectacles sont susceptibles d'avoir un certain rayonnement local, qui apparaît à plusieurs égards. D'abord le spectacle *le fil de l'araignée* a été programmé à deux reprises au Regard du Cygne (carte 10 : photographie 6), une salle du 19^e arrondissement spécialisée dans la danse

³⁵ L'Espace Bertin Poirée notamment, situé dans le Marais, propose très souvent des spectacles de butô au sein d'une programmation destinée explicitement à promouvoir et faire découvrir la culture japonaise parmi le public parisien.

contemporaine. Située dans le haut de la rue de Belleville, face aux tours de la Place des Fêtes, cette salle a les caractéristiques du lieu culturel *underground* : une programmation diffusée essentiellement sur internet et par tracts, une quasi-invisibilité depuis la rue puisqu'il s'agit d'anciens ateliers construits de part et d'autre d'une cour intérieure à laquelle on accède par un portail anonyme, une clientèle d'habitues jeunes et appartenant au monde du spectacle et de la culture. La direction a accueilli très favorablement la proposition initiale de Ikumi, et celui-ci se dit prêt à renouveler l'expérience. Plus généralement c'est dans ce type de lieu que sont diffusés les spectacles japonais de ce type : Ikumi cite notamment le Shala, une sorte de café-concert de Montreuil (Croix-de-Chavaux) tenu par une Japonaise anciennement installée à Paris, et qui sert de lieu de ralliement du « petit monde » des jeunes artistes japonais. De la même façon un de leur spectacle est prévu aux Voutes, un *squat* du 13^e arrondissement. Si ces lieux concernent peu de monde directement, entre cinquante et cent personnes les soirs de spectacles, ils participent en revanche du rayonnement du secteur auprès de la population non résidente. Ikumi affirme ainsi que les habitants du quartier ne fréquentent pas le Regard du Cygne, et que la plupart des spectateurs vivent ailleurs dans Paris. Cependant la salle ne constitue pas véritablement une enclave dans la mesure par exemple où après le spectacle les artistes, les responsables de la salle et certains des spectateurs se rendent dans un restaurant ou un bar situé à proximité.

La troupe *Yamatonatto* a réalisé en 2004, à l'occasion de la fête de la Musique, un spectacle de rue au bord du canal Saint Martin. Ce type d'événement permet naturellement une visibilité accrue et un contact plus large avec la population résidente ou de passage (photographies 6 et 7). Le choix du lieu répondait à la fois à l'exigence d'avoir un public « branché » et « sympathique », pour reprendre des expressions de Ikumi, et de n'être pas trop éloigné de République³⁶ pour être certain qu'il soit nombreux. C'est d'ailleurs ce dernier critère qui a finalement décidé les membres de la troupe à ne pas réaliser le spectacle un peu plus au nord du canal, le long du Bassin de la Villette. L'animation ainsi proposée participe incontestablement de l'évolution de l'image du secteur où elle a lieu.

³⁶ La place de la République est en effet un des sites les plus fréquentés par le public lors de la fête de la musique.

Photographie 6 et 7: la création d'une offre culturelle originale : spectacle de danse butô par la troupe Yamatonatto au bord du canal Saint Martin (10^e arrondissement)



Source : www.yamatonatto.com

- *Les activités d'une pianiste japonaise à Paris*

Setsuko (n°10), pianiste professionnelle vivant à Paris depuis 1980, offre également l'exemple de la création d'une offre culturelle originale. Si elle-même ne vit pas à proprement parler dans le Nord-Est parisien³⁷, certaines de ses activités ont lieu dans des quartiers populaires du Nord-Est et de la proche banlieue.

D'une part elle donne des cours de piano et des concerts au sous-sol d'une librairie du 10^e arrondissement, boulevard de Magenta entre la gare du Nord et la gare de l'Est, tenue par une Algérienne qui cherche à en faire un lieu d'exposition. Si les délais du travail de terrain n'ont pas permis une observation sur place, il est néanmoins possible d'identifier dans l'entretien réalisé avec Setsuko des éléments qui renvoient effectivement à une vocation pour ce type d'activité. Ainsi pour elle la nationalité algérienne de l'initiatrice du projet est l'illustration des possibilités qu'offre Paris, à la différence de Tokyo, de « *rencontrer vraiment beaucoup d'immigrés, beaucoup d'étrangers* ». Elle précise également que « *la rencontre avec les étrangers c'est vraiment intéressant.* ».

D'autre part elle a créé l'atelier « le Son des Choses » destiné à l'initiation musicale, qui constitue sa principale activité professionnelle. Les concerts qu'elle donne dans le cadre

³⁷ Elle vit dans le 12^e arrondissement à proximité du Bois de Vincennes, dans un quartier résidentiel dont la population, de niveau social relativement aisé, ne correspondait pas au profil des quartiers étudiés en priorité.

de son atelier ont lieu à Bagnolet (93), à proximité du 20^e arrondissement. Une observation sur place lors d'un concert précédant l'entretien a révélé plusieurs aspects significatifs. Les enfants et jeunes adolescents participant à l'atelier sont issus de familles d'origine et de niveau social relativement variés, en raison notamment d'une coopération entre Setsuko et le conservatoire municipal de Bagnolet qui permet à des élèves qui y sont inscrits de ne pas payer la cotisation assez élevée de l'atelier. Conformément aux remarques faites par Ikumi (n°14) sur les avantages d'être japonais pour initier une carrière d'artiste à Paris, le fait que Setsuko soit japonaise constitue un atout évident pour le succès de son atelier. Une discussion informelle avec les mères de certains élèves de l'atelier ont ainsi montré qu'elles appréciaient des méthodes « originales », « différentes », qui développent une « ouverture d'esprit » chez leurs enfants. La mise en scène du spectacle, de l'organisation de la salle aux costumes des participants, étaient conçus pour créer une sorte d'ambiance japonaise³⁸ immédiatement identifiable. Comme professeur d'initiation musicale, Setsuko est également amenée à participer à des formations en dehors de son propre atelier. Elle évoque notamment son activité auprès d'éducateurs sociaux en formation, en insistant sur l'intérêt qu'elle y trouve : *« j'ai travaillé beaucoup avec des éducateurs spécialisés. Et ce sont vraiment des anges. Ça me touche toujours quand je discute avec ces étudiants. Ils sont censés seulement aider les personnes en difficulté. Chaque fois, je me dis « chapeau »... »*. L'aide aux « personnes en difficulté », aux « enfants qui pourraient être délinquants », constitue un thème récurrent du discours de Setsuko dans la partie de l'entretien où elle évoque l'évolution de son propre rapport avec Paris. En effet la mise en œuvre d'une sorte de dimension sociale et pratique de son travail de musicienne est liée à ce qu'elle présente comme une profonde évolution personnelle.

Elle évoque ainsi sa volonté de dominer son appréhension initiale des « délinquants », au terme d'un processus qu'elle illustre par cet exemple :

« l'autre jour j'étais dans une association [...] dans un quartier difficile. [...] quand on est sorti il y avait justement des jeunes adolescents qui étaient là...Mais je ne sais pas pourquoi, peut-être avec l'âge, j'ai beaucoup moins peur maintenant. Et d'ailleurs c'est pour ça aussi que je peux travailler avec des enfants en difficulté. Ça aussi c'est quelque chose pour laquelle je suis en train de changer, il ne faut pas hésiter pour aider les gens en difficulté. »

Elle insiste à plusieurs reprises sur l'ampleur de l'évolution en décrivant ce qu'elle était lors de son arrivée à Paris :

« Mais parce que je suis une japonaise pianiste, qui arrive de la formation classique, dérivée du conservatoire, vous pouvez imaginer, j'étais bien protégée, ... puriste, et mon esprit était comme ça (fait un geste de fermeture). Mais Paris ça m'a aussi secouée, en quelque sorte. »

³⁸ En particulier les spectateurs sont invités à se déchausser avant d'entrer dans la salle, et la plupart sont assis sur des coussins.

Il est intéressant de noter que cette évolution personnelle profonde liée à la confrontation avec une sorte de réalité sociale parisienne fait écho au discours de certains des jeunes japonais résidant dans le 19^e lorsqu'ils évoquent le charme d'une confrontation quotidienne à un quartier populaire. Cependant la situation migratoire intervient de façon différente dans ces deux formes d'évolution personnelle. Dans le cas des résidants du 19^e cette ouverture revêt toujours implicitement un caractère temporaire, et relève d'une expérimentation correspondant à un âge relativement jeune et à une situation professionnelle et personnelle encore floue, dans la perspective d'un retour toujours possible au Japon. A l'inverse Setsuko établit un lien étroit entre la construction progressive de cette ouverture d'esprit et la transformation d'une situation migratoire en une sédentarité volontaire, dont elle cherche à assumer toutes les implications y compris politiques et éthiques :

« C'est aussi avec l'âge, c'est aussi notre problème : comment on peut accueillir des personnes en difficulté. Et puis je me suis dis : je ne suis plus une étrangère qui doit se protéger. Je suis une citoyenne de Paris, de la France. Je prends aussi une charge de notre problématique de Paris. »

Enfin il convient de remarquer que Setsuko illustre cette évolution en rappelant son itinéraire résidentiel à Paris, dont elle considère qu'il correspond aux différentes phases de son évolution : *« Et puis comme vous avez vu j'ai habité d'abord à Boulogne, le 16^e, et puis j'ai déménagé. Et puis je fréquente le 10^e, etc. Voilà, et je sens vraiment comme ça. »*

Ces deux exemples illustrent des formes possibles de création d'une offre culturelle originale à l'échelle d'un quartier, et permettent de saisir deux types différents d'articulation entre situations migratoires et activité culturelle. Dans les deux cas le fait d'être japonais constitue un avantage certain aussi bien pour obtenir une salle que pour attirer un public ou des adhérents.

Conclusion de la troisième partie

L'objet de cette dernière partie était de confronter plus directement la problématique de cette recherche avec les observations réalisées sur le terrain. Comment et dans quelle mesure les migrants japonais peuvent moduler les transformations d'un quartier populaire ? Plusieurs éléments de réponse peuvent être dégagés. D'abord les quartiers populaires sont bel et bien intégrés à la géographie des pratiques spatiales des migrants japonais à Paris, au moins pour un certain nombre d'entre eux, qui se distinguent par leur profil socio-professionnel, mais surtout par la durée de leur séjour à Paris, directement liée aux évolutions des projets personnels. Ainsi un étudiant japonais qui prévoit de rester un an pour valider un diplôme a toutes les chances de s'installer d'abord dans un quartier de l'Ouest parisien, en basant son choix sur les représentations préalables de la géographie parisienne identifiées en deuxième

partie. En revanche les quartiers plus populaires s'intègrent davantage à un espace potentiel de pratiques, résidentielles ou de fréquentation, au fur et à mesure que la connaissance objective à leur sujet s'améliore et que plus généralement un système de signification plus axiologiques et subjectives leur est associé. Ainsi pour des migrants qui, par leur projet initial d'expatriation ou par l'évolution de celui-ci, cherchent à rompre avec un modèle « social », au sens le plus large, le Nord-Est parisien possède un double attrait symbolique : il renvoie à l'animation culturelle et à l'« exotisme » associé par les populations en place aux quartiers populaires parisiens, et il symbolise une rupture avec un modèle conventionnel du cadre expatrié japonais. Un ensemble plus large de facteurs jouent en ce sens : l'attraction pour l'animation d'un quartier populaire ; la curiosité, insatisfaite au Japon, pour une atmosphère cosmopolite et dépayssante ; le charme de la nouveauté d'une existence citadine « bohème » ; le bénéfice d'une moindre charge financière qui permet de s'installer plus longtemps et/ou dans un appartement plus vaste, en cas notamment d'installation en couple, etc.

Le Nord-Est parisien n'est donc pas une *terra incognita* pour les migrants japonais, et les pratiques qu'ils y développent participent de manière plus ou moins spécifiques aux transformations en cours de ces quartiers, en plusieurs domaines.

Les résidents japonais du quart Nord-Est agissent d'abord sur le marché local du logement. Ils participent ainsi d'un mouvement général de *gentrification* de ces quartiers, mais avec certaines caractéristiques : d'une part leur ancrage résidentiel ne signifie pas toujours une véritable sédentarité, dans la mesure où l'horizon personnel et professionnel intègre souvent, quoique de manière tacite, le retour au Japon. Leur installation dans un quartier populaire ne consiste donc pas en un investissement immobilier – la grande majorité de ces migrants sont locataires de leur logement – ni en une aspiration à la stabilité résidentielle, ce qui peut élargir l'éventail des possibles lieux de résidence. Est principalement prise en compte la qualité intrinsèque du logement, et un tissu résidentiel très mixte à échelle fine comme celui des alentours du canal de l'Ourcq offre donc la possibilité d'une insertion d'élites migrantes dans un tissu social défavorisé. En outre les modalités d'accès des migrants japonais au logement dans ce type de quartiers repose presque exclusivement sur l'interconnaissance et la transmission d'un même logement entre un migrant qui rentre au Japon et un migrant qui en vient, dans le cadre d'un accueil extrêmement bienveillant, par les propriétaires, de locataires japonais « précédés » par une réputation très favorable. Se développent ainsi des formes de maintien, voire de concentration des japonais dans des quartiers périphériques par rapports aux « lieux japonais » les plus visibles à Paris.

En outre les migrants japonais participent au renouvellement des marquages sociaux de ces quartiers. La fréquentation des lieux et les usages des différentes ressources locales sont très sélectifs – en particulier pour les non-résidents -, mais particulièrement intenses. La situation même de migrant explique en partie cette intensité, qui repose sur la curiosité pour des lieux méconnus (les marchés découverts par exemple), et une sorte d'aspiration générale à

« profiter » d'un séjour qui reste placé sous le signe du temporaire, de l'exception et de l'expérimentation : fréquenter la piscine municipale plusieurs fois par semaine pour apprendre à nager, suivre des cours du soir de coréen, multiplier les expériences gastronomiques en profitant de l'offre abondante en restaurant près de Belleville, sont autant d'exemples identifiés lors des entretiens qui illustrent une intensité certaine des usages du quartier. Une spécificité de la participation des migrants japonais aux marquages sociaux, par rapport à des acteurs *urbains* français ou occidentaux, repose sur leur « visibilité » physique et le faisceau de connotations auxquelles ils peuvent être associés dans l'imaginaire commun, notamment dans le contexte du succès grandissant d'une culture « urbaine » japonaise en France. Nous avons vu comment certains artistes pouvaient jouer de cette visibilité pour développer leurs activités, et mettre en place des centralités locales originales. Précisément, les « productions » urbaines locales les plus nettement identifiées relèvent de la création d'une offre culturelle particulière, qui participe du rayonnement de lieux précis auprès d'une population qui réside dans d'autres secteurs de l'agglomération, mais qui est susceptible d'être attirée par des ressources inédites du quartier concerné.

A certains égards les migrants japonais peuvent donc jouer le rôle d'« envahisseurs » ou de « pionniers » (Lévy, 2002 : 199) intervenant en « amont » d'un processus local de *gentrification*, qui « sont généralement jeunes, vivent seuls ou en couples sans enfant, et appartiennent aux professions intellectuelles et artistiques » (*ibid.*). Cependant la double spécificité des migrants japonais les distingue des catégories couramment utilisées pour décrire les acteurs de la *gentrification*. En tant que Japonais ils peuvent produire des marquages sociaux et des types de centralités locales originaux. En tant que migrants internationaux ils ne mettent que marginalement en œuvre le processus de rachat et de réhabilitation de logements anciens caractéristique des « envahisseurs », et « transforment » ainsi moins radicalement le marché du logement dans lequel ils s'insèrent. Résidents « de passage », ils sont susceptibles également de développer des sociabilités originales avec les populations locales stables, notamment de voisinage, dans la mesure où « les personnes qui entretiennent les relations les plus nombreuses, les plus diversifiées et les moins dépendantes de la proximité géographique sont également celles qui voisent le plus » (Authier, 2002 : 425). Les enseignements tirés de la troisième partie permettent donc d'identifier un certain nombre de spécificités dans la part prise par les migrants japonais à la *gentrification* de quartiers populaires. Il s'agit évidemment davantage de pistes d'investigation à plus long terme que d'une liste ayant vocation à l'exhaustivité, mais elles permettent d'ores et déjà de conclure que certains migrants japonais contribuent effectivement à transformer les quartiers populaires parisiens, mais selon des modalités spécifiques qui obligent à réévaluer la pertinence des concepts communément utilisés pour décrire la *gentrification*, et plus largement la production locale de la ville par ses habitants.

Conclusion générale

Ce mémoire constitue la première étape d'une recherche doctorale de plus long terme. A ce titre seule une partie des questionnements formulés en première partie ont été véritablement abordés. En effet l'enjeu pour ce travail était double. D'une part, mettre à l'épreuve d'une investigation de terrain de neuf semaines les choix méthodologiques effectués au regard d'un positionnement théorique précis. D'autre part, vérifier empiriquement la validité, pour une recherche de plus longue haleine, de l'hypothèse d'une inflexion spécifique par des migrants japonais et des transformations en cours dans les quartiers populaires du Nord-Est parisien. Avant de tirer des conclusions sur les enseignements théoriques et méthodologiques de ce travail, il convient d'emblée de dresser un bilan des résultats produits au cours de cette recherche, afin d'évaluer la pertinence de son hypothèse centrale.

Un premier enseignement est que la Région Parisienne attire effectivement des migrants japonais, dont les profils ne se réduisent pas aux professionnels de la finance ou des « nouvelles technologies » et aux hauts fonctionnaires auxquels sont consacrés un grand nombre de travaux sur les « élites migrantes ». Certes le rayonnement parisien repose en partie sur des fonctions économiques et politiques internationales, et Kazuhiko Yatabe, dont la typologie des migrants japonais à Paris a été largement mise en œuvre dans cette recherche, identifie à juste titre un ensemble cohérent de cadres, d'hommes d'affaires, de représentants diplomatiques, d'universitaires hautement qualifiés, dont le séjour à Paris consiste en une « expatriation » facilitée et encadrée par diverses institutions japonaises ou françaises. Si ce profil de migrant est en quelque sorte le plus « visible » et le plus fréquemment cité y compris par des informateurs bon connaisseurs de la communauté japonaise de Paris, il est loin d'être un profil exclusif. En effet le rayonnement international de Paris relève également d'autres domaines, notamment universitaire ou « étudiantin » au sens plus large, incluant également la musique classique par exemple, et s'accompagne d'une série de représentations particulièrement bien ancrées. L'ensemble des représentations positives de Paris en général peut avoir d'autant plus de poids que la migration à Paris est, pour les Japonais, relativement aisée. A différentes échelles, un grand nombre d'acteurs cherchent en effet à promouvoir l'installation de ces élites migrantes. Les responsables de développement économique régional, pour qui les « talents » étrangers, pour reprendre une formule souvent utilisée, sont un enjeu à la fois comme professionnels hautement qualifiés et comme consommateurs à fort pouvoir d'achat ; les directeurs d'établissements scolaires au sens large, incluant aussi bien une institution prestigieuse comme le Conservatoire National de Paris, qui mène une active politique de recrutement et d'échanges internationaux, que les très nombreuses écoles privées enseignant le « français pour étrangers », et dont les Japonais constituent de longue date une clientèle privilégiée ; enfin, sans que la liste soit exhaustive, certains propriétaires immobiliers qui diffusent leurs offres locatives essentiellement dans le réseau des associations japonaises de Paris pour « cibler » une clientèle réputée particulièrement fiable, ce qui permet de fait aux

migrants japonais de bénéficier d'une offre immobilière abondante au cours de leur séjour. Ces facteurs expliquent que les migrants japonais à Paris ont des profils très divers. Aux cadres et fonctionnaires expatriés s'ajoutent ainsi les étudiants, dont plusieurs types doivent être distingués : les étudiants séjournant à Paris pour une durée déterminée pour l'obtention d'un diplôme ; les étudiants qui prolongent leur séjour en renouvelant leur inscription dans un établissement scolaire ; ceux qui renouvellent leur visa étudiant, ce qui est relativement aisé du point de vue administratif, et trouvent un emploi sur place. Enfin on peut identifier un ensemble d'actifs, parfois anciens étudiants, installés plus durablement à Paris et qui exercent une profession indépendante : artistes, restaurateurs, professeurs privés, etc. L'investigation de terrain a ainsi confirmé que les trois types principaux de migrants japonais étudiés par Kazuhiko Yatabe (1992) correspondent bien à des groupes cohérents et identifiés par les informateurs comme par les enquêtés, mais elle a aussi permis de mettre en lumière une diversité interne à chaque groupe, et surtout des passages possibles de l'un à l'autre, en fonction du projet personnel à Paris, souvent redéfini au cours du séjour. Les représentations de Paris et de ses quartiers, la signification individuelle de la migration à Paris, les projets qui s'y rattachent, sont susceptibles d'être profondément redéfinis. La dimension évolutive et dynamique des rapports affectifs avec l'espace d'installation constitue une « entrée » particulièrement éclairante pour appréhender les pratiques citadines, et éviter d'associer de manière trop rigide des types de pratiques et des profils strictement définis par le type d'activité par exemple.

Une organisation spatiale générale de la communauté japonaise de Région Parisienne a également pu être en partie identifiée. Elle est structurée par un pôle commercial, de services et de loisirs dans le quartier de l'Opéra qui concentre la plupart des commerces japonais de Paris, et qui est fréquenté plus ou moins intensément et exclusivement par tous les types de migrants japonais. L'organisation spatiale d'ensemble se caractérise également par une relative concentration résidentielle dans le Sud-Ouest (15^e arrondissement) et l'Ouest parisien (16^e arrondissement), incluant les communes valorisées de la proche couronne (Boulogne-Billancourt, Neuilly). Cette localisation est privilégiée particulièrement par les cadres et fonctionnaires expatriés, qui bénéficient de la proximité des centres d'affaires de la Défense et du 8^e arrondissement. En outre ont été implantées dans l'Ouest parisien certaines structures spécifiquement destinées aux Japonais, comme des établissements scolaires, qui contribuent à maintenir ce secteur comme pôle résidentiel principal. Enfin l'attrait de l'Ouest parisien est fondé également sur le caractère calme et sûr de ce secteur, au sein d'une « géographie » parisienne des dangers que décrivent et relaient notamment des guides touristiques ou d'aide à l'expatriation, et qui ne valorisent pas les quartiers populaires du Nord-Est de Paris. Pour autant les quartiers populaires ne sont pas exclus des pratiques citadines des migrants japonais. En intégrant des résidents du 19^e arrondissement dans l'échantillon des migrants japonais enquêtés, cette investigation de terrain visait à vérifier la pertinence empirique d'une

observation des comportements de ces migrants dans des quartiers populaires de Paris. Il apparaît que ceux-ci peuvent être connus, fréquentés et habités par une partie des migrants japonais. Cette recherche a permis de décrire les logiques expliquant, pour certains profils individuels de migrants, l'intégration dans les pratiques urbaines d'un Nord-Est exclu de l'organisation spatiale générale de la communauté japonaise de Région Parisienne.

D'abord, la durée prévue du séjour joue un rôle déterminant dans la prise en compte de quartiers populaires comme lieux possibles de résidence. En effet ces secteurs se caractérisent par des prix de l'immobilier moins élevés que dans l'Ouest parisien, ce qui constitue un avantage certain pour des migrants souhaitant prolonger leur séjour. Les trajectoires résidentielles à Paris consistent ainsi souvent en une installation initiale dans un arrondissement de l'Ouest, et en des déménagements successifs pouvant aboutir à une localisation dans un quartier populaire. La durée effective du séjour peut également jouer un rôle dans l'amélioration des connaissances des différents quartiers de Paris, au gré des promenades, des visites amicales ou des occasions de tous ordres, donc dans la possible prise de distance avec un système initial de représentations nourrissant la mauvaise réputation, en matière de sécurité notamment, des quartiers populaires dans leur ensemble.

En outre cette recherche a pu identifier certains pôles résidentiels locaux fondés sur la présence d'une structure spécifique, comme le Conservatoire National de Musique et de Danse de Paris, impliquant une relative proximité. Il convient de noter que ces pôles induisent des pratiques plus larges de fréquentation, et ne se réduisent pas à la résidence.

Enfin, les pratiques du Nord-Est parisien par des migrants japonais ont pu être mises en relation avec la signification de Paris, au sein de certains projets migratoires individuels, comme une « ville des possibles ». Les notions anthropologiques de « primarité » et de « secondarité », mises en œuvre par Jean Rémy (1999) pour analyser des mobilités individuelles, ont ainsi permis d'une part d'expliquer la possible intégration de quartiers populaires dans les pratiques citadines de migrants internationaux, et d'autre part de mettre en lumière des spécificités comportementales, au sens large, de ces migrants au sein des espaces concernés. En ce sens, l'analyse des représentations de Paris comme « ville des possibles » a permis d'articuler différentes échelles de références, en éclairant des pratiques locales par un positionnement personnel du migrant par rapport au lieu et au milieu d'origine, ce qui correspond à l'une des stratégies méthodologiques énoncées. Si l'on analyse Paris comme un espace de « secondarité », le séjour de certains migrants peut se traduire effectivement par une volonté de rompre temporairement avec leurs habitudes citadines et un milieu social d'origine considéré comme trop contraignant. La fréquentation de quartiers populaires peut ainsi répondre à cette aspiration générale, qu'elle se traduise par une « prise de risque », quoique consciente et limitée, ou par une curiosité envers une atmosphère cosmopolite parfois méconnue dans la métropole l'origine. Le séjour parisien a ainsi pu être l'occasion, pour plusieurs Japonais interrogés, d'une découverte de cultures africaines, notamment du point de

vue de l'alimentation. L'hypothèse, formulée en début de recherche, de l'attrait exercé sur certaines catégories d'élites migrantes par l'atmosphère « exotique » de quartiers populaires a ainsi pu être vérifiée. De façon générale la fréquentation de quartiers populaires peut être un moyen d'expérimenter l'inédit, voire l'aventure, que certains migrants placent au cœur de la signification de leur séjour à Paris. En outre, comme lieu de résidence, le Nord-Est peut permettre à des migrants de se « situer » socialement dans un double système de référence : premièrement, ils se distinguent ainsi du modèle des « représentants du système social japonais » (Yatabe, 1992) résidant dans l'Ouest parisien, et, deuxièmement, ils se positionnent dans un système local de catégorisation des secteurs parisiens, qui oppose très schématiquement l'« animation » de la Rive Droite à l'« ennui » de la Rive Gauche.

Les notions de « primarité » et de « secondarité » ne permettent d'identifier qu'une partie des spécificités comportementales des migrants japonais, selon un axe de questionnement central de cette recherche. En effet c'est plus largement un ensemble d'usages constitutifs d'un « rapport au Japon » que ce travail a en partie identifié. De façon certes contrastée selon les individus, ce rapport au Japon se traduit par différentes composantes des modes d'habiter : le maintien d'habitudes alimentaires japonaises, qui induit la fréquentation des commerces du quartier de l'Opéra mais aussi de Belleville, ce qui ajoute un argument, non identifié au début de cette recherche, justifiant l'étude des pratiques du Nord-Est par ces migrants ; l'organisation de l'espace domestique, qui influence considérablement le choix du logement en fonction d'exigences précises. A ce titre la présence de logements répondant à ces exigences dans le marché local est un critère décisif de sa fréquentation par des migrants japonais. Ce travail a donc permis d'identifier des types de migrants fréquentant ou habitant des quartiers populaires, de mettre en lumière ce choix relativement paradoxal, et d'identifier un certain nombre de composantes du mode d'habiter liées à un ensemble de « normes », certes souples et très inégalement prises en compte, relevant d'un lieu d'origine.

Cette recherche a également été conçue avec une « entrée » par un lieu : les alentours du canal de l'Ourcq, dans le 19^e arrondissement. L'analyse détaillée des pratiques des Japonais y résidant a ainsi confirmé que certains sites, pôles et axes commerciaux ou espaces publics dédiés au loisir, sont des lieux de coprésence de ces migrants avec une population très diversifiée, ce qui justifie le choix initial du terrain. Le questionnement central de cette recherche est celui d'une spécificité des migrants japonais comme acteurs urbains dans le contexte des alentours du canal de l'Ourcq. Plusieurs éléments de réponse ont pu être dégagés. D'une part ces migrants participent en partie de manière non spécifique au processus général de *gentrification*, dans la mesure où leurs profils les apparentent en partie à une « nouvelle classe moyenne », qui se définit moins par la catégorie professionnelle que par une aspiration revendiquée notamment « à la mixité sociale et la cohabitation avec les couches populaires » (Levy, 2003 : 200). D'autre part cette recherche a permis d'identifier un certain

nombre de spécificités des migrants japonais dans la manière dont ils peuvent infléchir les évolutions des quartiers populaires qu'ils pratiquent.

D'abord, le questionnement sur une participation spécifique de ces migrants à l'évolution du marché local du logement a ainsi pu être en partie éclairé : ils se distinguent des profils communément identifiés des agents de la *gentrification* dans la mesure où ils sont le plus souvent locataires de leurs logements, donc ne prennent pas part à un processus de réhabilitation qui, généralement, est le déclencheur initial de la transformation de ces quartiers.

En outre, la participation des migrants japonais à la production locale de la ville s'analyse en terme de marquages sociaux, dans la mesure notamment où la dimension temporaire et « aventureuse » de certains séjours induit une pratique relativement importante des espaces publics, notamment sous la forme de la promenade, « guide en main » ou au hasard. En outre cette fréquentation s'effectue souvent en groupe, ce qui induit une « visibilité » accrue de ces migrants dans les espaces publics. Des indices d'une production de marquages sociaux ont été indirectement identifiés à l'échelle plus fine de l'immeuble, dans la mesure où l'accès au logement des migrants japonais dans ce type de quartiers s'effectue principalement par « reprise » d'un logement précédemment occupé par un autre migrant japonais, le plus souvent connu personnellement et correspondant à un même profil. Dans le cas des étudiants, cette modalité induit la présence continue d'une population jeune dont émerge une sorte de « figure » locale de l'« étudiante japonaise » susceptible de participer de sociabilités de voisinage originales.

En outre l'un des aspects particulièrement étudié de la problématique centrale était la production par des migrants japonais de centralités locales spécifiques s'adressant à l'ensemble de la population. Trois types de centralités locales ont pu être identifiées. Premièrement le quartier plus particulièrement étudié compte deux restaurants « gastronomiques » japonais, qui participent d'une diversification de l'offre commerciale locale. Deuxièmement l'investigation de terrain a montré l'existence d'une offre variée d'activités culturelles japonaises à destination d'un public non spécifiquement japonais, dont les cours de *yoga* sont un exemple bien connu. Le rayonnement local de ces offres originales s'inscrit dans une « vogue » certaine en France des diverses formes de cultures japonaise, depuis la culture « urbaine » contemporaine jusqu'aux traditions artistiques ou spirituelles. La publicité de ces activités est d'ailleurs particulièrement large, grâce à un grand nombre de centres culturels et de journaux relayant les différentes offres et manifestations. Troisièmement la programmation de spectacles japonais dans des salles « de quartier » contribue à conférer à celle-ci un rayonnement original auprès d'une population certes souvent limitée, mais qui ne se limite pas aux résidents locaux.

Il convient également de mettre en lumière les enseignements de cette recherche du point de vue théorique et méthodologique. Le positionnement théorique initial impliquant l'articulation d'échelles très différentes de mobilité et de références individuelles s'est révélé pertinent, dans la mesure où les diverses formes des rapports au Japon ont pu éclairer des aspects précis des modes d'habiter des migrants enquêtés. Pour explorer plus rigoureusement cette articulation, il conviendrait par la suite d'une part d'appréhender précisément les itinéraires résidentiels des migrants en intégrant leur expérience du Japon, et, d'autre part, de systématiser l'observation directe ou indirecte des espaces domestiques de ces migrants.

La principale limite méthodologique de cette recherche, directement liée au délai bref réservé à l'investigation de terrain, est liée à la composition de l'échantillon des migrants enquêtés. J'ai en effet volontairement privilégié les étudiants et les « artistes », les plus susceptibles de fréquenter des quartiers populaires. Il conviendrait donc de mettre en perspective les résultats obtenus, en les inscrivant dans un échantillon intégrant de façon plus équilibrée l'ensemble des profils identifiés, afin de « tester » l'hypothèse d'une fréquentation des quartiers populaires sur l'ensemble des types de migrants. Par ailleurs une analyse de données statistiques à une échelle infra-départementale pourrait compléter cette nécessaire inscription des pratiques des enquêtés parmi une population plus hétérogène de migrants japonais.

Enfin, les contraintes temporelles qui viennent d'être évoquées expliquent également que cette recherche ait été centrée sur l'identification et l'observation fine d'un échantillon de migrants japonais, afin de vérifier la pertinence de l'hypothèse centrale pour une recherche de plus long terme. Pour la suite de ce travail il conviendrait de mettre en perspective cette population, de deux manières. D'une part il s'agit désormais de prendre davantage en compte les éléments contextuel du lieu d'enquête, c'est-à-dire les mutations structurelles et d'échelle plus large dans lesquelles il s'insère, les évolutions plus locales, et l'ensemble des acteurs et des stratégies individuelles et collectives en place, au sein desquelles les migrants japonais développent des interactions originales. En effet les migrants japonais ne sont que l'une des composantes de l'ensemble des habitants du quartier, et une première série d'interactions doit être étudiée à l'intérieur de cet ensemble. Mais les stratégies variées des habitants doivent également être étudiées dans leur confrontation, polémique ou coopérative, avec les deux autres types d'acteurs intervenant dans la production de la ville de manière générale : les représentants du « politique » au sens large, à des échelles variées du territoire métropolitain, et les représentants d'enjeux et de stratégies économiques. D'autre part il conviendrait de mettre en œuvre la démarche comparatiste justifiée au début de ce travail, consistant à reprendre l'ensemble des questionnements énoncés et à les appliquer conjointement à l'étude des pratiques des migrants allemands. Cette comparaison permettrait ainsi d'examiner de manière plus rigoureuse l'hypothèse de formes de « transpositions » partielles de modes d'habiter « extérieurs », et d'identifier le cas échéant des formes originales de participation locale aux

évolutions de quartiers populaires, en les articulant à des situations migratoires contrastées. Enfin cette approche comparatiste permettrait d'éclairer davantage les jeux d'interactions entre les habitants migrants, les habitants « stables », les acteurs politiques et économiques, à l'échelle d'un quartier en transformation.

Annexes

Annexe 1 : l'exemple du questionnaire rempli lors de l'entretien avec Noriko (n°6)

Annexe 1a : la grille de questions

A. IDENTIFICATION

1. Enquêté n° 6 (Noriko)
2. Jour de l'enquête : 25.03.05
3. Heure de début : 15h45
4. Heure de fin : 17h40
5. Lieu de l'enquête : café rue Lassus, 19^e arr (170 Tourdain) proche de NAKAGAWA (le restaurant où elle travaille)

B. TRAJECTOIRE MIGRATOIRE

6. Homme Femme
7. Quelle est votre situation familiale ?
 - Marié / en couple mais non marié / célibataire / divorcé / veuf
 - Enfants :
- Sans
- 1 : âge : activité : Localisation :
- 2 : âge : activité : Localisation :
- 3 : âge : activité : Localisation :
- 4 : âge : activité : Localisation :

8. Année de naissance
Remplir le tableau n°1

C. SITUATION AVANT LA FRANCE

9. Pour préparer ton séjour à Paris, comment t'es-tu renseigné ? * [chikyū no]
 - x guide et les sites comment vivre en France ?
 - = bonnes infos des bons témoignages portages amis français remontré par voyage 1976 devenir OVNI

D. SEJOUR ACTUEL

Nous allons parler de ton séjour actuel en France.

10. Durée prévue du séjour :
 - a) Au moment de l'arrivée en France 1 an - sans raison
 - b) Aujourd'hui "aussi longtemps que possible"
- Si différence : pourquoi cette différence ? "un an c'est très rapide"
son français ne progresse pas donc veut continuer

11. Es-tu retourné au Japon depuis ton arrivée ?
par les ans en été, un mois - dans sa famille à tsé

12. Depuis ton arrivée en France, as-tu reçu la visite de proches vivant au Japon ?
1 x mère 10 j (2003)
1 x frère 3 j 2004

13. Quelles études suis-tu en France ?
 - a) Quel diplôme prépares-tu ? licence de japonais (option principale)
 - b) Dans quel établissement ? INMCO (les japonais : hachidai)
 - c) Localisation :
 - d) Par semaine, combien de temps passes-tu en cours ou en bibliothèque ? par bcp cette année (travaille resto) = suit 2 cours, 2 j par semaine

14. Exerces-tu une activité professionnelle ? non (oui) Si oui :
 - a) Laquelle ? S.E.V. entre Nakagawa
 - b) A quel endroit ? me Lassus (Tourdain)
 - c) A quels moments dans la semaine ? mardi soir, merc. midi et soir, jeudi soir, sam. midi et soir

15. As-tu d'autres sources de revenu ?
Non

16. Nous allons récapituler les endroits où tu as habité depuis que tu vis en France
 → remplir colonnes « séjour actuel en France » du tableau 1.

17. Comment as-tu trouvé ton logement actuel?
 regardé annonces de OVNI, peut en mois -
 pr. sp. m. taite japonais - ne l'a connu pas

18. Où fais-tu tes courses ?
 Ds la Q. supermarché : P. Longis, J. aime bien : bien présentée
 propre, beaucoup de choix. me de Belleville - Fran pris m. en liné
 Marché Place de l'Éto, pas rare - elle mange : Naitogawa
 on emporte nourriture de là-bas

19. Achètes-tu ces produits :
 a) Alimentation japonaise ? oui / non ? Où l'achètes-tu ?

Très rare = produits jap. très chers
 Kyoto (sur petits champs à Jap) TANG (13°) parfois
 surtout l'assist. à Belleville)
 b) Disques / Livres / films japonais ? oui / non ? Où ?
 Elle aime de lire en français - sinon elle en
 rapporte du Japon
 c) Autres produits spécifiquement japonais ? Oui / non ? Lesquels ? Où ?
 Ds la vaisselle jap. - boutique de la copine ds Taisai
 (10° Rambouillet)

20. Le week-end ou pendant les journées libres, tu passes :
 beaucoup plus
 plus
 autant
 moins
 beaucoup moins
 surtout pendant l'hiver. Aime bien
 chug etc

..de temps dans votre logement qu'à l'extérieur ?

21. En général où occupes-tu ton temps libre hors de chez toi ?

	Lieu n°1	Lieu n°2	Lieu n°3	Lieu n°4	Lieu n°5
Chez quelqu'un qui? Fréqce	Ami jap 17° Obshany 2x/mois	Ami français 13° (17° Louvain) 1x/mois			
Promnde sans destinat° partici° Fréqce	Ds la Q - Buttes Chant - Belleville 1. ou 2x / sem.	de MARE js Halles via champs d'égues parfois	les Halles 1x/sem.		
Shopping Fréqce	Forum des Halles 2x/mois	gds magasins Hummann 1x / 2 mois			
Bar/ Resto Fréqce	Ds la Q = café popes ou design, ms varie 1x/sem	Resto Ami resto en champs d'égues très sûr	tous les restos ceintures de Belleville (varie) 1x / 2 sem	resto français à République ou gare de l'Éto 1x/mois	resto régulier à Barbès 1x/mois/an
Cinéma/ Spectacle Fréqce	Ciné les Halles (très sûr au de nuit, aij.) 2x/mois	Ballet Léonique 1x/an Châtelet			
Sport	Natation (apprend)	Piscine munici 13° (17° Louvain)			

22. Quelles sont les sources d'informations que tu utilises pour connaître les événements culturels ou sportifs, les sorties en général ?

affichage des quatuors - pas de guides
la semaine / avant elle est faite un seul soir]

E. REPRESENTATIONS

23. Quels sont à Paris les endroits que tu aimes le plus ? Pourquoi ?

le 11e de la tête et à la fin - très beau - elle se promène après
paris
le Montmartre et le quartier africain → Chateau rouge je la trouve =
intéressant + rest. de rigoles
le 11e (e) Belleville et fondation : c'est son quartier, aime ambiance

24. Quels sont les endroits que tu aimes le moins ? Pourquoi ?

le 13e est de partie est = un peu trop asiatique, ne l'aime pas
le 15e, Père Lachaise, Richard = très cher que fait le 13e
le 7e, près des Halles = bien aimé mais beaucoup de circulation
par des gens qui n'habitent pas là, qui traînent

25. Quels sont les endroits qui ont mauvaise réputation à Paris ? Cette réputation est-elle justifiée ?

Pour les japonais c'est ici (19e et 20e arr) - les gens pensent que
c'est dangereux - 3 qd. imm. japon. japonais ou anglophones
qui font peur → dans qu'ils n'ont pas peur : ça fait peur
aux gens. Pas peur elle et moi - ça change, par on dit,
le soir : place des fêtes, peut-être dans un journal en de q!

F. LE NORD-EST PARISIEN

26. Jusqu'à maintenant es-tu déjà allé dans : remplir la première ligne du tableau

- le XIe ? O/N ? Où ?
- le XIIe ? O/N ? Où ?
- le XIXe ? O/N ? Où ?
- le XVIIIe ? O/N ? Où ?
- le XXe arrondissement ? O/N ? Où ?

Puis relancer et citer des lieux potentiellement connus : Belleville, Montmartre, Bastille, Villette, Nation, République, Canal de l'Ourcq, Buttes Chaumont, Père Lachaise, Oberkampf, Coulée Verte, Bercy, Place de Clichy

G. SYNDROME

27. As-tu entendu parler du « syndrome parisien » qui touche un certain nombre de ressortissants japonais à Paris ? Qu'en penses-tu ?

Qui est-ce et ça se fait par les guides à tous les jours
= facile d'être en difficulté, il pas de but de but
pour le japonais

H. CONTACTS

28. Enfin, connais-tu un Japonais vivant dans le XIX e arrondissement ?

Voilà avec l'indicateur [on deux costumes]

I. OBSERVATIONS

Observations : TB contact - exallant avec le français
→ contact avec deux amis japonais (M. et A.)
exemple d'une localisation à l'air dans un
quartier japonais → pas de contact fort
une promenade combinée dans le quartier

Annexe 1b : le tableau de recueil de la trajectoire migratoire

	Lieu de résidence (pays + ville)	Activités		Séjour court en France		Séjour actuel en France				
		Etudes	Activité prof	Lieu	Motif	Lieu (ville + quartier)	Logement	Cohabitants	Motif déménagement	Positif / négatif ?
1975	ISE						Maison + jardin			
1978	Chia (Hondur / Tokyo)						Maison			
1981	ISE					Centre ville	Maison + jardin			
1974	NAHOYA (Jan. Iran)	français à la fac	cairn				studio seul de 15 m ² de la cour			
1986				Tout de France (un mois)	tourisme					
1978				Paris	→ Paris de 10 jours	Gambetta 3 mois	Chambre + cuisine	avec 2 étudiants kenyans	vent à installer SF un pair	Froid patif
1978	Paris					Père la dernière 3 mois	Chambre am. étage de l'atelier	François et son fils	pas avec lui son	testable
1979	ISE (dom. parents)		cairn							
1977	Paris		ps Econ			170 Soudain	15m ²		elle était à Paris (retour à Paris son frère + sis)	quand elle était à Paris = aimait déjà son frère + sis) Elle "adore"
	autre									
	sept - oct 99									
	un mois pour heures de studio					Bagnoux	chambre de grand indubite	deux des amis réguliers	→ non carter	15 jours minimum

le Q est instab
migrant 4 kg
"testable"
quand elle était à Paris = aimait déjà son frère + sis) Elle "adore"
15 jours minimum

Annexe 1c : le tableau de recueil des pratiques dans le Nord-Est parisien (1/2 pages).

Tableau n°2 : Fréquentation du Nord-Est parisien.

Lieu/ quartier Nom du Q/ si Metro	19 ^e	17 ^e Soudain	Beckerille (Coudière)	Place des Fêtes	Bull's Chaumont	Vilette (hop lair par elle mille souvent)	Sauvies, Le long du canal
Comment l'as-tu connu ?	On se promenant au bord de Gambetta	à domicile la rue de Rougier → bord de maison	un ami y habite (de la maison)	Elle gardait une petite maison (par amorce) qui habitait là	On se promenant	- un ami français d'a moment	En allant au canal avec des amis
Qu'est-ce que tu y fais ?	- voir des amis - promener - Bass avec des amis - pas habitué	- elle va chez lui	que c'est le mieux quartier	elle va au marché	promenade	visiter une expo	promenade je République dans des bass près du cinéma et du long du canal
A quelle fréquence ? (Ou combien de fois)		1x / 12 mois		2x / mois	1x / semaine	3 fois	1x / mois
A quel moment de la journée ?	l'après midi	le soir		matin	Après-midi	soir	Après midi
D'après toi, qui habite ce quartier ?	- gens d'origine très diversifiée - fait pas des gens → expatriés, arabes, indiens, noirs, occidentaux	fait pas d'origine mais → mixte sans être blanc	Chinois	comme à Soudain, pas pour l'immigré	- gens des quartiers - arabes - mélange	Même chose que place des Fêtes	Même chose que Soudain. Si on monte il y a immigrés ni occidentaux
D'après toi, qui le fréquente sans y habiter ?	- artistes avec leurs amis → vont au restaurant ou elle va.	- idem		personne	- beaucoup monde ; très varié	Beaucoup de visiteurs	- promeneurs français
Donne moi 3 mots pour dire ce que t'évoque cet endroit ?	- symp pa - in-fidélité - pratique No min. du bâtiment un meublé	- calme - ambiance de village - chaumont	- beaucoup pas y habite - beaucoup de monde	- pas sympa - (mignon de Paris que Beckerille)	- beau - sympa - nature / vent	- moderne - grand - le contraire de Bull's Chaumont	- symp pa - promenade - Paris, pas de monde quand on va

Annexe 2 : tableau synoptique des migrants japonais enquêtés (profils individuels et conditions d'enquête)

N° enquêté, pseudo. Sexe, Age	Trajectoire migratoire <i>Date d'arrivée dans un lieu</i>	Situation familiale	Activités à Paris Lieu de résidence (adt)	Conditions de la prise de contact et de l'entretien
1 MIYAKO F, 30	Tokyo Dijon 2003 Paris 2003	En couple non mariée avec un Français, sans enfant	Etudes de français Secrétariat dans une entreprise japonaise. (5°)	Contact par son ami (connaissance personnelle). Entretien dans leur appartement. 1h30
2 KEIKO F, 29	Tokyo Paris 2003	En couple non mariée avec un Français, sans enfant	Etudes de français (15°)	Contact par son ami (connaissance personnelle). Entretien dans leur appartement 1h30
3 IPPEI H, 26	Osaka Lyon 2003 Chambery 2003 Reims 2004 Paris 09/04	Célibataire sans enfant	Etudes de français Stages rémunérés comme cuisinier dans des restaurants français (19°)	Contact par un enseignant de son école (EFI). Entretien dans son appartement, en présence de Sachiko (n°4). 1 h. Niveau de français très faible
4 SACHIKO F, 24	Saitama Chambery 2003 Paris 2004	Célibataire sans enfant	Etudes de français Stages rémunérés dans des pâtisseries françaises (2°)	Contact par une enseignant de son école (EFI). Entretien chez Ippei. 1h.
5 AYUKO F, 39	Miasaki Tokyo 1975 Antibes 2003 Paris 05/04	Célibataire sans enfant	Etudes de français (8°)	Rencontre directe lors d'un repas d'un club franco-asiatique de l'INALCO, dans un café. 1h
6 NORIKO F, 30	Ise Chiba 1978 Ise 1981 Nagoya 1994 Paris 09/98 Ise 03/99 Paris 09/99	Célibataire sans enfant	Etudes de français Serveuse dans un restaurant japonais (19°)	Rencontre lors d'une visite dans le restaurant où elle travaille. 2h d'entretien dans un café ; entretien avec une de ses amies (Miho n°7) ; promenade commentée dans son quartier (2h)
7 MIHO F, 30	Fukui Tokyo 1993 Paris 09/99	En couple non mariée avec un Français, sans enfant	Etudes de français Traduction occasionnelle pour une entreprise japonaise (19°)	Contact par Noriko (n°6) dont elle est voisine Entretien aux Buttes Chaumont, 2h
8 RIEKO F, 40	Nagoya Montreux (CH) 1973 Wimbledon (GB) 1976 Nagoya 1984 Paris 1989	Mariée à un Japonais. Une fille de 8 ans	Journaliste pigiste pour la télévision publique japonaise Peintre sous contrat avec une galerie parisienne (11°)	Coordonnées téléphoniques dans l'annuaire des artistes du <i>Nihonjinkai Artist Club</i> . Entretien 1h30 dans un café en bas de chez elle

9 ERI H, 48	Kobé Paris 1981 Bruxelles 1986 Lyon 1987 Montpellier 1992 Paris 1992	Marié avec une Française, deux enfants de 10 et 12 ans	Diplomate (représentation en Europe de Kobé) Danseur Directeur de troupe de théâtre et de danse (2°).	Contact par une connaissance commune. 1h d'entretien dans son bureau de la Représentation de Kobé.
10 SETSUKO F, 60	Tokyo Genève 1975 Boulogne 1980 Paris 1989	Célibataire sans enfant	Pianiste et compositrice (12°)	Contact par une connaissance commune. Rencontre lors d'un concert qu'elle présente, puis 3h d'entretien chez elle
11 KÂ H, 28	Tokyo Nanterre 2001 Paris 2002	Célibataire sans enfant	Etudiant au conservatoire national de musique de Paris (11°)	Contact par son professeur de saxophone. 2h d'entretien à la cafétéria du CNSMDP
12 TAKAYASU H, 28	Kagoshima Tokyo 1994 Paris 2001	Célibataire sans enfant	Etudiant au conservatoire national de musique de Paris (14°)	Contact par son professeur de saxophone. 1h30 d'entretien à la cafétéria du CNSMDP.
13 TOMOKO H, 30	Miagi Tokyo 1993 Paris 1994	Célibataire sans enfant	Styliste-modéliste dans une entreprise française de création vestimentaire Joueur de billard semi-professionnel (19°)	Voisin de Miho (n°7) 1h30 d'entretien dans un bar proche de chez lui. Refuse d'être enregistré
14 IKUMI H, 26	Kochi Osaka (1995) Paris (1997)	Pacsé avec un Français, sans enfant	Serveur dans un restaurant français Etudiant en danse butô, semi- professionnel (19°)	Voisin et ami de Miho (n°7) 1h30 d'entretien dans un bar proche de chez lui Rencontre à l'un de ses spectacles Second entretien, même lieu que le premier, 1h.
15 YOKO F, 49	Kanagawa Malaisie 1975 Norwich (GB) 1976 Malaisie 1977 Tokyo 1977 Angers 1993 Paris 1993	Célibataire sans enfant	Journaliste, fondatrice et directrice de <i>Jipango</i> (journal japonais de Paris) Animation culturelle (10°)	Contact par une connaissance commune 2h d'entretien dans le local de <i>Jipango</i>
16 SUMICHIKA H, 48	Kyoto Tokyo 2002 Paris (2003)	Célibataire sans enfant	Fonctionnaire de la ville de Kyoto au CLAIR (centre japonais des collectivités locales) (15°)	Contacté par l'intermédiaire de Yoko (n°15), dont le journal est en partie financé par le CLAIR 1h d'entretien dans son bureau du CLAIR
17 SATO F, 33	Fukuoka Yamaguchi 1984 Aichi 1998 Paris 2002	Célibataire sans enfant	Etudiante au conservatoire national de musique de Paris (19°)	Contactée par Kâ (n°11) 1h30 d'entretien dans la cafétéria du CNSMDP

Annexe 3 : retranscription intégrale de l'enregistrement d'un entretien avec Ikumi (n°14), qui réside dans le 19^e arrondissement près de la station Jourdain

Enquête n° 14

Pseudonyme : Ikumi

Modalité du contact : voisin d'un premier contact vivant à Jourdain

Date et lieu de la rencontre : 14/04/05, dans un café face aux Buttes Chaumont. Une heure

Profil de l'enquêté : Homme, 26 ans, pacsé avec un Français, styliste de formation, danseur de Butô, travail alimentaire dans un restaurant comme serveur.

Observations : allure « artiste », avec une coiffure originale, entièrement rasé à l'exception d'une très longue mèche au sommet du crâne, nouée en chignon. Rencontré une seconde fois au même endroit deux semaines plus tard, pour avoir des informations sur les spectacles que sa troupe réalise, notamment dans le 19^e. Excellent français.

Pour les questions sur les fréquentations du Nord-Est parisien, j'utilise un système d'abréviations : A → comment l'as-tu connu ? ; B → qu'est ce que tu y fais ? ; C → à quelle fréquence ? ; D → à quel moment de la journée ? ; E → d'après toi, qui habite le quartier ? ; F → d'après toi, qui le fréquente sans y habiter ? ; G → donne moi trois mots pour dire ce que t'évoque cet endroit.

Quelle est ta situation familiale ? *Je suis pacsé. Avec un Français. Tu as des enfants ? Non, pas d'enfant. Décris-moi ta trajectoire migratoire, c'est-à-dire les différents endroits où tu as vécu depuis ta naissance. Je suis né au Japon en 1978, dans une ville qui s'appelle Kochi, et puis j'ai habité jusqu'à 18 ans t'après j'ai habité à Osaka pendant un an et demi, en 1995. Et après je suis venu en France, en 1997, et au début j'ai habité à Montparnasse. Pourquoi es-tu venu à Paris ? Parce que je faisais des études de mode, dans le stylisme et modélisme. Je suis allé à une école qui s'appelle Esmode, près de Grands Boulevards. A Montparnasse tu vivais où ? Un petit studio au dernier étage, sous les combles. J'étais seul. J'y ai habité pendant 6 mois, et après j'ai rencontré mon copain, on cherchait un appartement tous les deux. On a déménagé dans le 18^e, métro Château Rouge. C'était un appartement de deux pièces. J'ai habité pendant 4 ans là-bas. Depuis deux ans et demi j'habite dans le 19^e, métro Jourdain ou Buttes Chaumont. C'est un F2 et on vit en couple. Quel était la raison du déménagement ? L'autre était un peu trop petit, et puis le quartier n'était pas idéal, Château Rouge c'était un peu chaud donc on voulait un endroit plus calme. Et ton quartier actuel te plaît ? Oui oui, c'est bien. Tu y es depuis longtemps ? Depuis janvier 2003. Et tes études ? Esmode je suis sorti en 1999, et après j'ai fait une école qui s'appelle l'Ecole de la Mode, atelier Chardon Savard, à Oberkampf. J'y suis allé pour apprendre la création sur ordinateur, Photoshop, etc. Et après je faisais mes vêtements moi-même, vêtements et accessoires, des collections indépendantes. Maintenant je continue mais plus beaucoup. Depuis un an et demi je fais de la danse, et maintenant je fais surtout de la danse. Et puis je travaille dans un restaurant. Où tu apprends la danse ? Il y a des cours deux fois par semaine avec une prof japonaise, et je participe à sa compagnie. Tu fais des spectacles ? Oui, de temps en temps. C'est quoi comme danse ? C'est du Butô, de la danse contemporaine japonaise.*

Tu avais fait des séjours courts en France ? *Non, c'était la première fois.* Pourquoi tu es venu à Paris ? *Esmode, il y a un peu partout dans le monde. J'étais à Esmode Osaka pendant un an et j'étais dans la classe spéciale pour venir en France. Donc pendant un an j'avais un peu des cours de Français pour préparer mon voyage.* Et on t'a aidé pour ton séjour en France ? *Pour l'appartement de Montparnasse je l'ai pris déjà quand j'étais au Japon, par des annonces.* Tu l'avais eue à l'école ? *Oui.* Et Paris, ça t'attirait ? *C'était pas forcément Paris, mais je voulais sortir du Japon. Et puis comme j'étais à Esmode, il y avait des choix faciles pour moi.* Pourquoi tu voulais sortir du Japon ? *Parce que je pense que je voulais l'aventure, quand j'étais plus jeune.*

Aujourd'hui, combien de temps penses-tu rester à Paris ? *Je ne sais pas.* Et quand tu es arrivé ? *Je ne savais pas.*

Tu rentres au Japon parfois ? *A peu près une fois par an je pense. Le plus long c'était un mois et demi, mais en moyenne c'est 2 ou 3 semaines.*

Tu reçois des visites du Japon ? *Oui, c'est pas régulier mais je pense 4 ou 5 fois. Soit mes amis soit mes cousins soit ma famille.*

Quelles études suis-tu en France ? *Je ne suis plus d'études.* Et tes cours de danse ? *C'est deux fois par semaine, dans le Marais et puis dans le 19^e, Gymnase de la Place des Fêtes.* Et les spectacles ? *le prochain c'est dans le 20^e, le lieu s'appelle le Regard du Cygne (rue de Belleville), tiens je te donne la carte.*

Tu exerces une activité professionnelle ? *. Serveur, dans un restaurant japonais. Dans le 8^e, métro Saint Philippe du Roule.* A quelle fréquence ? *5 jours par semaine, entre 11h et 15h.* Tu as d'autres sources de revenu ? *Oui, des fois avec la danse, et des fois mes parents. Mais ce n'est pas régulier.* Tu fais des spectacles professionnels ? *Ca dépend, des fois c'est avec des contrats et tout ça, et d'autres fois c'est avec mes amis.* Tu as trouvé comment ton logement actuel ? *En fait c'est mon copain qui l'a trouvé, c'est un ami à lui qui était locataire avant.* Et quels étaient tes critères de choix ? *Le premier critère c'était vraiment avoir plus de place. L'ancien appartement c'était 28 m² et à l'époque je faisais encore de la création à la maison, alors dans l'appart il y avait toujours plein de bordel, et tout ça.* Comment avez-vous choisi le lieu par exemple ? *Au début on pensait plutôt à la rive droite, parce que déjà je vais rarement rive gauche, je connais mieux Rive Droite, et Rive Gauche je crois que c'est plus cher aussi.* L'aspect financier a joué un rôle important ? *Oui.* Et si tu n'avais aucune contrainte, tu aimerais vivre dans quel quartier ? *Je ne me suis jamais imaginé ça... Mais je crois que quand même j'aime bien le 19^e et le 20^e, le bord du canal, par là. C'est-à-dire ? C'est-à-dire vers Jaurès, un peu plus haut que République... Entre République et Jaurès ? *Oui, et derrière Gare de l'Est, tu vois ?* Pourquoi ? *Je ne sais pas, j'aime bien. Je trouve que Rive Gauche ça fait un peu trop bourge pour moi, c'est pour ça que j'aime bien Rive Droite. Mais il y a des endroits un peu trop chauds, par exemple le 18^e vers Barbès, je trouve que c'est**

trop. J'aime bien quand même les endroits un peu plus calmes de la rive droite. Et c'est plus pratique aussi pour aller dans le centre.

Et est-ce que tu peux me décrire une journée de la semaine ? Je pars à 10h30 de la maison, je prends le métro, le boulot c'est à 11h, je bosse jusqu'à 15h30. Après, des fois je rentre tout de suite à la maison, et sinon je me balade un peu dans la ville, ou sinon souvent le soir il y a le cours de danse ou le cours de yoga. Mais ça dépend des jours. Et quand tu te balades tu vas où ? [hésite] Quand je rentre du boulot chez moi je vais vers l'Opéra parce qu'il y a des librairies japonaises et des boutiques, pour l'alimentation et les films. Sinon je vais des fois dans le Marais, sinon vers Châtelet, au forum des Halles. Belleville aussi je vais très souvent. Minimum une fois par semaine parce qu'il y a le cours de yoga. Et puis pour faire les courses aussi je vais de temps en temps. Et le soir, tu sors ? Non, je ne sors pas. Soit je reste à la maison, soit il y a le cours de danse. Pourquoi tu ne sors pas ? Je ne sais pas, par habitude. Des fois j'invite des amis à la maison, ou sinon on va chez des amis. Mais c'est vrai que je vais quand même souvent au resto, ou dans les bars. Et tu vas voir des spectacles ? Ah oui, j'y vais assez souvent. Au moins une fois par mois. C'est souvent un spectacle de danse, au théâtre de la Ville, ou au Châtelet. Ou sinon je vais dans des petits lieux. Ça dépend. Les petits lieux, c'est quoi ? Par exemple près du Châtelet il y a un endroit où il y a souvent du butô, l'espace Bertin Poirée. Sinon, je ne me souviens pas mais dans le 13^e ou 15^e il y a un ancien cinéma, on peut faire des spectacles et des fois il y a mes amis qui font une performance. C'est Barbizon. Et dans le quartier, il y a des spectacles ? Non. Je ne suis jamais allé. Juste au Regard du Cygne (rue de Belleville) dans le 20^e, là il y a pas mal de spectacles, donc j'y vais. Et le week end, c'est différent ? C'est très différent. Samedi matin il y a le cours de danse, de 10h30 jusqu'à 13h. C'est le gymnase des Lilas, Place des Fêtes. Et l'après midi des fois je vois des amis, des fois je reste à la maison. Et quand tu vois des amis, c'est où ? C'est un peu comme tout à l'heure, en général Belleville, ou le Marais. C'est toujours Rive Droite, je suis très très rarement Rive Gauche. Et quand tu sors, tu vas dans des bars, ou... ? Non, pas dans les bars, plutôt des cafés, ou chez quelqu'un ou juste se balader. C'est quoi un café ? C'est comme ici [café ouvert la journée seulement], alors qu'un bar c'est pour boire des alcools. Tu as des cafés habituels ? Non. Et quand tu te balades, tu vas dans des endroits que tu ne connais pas ? Non, au début quand je suis arrivé à Paris je le faisais, ça veut dire que je prenais la route sans savoir où elle va. Mais maintenant je ne le fais plus. Et le samedi soir ? Souvent il y a les amis qui viennent à la maison, ou je vais chez des amis. Et quand tu vas chez des gens ? On reste chez eux. Et le dimanche ? En ce moment le dimanche matin je répète mon spectacle, de 9h à 13h, ça c'est dans le Marais ; Et l'après midi souvent il y a des gens qui viennent chez moi. Et dans ton cours de danse il y a beaucoup de Japonais ? Non, ma prof est japonaise mais il y a surtout des élèves français.

Quels sont à Paris les endroits que tu préfères ? *C'est difficile...je vais dire...j'aime bien les berges de la Seine. A quel endroit ? Là où on peut descendre, vers Concorde ou vers le Pont des Arts. Et les berges du canal aussi j'aime bien. A quel endroit ? Là où il y a, tu vois où il y a la boutique Antoine et Lily [face au quai de Jemmapes]. Un peu plus haut que République. Mais même jusqu'au cinéma MK2. Tu y vas souvent ? Pas très, c'est pas régulier. Je me balade, ou je fais les courses, pour les vêtements. Et après le MK2 ? Non, je n'y vais pas. Pourquoi ? Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas l'habitude. Et puis le parc des Buttes Chaumont j'y vais très très souvent, parce que j'habite juste à côté et je trouve que c'est sympathique. C'est bien pour me balader. Et sinon ? Dans le Marais, j'aime bien. Je trouve que c'est joli et il y a beaucoup de boutiques sympathiques.*

Et les endroits que tu aimes le moins ? *Je ne dis pas que j'aime moins, c'est juste que je connais moins bien, rive gauche, j'ai pas d'amis qui habitent là-bas, j'ai pas l'occasion. Et Rive Droite ? ça dépend, pour habiter ? Oui, on peut commencer par ça. Par exemple Barbès et Château Rouge je trouve que c'est assez drôle, il y a plein d'immigrés et tout ça, mais pour habiter non, c'est un quartier très très sale. Je ne dis pas que je n'aime pas, mais pas pour habiter. C'est pas calme du tout, par exemple quand j'habitais à Château Rouge il y avait toujours quelqu'un en train de gueuler, toujours il y avait des batailles, souvent la police. L'ambiance est pas forcément cool. Et actuellement je suis souvent dans le 18^e, vers Barbès, parce qu'il y a des boutiques de tissu. Et comme des fois je fabrique les costumes et tout ça...C'est des boutiques africaines ? Non, c'est français. Et tu vas au marché Saint Pierre ? Oui oui, c'est ça. Mais c'est pas forcément africain, il y a plein de genre de boutiques. Et puis aussi des fois je vais au Hammam du 18^e, quand il fait froid. J'aime bien aussi le quartier Abbesses, aussi. Il y a plein de cafés, boutiques, pour se balader c'est bien, c'est sympathique.*

[je choisis d'éliminer la question relative aux quartiers ayant mauvaise réputation, car Ikumi n'a qu'une heure à me consacrer]

On va reprendre les endroits que tu connais dans le Nord-Est parisien. Montmartre tu connais ? *Oui, j'y allais souvent. Aujourd'hui j'y vais quand je vais au marché Saint Pierre, une fois par deux semaines. Il y a un grand magasin qui s'appelle Dreyfus, je vais toujours là-bas. Et tu en profites pour te balader ? Je vais d'abord pour acheter des tissus, mais après quand j'ai du temps je reste dans le coin parce que je connais bien. A quel moment de la journée ? C'est après 16h, depuis que je travaille au resto. Quelle est la population du quartier, vers le marché Saint Pierre ? Pour moi c'est plutôt black, et arabes. Et tu vas dans des restaurant arabes ou africains ? J'y suis allé une fois ou deux mais c'est assez rare. Et qui fréquente le quartier sans y habiter ? Par exemple j'ai un ami qui a un atelier là-bas, donc il travaille mais il habite dans le Marais. Trois mots pour évoquer le quartier ? Vraiment*

mélangé, il y a vraiment tous les types de gens ; un peu chaud : et puis dynamique. Et autour de Montmartre, tu connais quoi ? Abbesses, Jules Joffrin, Lamarck Caulaincourt, mais en fait tous les coins je connais bien. Pourquoi tu y vas ? Soit pour voir des amis soit pour me balader, mais maintenant c'es très rare. Et tu peux me donner trois mots pour ce secteur ? C'est pareil, sauf vers Abbesses où c'est pas exactement la même chose : un peu branché quand même, sympathique, et puis dynamique. Et ici, tu habites dans un quartier branché ? Non. Tu préférerais que ça le soit un peu plus ? Pour habiter, non. Qu'est-ce qui manque dans ce quartier, selon toi ? Ici j'aime beaucoup la rue de Belleville pour me balader, par exemple, parce qu'il y a beaucoup de commerçants. Mais moi j'habite rue du Plateau [dans le secteur compris entre l'Eglise Saint-Jean de Belleville et le parc des Buttes Chaumont] et c'est vraiment un quartier où il n'y a que la maison, pas de boutiques, pas de cafés...c'est pas un peu triste, mais c'est pas très animé. En tout cas c'est bien pour habiter, c'est calme.

Et Belleville, tu vas où ? Je reste entre le métro Belleville et Pyrénées. Par là je connais bien, souvent je passe à pied, je fais les courses dans les supermarchés chinois, j'achète des produits japonais. Et puis je vais au restaurant, je vais là-bas. Assez souvent. Et puis il y a le cours de yoga une fois par semaine. A quel moment de la journée tu y es ? Surtout dans le soir, après 18h . Quelle est la population du quartier ? C'est surtout des Chinois. Il y a des Japonais aussi ? Un peu mais pas beaucoup. Et qu'est-ce qu'ils font, les Japonais qui habitent à Belleville ? Je crois que c'est les Japonais qui sont étudiants et qui n'ont pas beaucoup d'argent, qui viennent ici parce que c'est pas très cher pour l'appartement. C'est pour ça qu'il y a des Japonais, sinon il n'y en a pas beaucoup. Et même les restaurants japonais ce n'est pas des Japonais qui les ont. Il y a Nakagawa...Oui, je connais, et il y a aussi Sushiya (rue Pradier). Qui fréquente Belleville sans y habiter ? Il y a beaucoup d'immigrés, asiatiques et arabes. Trois mots ? Mélangé, c'est un quartier qui bouge, ça a un côté dynamique. Un peu pareil que Barbès, mais Belleville c'est plus asiatique et Barbès c'est plus Black...Et Belleville, c'est un quartier chaud aussi ? Oui, je pense que ça peut l'être. J'ai des amis qui habitent au nouveau du métro, donc j'y vais vraiment souvent.

La place de Clichy tu connais ? Oui, mais je n'y vais pas souvent. Quand j'habitais à Château Rouge j'allais de temps en temps au magasin Castorama. Trois mots ? Beaucoup de monde. Pas forcément une bonne ambiance là-bas, je trouve que c'est un peu froid, même s'il y a des monde. C'est pas pareil que Barbès.

Et la Villette ? Oui, je connais un peu, bien sûr. A. C'est quand il y a un événementiel, un concert, surtout en été dans le parc. Il y a des cinémas en plein air par exemple. C. C'est assez rare, une fois tous les deux ou trois mois. Pour le cinéma et les spectacles. D. Le soir. Et puis ça m'est arrivé d'aller au soleil dans la journée, mais maintenant j'ai les Buttes Chaumont. E. Beaucoup d'africains et d'Arabes, beaucoup d'immigrés. Et puis c'est pareil qu'à Barbès, il y a beaucoup d'immigrés mais aussi des jeunes Français, même des familles. Pour moi c'est un peu la famille sympathique, parce qu'ils ne sont pas parmi les bourges, une

jeune famille genre trente ou quarantaine. C'est des bobos ? (hésite) Oui, on peut dire ça, mais...oui. Et pourquoi ils s'installent dans ces quartiers ? Parce que je pense qu'ils n'ont pas...les appartements sont moins cher dans ces quartiers, ils n'ont pas les moyens d'avoir un appartement aussi grand côté Rive Gauche par exemple. Et puis ils n'ont pas un comportement de bourge. Mais c'est d'abord parce que ce n'est pas très cher. G. pour la Villette ? Je connais pas bien, mais c'est un peu froid. Et puis un peu chaud, ça craint peut-être un peu. Et puis c'est mélangé.

Et le canal entre la Villette et Stalingrad, tu connais ? Oui, après le MK2 c'est ça ? B. La dernière fois c'était dans un bateau avec un spectacle à l'intérieur. C'était Fantôme quelque chose...il y a deux bateaux je crois. E. Je pense que c'est bourge quand même, le canal. A mon avis si c'est vraiment bord, bord, les appartements sont assez chers. G. Un peu calme. Agréable. Et mélangé.

Et ton quartier...E. Ici vraiment il y a beaucoup de juifs. Et après, des Français. Ce n'est pas un quartier immigré ? Autour des Buttes Chaumont, je ne trouve pas. G. Calme et tranquille, c'est pareil. Un peu froid.

Et est-ce que tu connais des lieux qui bougent dans des quartiers populaires ? Je connais mal, mais vers Montreuil, métro Croix de Chavaux, déjà il y a une Japonaise qui tient un lieu avec des spectacles underground, un peu indépendants. Tu la connais ? Un peu, mais c'est surtout mon ami qui la connaît. Ça s'appelle comment ? Le Shala. C'est une Japonaise qui tient le lieu, je pense que ça fait 10 ou 15 ans qu'elle a ça. C'est des spectacles japonais ? Oui. En fait quand elle était au Japon elle a appris le Butô et après elle est venue à Paris et elle a acheté l'endroit pour les jeunes artistes et tout ça. Il y a beaucoup de Japonais, surtout. Et dans le public ? Oui, il y a beaucoup de Japonais. Mais c'est vraiment underground, c'est pas très connu donc ça se passe que entre eux. Tu y vas souvent ? Non, j'y suis allé une fois. Et tu connais d'autres lieux de ce genre ? Non, je n'en connais pas d'autre. Et les jeunes Japonais sortent où, en général ? Je pense que les jeunes Japonais en général sortent vers Bastille, Oberkampf, Marais. Parce que les lieux comme Montreuil, c'est plus pour artistes. Et toi, tu es un peu dans ce milieu, tu ne connais pas ce genre de lieux ? Si, si, un peu, mais ce n'est pas forcément pour les Japonais spécialement. Et c'est où, par exemple ? C'est ici. Et puis aussi la dernière fois que j'ai vu un spectacle c'était un lieu près du métro Charonne [11^e arrondissement, près de Bastille], un endroit qui s'appelle l'Atelier Tanton où il y a des musiciens, des danseurs. Comment tu fais pour connaître ces spectacles ? Par mes amis, maintenant j'ai beaucoup d'amis qui sont musiciens, ou qui travaillent dans le spectacle. En fait c'est un peu entre nous. Et c'est des Français ? Non, pas seulement, il y a aussi des Japonais. Tu crois que des Japonais peuvent être attirés à Paris par ce genre de milieu ou de spectacles ? Oui, je pense. En fait moi quand je suis arrivé à Paris je ne m'attendais à rien du tout, je n'avais aucune information. J'ai découvert tout ça après. Mais je pense quand même

que Paris on n'imagine pas image un peu underground et tout ça, c'est plutôt Londres ou Berlin. Pour les Japonais Paris c'est surtout la mode, les Champs Elysées et tout ça.

Tu as entendu parler du syndrome de Paris ? Oui, je crois que oui. Je ne sais pas si c'est de ça que tu parles, mais il y a beaucoup de filles japonaises qui rêvent de Paris. Et quand elles arrivent ça ne correspond pas à ça, donc elles sont un peu déprimées et tout ça. Tu en as entendu parler comment ? C'est en discutant avec des amis japonais, je ne sais pas. Qu'est-ce que tu en pense ? Je pense que vraiment, pour les Japonais, Paris c'est énorme ! Et on adore parce que dans les magasins et la télé, Paris c'est très luxe, c'est la capitale de la mode, capitale de l'art. Il y a plein de trucs. Les informations sont tellement comme ça que ça fait un peu comme grand rêve, et quand on arrive ici c'est pas tout ça, bien sûr il y a un côté comme ça mais c'est pas que ça. Et puis je pense que surtout l'hiver il fait moche et il fait froid, c'est là que les gens dépriment... Et toi ? Moi je n'avais pas d'attente. J'étais ni déçu, ni surpris. Je ne me suis pas posé la question si j'aime bien Paris ou pas. En fait dès que je suis arrivé en France j'ai rencontré mon copain et on a habité ensemble. Donc c'est d'abord parce qu'il est là que je vis ici. Je ne me pose pas la question : est-ce que je rentre au Japon, etc ? Mais ça veut dire que c'est agréable, quand même. Et pour le stylisme ? J'adore toujours les vêtements, mais ce n'est pas mon truc le milieu de la mode, la mentalité. Je continue de faire de la création, mais juste pour le plaisir et pour les spectacles. Je faisais un peu des show rooms avant, mais plus maintenant. Et idéalement, tu voudrais faire quoi ? Continuer dans la danse, ne faire que ça. Je travaille dans le resto, c'est uniquement pour gagner le minimum. Mais l'idéal c'est la danse, et d'ailleurs pour moi la danse et la couture c'est inséparable pour moi. Tu penses que c'est possible ? Oui, j'ai commencé il n'y a pas longtemps, mais je crois que c'est possible et qu'un jour je pourrai arrêter le restaurant. Il y a un public pour ça ? Oui, parce que en France le butô est très apprécié, il y a beaucoup de danseurs de butô connus qui viennent à Paris. Pour l'instant le public de mes spectacles et des spectacles de butô est plutôt japonais, mais en France ça a quand même du succès. Quand je suis arrivé à Paris je ne connaissais pas le butô, c'est ici que j'ai découvert. Pour l'instant les spectacles qu'on fait avec ma troupe ne sont pas très grands donc on n'a pas beaucoup de public, mais les spectacles que je fais avec la troupe de ma prof c'est quand même autre chose, il peut y avoir un grand public et là il y a des Français.

Bibliographie

REFERENCES GENERALES

APPADURAI A, 1996, *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, University of Minnesota Press.

ASHER François, 1995, *Metapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob.

AUTHIER, JEAN-Yves (Dir.), 1999, *Rapport résidentiel et contextes urbains*, Paris, Ministère du Logement, 2 vol., 201 p. et 350 p.

AUTHIER Jean-Yves, 2001, *Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, Collection Villes, 214 p.

AUTHIER Jean-Yves, 2002, « voisinage » in SEGAUD Marion, BRUN Jacques, DRIANT Jean-Claude (Dir.), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*. Paris, Armand Colin, 449 p., Coll. « Dictionnaire », pp. 421-425.

AUTHIER Jean-Yves., LEVY Jean-Pierre, 2002, L'étude des rapports résidentiels des citoyens: une approche compréhensive des mobilités en milieu urbain. In LEVY, J-P, DUREAU F, *L'Accès à la ville*, Paris, L'Harmattan, Coll. Habitat et Sociétés, pp. 329-354.

BRUN Jacques, 1993, La mobilité résidentielle et les sciences sociales. Transfert de concept et questions de méthodes, *Annales de la recherche urbaine*, n°59-60, pp.3-14.

BUTLER T, 1995, « Gentrification and the urban middle class », in BUTLER T et SAVAGE M, *Social Change and the Middle Classes*, London, University College of London Press.

BONNET Michel et DESJEUX Dominique (Dir.), 2000, *Les territoires de la mobilité*, Paris, PUF, 224 p.

BACCAINI, Brigitte, 1996, Les trajets domicile-travail en Ile-de-France : contrastes entre catégories socio-professionnelles, *Economie et statistiques*. N° 294-295. pp. 109-125.

BIDOU-ZACHARIASEN Catherine (dir.), 2003, *Retours en ville. Des processus de « gentrification » urbaine aux politiques de revitalisation des centres*, Paris , Descartes & Cie, 268 p.

BIDOU-ZACHARIASEN Catherine. 1996. Classes populaires et classes moyennes en centre historique rénové. In HAUMONT Nicole (dir.), *La ville, agrégation et ségrégations sociales*. Paris, l'Harmattan, Coll. Habitat et Sociétés, 220 p.

BONVALET Catherine et BRUN Jacques, 2000, Logement, mobilités et trajectoires résidentielles. In SEGAUD M., BONVALET C., BRUN J. (dir.), *Logement et habitat, l'état des savoirs*, Paris, La documentation française, pp. 312-318.

BONNIN Philippe et VILLANOVA Roselyne, 1999, *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grane, éditions Créaphis, 371 p.

BROOKS D., 2002, *Les Bobos*, Paris, Le Livre de Poche.

BRUN Jacques, 1993, La Mobilité résidentielle et les sciences sociales. Transfert de concept et questions de méthodes, in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 59-60, pp 3-14.

CASTELLS Manuel, 1992, *European Cities, the informational society and the global economy*, Amsterdam, C.G.O. Publication.

CHAMBOREDON J.C. et LEMAIRE M., 1970, Proximité spatiale et distance sociale, in *Revue française de sociologie*, XI-1.

COHENEN-HUTHER Jacques, 2004, *Sociologie des élites*, Paris, Armand Colin, 172 p.

DE RUDDER Véronique, 1991, La recherche sur la coexistence pluri-ethnique, in *Espaces et sociétés*, n° 64.

DEZALAY Y, 2004, Les Courtiers de l'international. Héritiers cosmopolites, mercenaires de l'impérialisme et missionnaires de l'universel, in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 151-152, pp. 5-35.

DOLFUSS Olivier, 1997, *La Mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « la bibliothèque du citoyen ».

DUREAU Françoise et alii (ed.), *Métropoles en mouvement : une comparaison internationale*, Paris, Anthropos, Coll. Villes, 656 p.

GLASS R, 1963, *Introduction to London: Aspects of Change*, London, Center for Urban Studies.

GRAB, Groupe de Réflexion sur l'Approche Biographique, 1999, *Biographies d'enquêtes, bilan de quatorze collectes biographiques*, Paris, INED/PUF, Méthodes et Savoirs n°3.

GRAFMEYER Yves, 1994, *Sociologie Urbaine*, Paris, Nathan, Coll.128-Sociologie, 127 p.

GUTWIRTH Jacques et PETONNET Colette (dir.), 1987, *Chemins de la ville : Enquêtes ethnologiques*, Paris, CTHS. 268.

HARVEY D.,1991, *The Urban Experience*, Oxford, Basil Blackwell.

HAUMONT Nicole (Dir.), 1996, *La ville, agrégation et ségrégations sociales*. Paris, l'Harmattan, Collection Habitat et Sociétés, 220 p.

HAUMONT Nicole et LEVY Jean-Pierre (Dir.), 1998, *La ville éclatée : quartiers et peuplement*. Paris, L'Harmattan, Coll. Habitat et sociétés, 261 p.

LASH S, URRY J, 1994, *Economics of Signs and Space*, London, Sage Publication, 1994.

LEVY Jean-Pierre, 2002, « Gentrification » in SEGAUD Marion, BRUN Jacques, DRIANT Jean-Claude (Dir.), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*. Paris, Armand Colin. 449 p. Collection « Dictionnaire », pp. 199-201

LEY D, 1986, "Alternative Explanations for Inner City Gentrification: a Canadian assessment", in *Annals of the Association of American Geographer*, vol.76, pp.465-468.

MARIN Yvette, 1998, La « gentrification » des quartiers multi-ethniques. L'exemple de Brixton à Londres, In HAUMONT, Nicole, et LEVY, Jean-Pierre, *La ville éclatée, quartiers et peuplement*, Paris, L'Harmattan, coll. Habitat et Sociétés. pp. 101-113.

METZGER J-L et PIERRE P, 2003, En quoi le concept d'élite peut-il aider à analyser le processus de mondialisation?, in *Recherches Sociologiques*, Vol. XXXIV, n°1.

RHEIN Catherine, 1994, *La ségrégation dans la ville, concepts et mesures*, Paris, l'Harmattan, 258 p.

SASSEN, Saskia, 1991, *The Global City*, Princeton University Press.

SASSEN, Saskia, 1994, « Le Nouveau Paris », *Le Débat*, n°80, Gallimard, pp.146-164.

SCOTT A, STORPER M, 1989, « The Geographical Foundations and social Regulation of Flexible Production Complexes», in WOCH J, DEAR M (dir.), *The Power of Geography: How territory Shapes Social Life*, Boston, Inwin Hyman, pp. 21-40.

SEGAUD Marion, BRUN Jacques, DRIANT Jean-Claude (Dir.), 2002, *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, Coll. « Dictionnaire », 449 p.

SIMON Patrick, 1998, L'intégration au quartier à l'épreuve de la rénovation urbaine, in Nicole HAUMONT et Jean-Pierre LEVY (dir.), *La ville éclatée. Quartiers et peuplement*. Paris, L'Harmattan,. Coll. Habitat et Sociétés, pp. 193-209.

SMITH N, 1987, "Gentrification and the Rent Gap", *Annals for the American Geographer*, vol. 77, pp. 462-478.

SOLDATOS Panayotis, 1991, *Les Nouvelles villes internationales*, Sederco.

ROGERSON R.J., 1999, Quality of Life and City Competitiveness, in *Urban Studies*, vol. 36, n°5-6, pp. 969-985.

VELTZ Pierre, 1996, *Mondialisation, villes et territoires: l'économie d'archipel*, Paris, PUF.

La Ville à trois vitesses, gentrification, relégation, périurbanisation, *Esprit*, mars-avril 2004.

WARNIER J-P, 2003, *La Mondialisation de la Culture*, Paris, La Découverte.

TRAVAUX SUR PARIS

BASTIE Jean, 1984, *Géographie du grand Paris*, Paris, Masson.

BERGER Martine et RHEIN Catherine (dir.), 1992, *L'Ile-de-France et la recherche urbaine*, Paris, Laboratoire Stratégies territoriales et dynamiques des espaces, 2 vol., 179 et 218 p.

GENUITE Magalie, 2000, *Le 19^e arrondissement. Itinéraires d'histoire et d'architecture*, Paris, Action Artistique de la Ville de Paris, 143 p.

MICHAUD Yves (dir.), 2004, *Paris*, Paris, Odile Jacob, « Université de tous les savoirs ».

PETIT Solange, 1975, *Les Américains de Paris*, Paris, Mouton, 149 p.

PINCON-CHARLOT Monique, 1996, Fragmentations sociales et fragmentations spatiales dans la grande bourgeoisie parisienne, in HAUMONT, Nicole (dir.), *La ville, agrégation et ségrégation sociales*. Paris, L'Harmattan, Coll. Habitat et Sociétés.

PINCON Michel et PINCON-CHARLOT Monique, 1992, *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, Paris, Payot, 335 p.

PINCON Michel et PINCON-CHARLOT Monique, 2001, *Paris mosaïque*, Paris, Calmann Lévy.

PINCON Michel et PINCON-CHARLOT Monique, 2004, *Sociologie de Paris*, Paris, La Découverte, 125p.

PRETECEILLE Edmond, 1995, Division sociale de l'espace et globalisation. Le cas de la métropole parisienne, in *Sociétés contemporaines*, n° 22-23, pp. 33-69.

PUMAIN D. et MATTEI M.F, 2003, *Données urbaines* n°4. Paris, Anthropos, Coll. Villes.

SASSEN Saskia, mai-août 1994, Le Nouveau Paris, in *Le Débat*, n°80, pp. 146-164.

TRAVAUX SUR LES JAPONAIS

BERQUE Augustin, 1993, *Du geste à la cité : formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard, Coll. Bibliothèque des sciences humaines, 247 p.

BERQUE Augustin, 1982, *Vivre l'espace au Japon*, Paris, PUF, 222 p.

BOURDIER, Marc, 1997, Un modèle urbain nommé Tôkyô, in *Architecture et Comportement*, n° spécial « Fragmentation et articulation urbaines », décembre 1991, vol.7 n°4, pp.375-383.

GLEBE Günther, 1986, Segregation and intra-urban mobility of a high-status ethnic group : the case of the Japanese in Düsseldorf, in *Ethnic and Racial studies*, vol. 9 n°4.

HURDLEY Louise et WHITE Paul, 1999, Japanese economic activity and community growth in Great Britain, in *Revue Européenne des Migrations Internationales*. vol.15, n°1.

LACAMBRE Geneviève, 1989, *Les peintres japonais à Paris au XIXe siècle*, in KASPI, André, MARES, Antoine, *Le Paris des étrangers*, Paris, Imprimerie Nationale, pp. 207-213.

LARUELLE Nicolas, 1997, *Pratiques spatiales novatrices des migrants intermétropolitains : l'exemple des migrants japonais dans l'agglomération parisienne*, mémoire de DEA de Géographie, Université Paris I, 45 p.

OZAKI, 2004, in COLLIGNON Béatrice et STASZAK Jean-François, *Construire, habiter, représenter*, Paris, Institut de Géographie, 447 p.

TAKUMI Hideo, 1985, *Paris vu par les artistes japonais*, Catalogue d'exposition au musée Carnavalet, 3 decembre 1985-2 février 1986, Asahi Shimbunsha, 158 p.

YATABE Kazuhiko, 1992, *Les Japonais en France. Parcours d'adaptation : dialogue ou autarcie ?*, thèse de doctorat de sociologie, Paris, EHESS.

ZIELKE E., 1982, Die Japaner in Düsseldorf. Manager, Mobilität, Voraussetzungen and Folgen eines Typs internationaler geographischer Mobilität, in *Düsseldorf Geographischer Schriften*, n° 19

TRAVAUX SUR LES MIGRATIONS INTERNATIONALES

BERTHET Thierry, 1998, L'Immigrant aisé dans la ville, in HAUMONT Nicole, LEVY Jean-Pierre, *La ville éclatée : quartiers et peuplement*, Paris, L'Harmattan, Habitat et Société, pp. 145-159.

BEAVERSTOCK J.V., 2002, « Transnational elites in global cities : British expatriates in Singapore's financial district », *Geoforum*, vol. 33, pp. 525-538

BONNIN Philippe et VILLANOVA Roselyne, 1999, *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grane, éditions Créaphis, 365 p.

BOUDIMBOU Guy, 1991, *Habitat et modes de vie des immigrés africains en France*, Paris, l'Harmattan, Coll. Habitat et Sociétés, 269 p.

BOURDIN Alain, 2004, L'individualisme à l'heure de la mobilité généralisée, in ALLEMAND Sylvain, ASCHER François, LEVY Jacques (Dir.), *Les sens du mouvement*, Paris, Belin, pp. 91-99.

EADE John, 2004, Vous avez dit villes globales ?, in ALLEMAND Sylvain, ASCHER François, LEVY Jacques (dir.), 2004, *Les Sens du mouvement, modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*, Paris, Belin, pp. 198-207.

FINDLAY Allan, LELIEVRE Eva, PADDISON Ronan, BOYLE Monk, 1994, Skilled labour migration in the European Context: Franco-British capital and skill transfers, in *Espace, Population, Sociétés*, n°1.

FINDLAY A.M.; LI F.L.N., SKELDON R., 1999, Foreign Academics in a Global City: the case of Hong-Kong, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 15, n°1.

GOLDBLUM Charles et CHARMES Eric (dir.), *L'expatriation dans les métropoles des régions émergentes : quelle insertion locale ?*, Consultation « Habitat et vie urbaine », Plan Urbanisme Construction et Architecture, Ministère de l'Equipement, des Transports et du Logement, lettre de commande n° F0215, 210 p.

GOULD W. et T. S., 1988, Skilled international migration : an introduction, *Geoforum*, n° 19, pp. 381-385.

GRIMMEAU Jean-Pierre, DAVID-VALCKE Anne, 1978, Les cadres étrangers à Bruxelles, in *Revue belge de géographie*, vol. 102, pp. 33-41.

GUILLON Michèle, 1984, Quartiers pluri-ethniques : une grande diversité, in *Espaces et sociétés*, n° 45, pp. 27-42.

IREDALE Robyn et APPLEYARD Reginald (dir), 2001, International migration of the highly skilled, *International Migration* (numéro spécial), vol.39 n°5.

KEARNEY Michael, 1995, The local and the Global : the Anthropology of Globalization and Transnationalism. In *Annual Review of Anthropology*, Vol. 24. pp. 547-567.

KNAFOU Remy, 1998, *La planète nomade*, Paris, Belin.

LEBON André , 1997, *Migrations et Nationalité en France en 1996*, Paris: DPM, 103 p.

MAHROUM Sami, 2001, Europe and the immigration of the highly skilled labour, in IREDALE et APPLEBYARD, *International Migration Review*, vol. 39 n° 5, pp. 27-45.

MARMORA, Lelio. 2002, *Les politiques de migrations internationales*, Paris, l'Harmattan, coll. Populations, 269 p.

NEDELUCU Mihaela (dir), 2004, *La Mobilité Internationale des Compétences : situations récentes, approches nouvelles*, Paris, l'Harmattan, Actes du colloque de Neuchâtel: « La Mobilité Internationale des Compétences: fuite ou circulation? ». 271 p.

NEDELUCU Mihaela, 2004, Vers une nouvelle culture du lien : les e-pratiques locales et transnationales des migrants roumains hautement qualifiés, in NEDELUCU, Mihaela (Dir). *La Mobilité Internationale des Compétences : situations récentes, approches nouvelles*, Paris, l'Harmattan.

NEDELUCU Mihaela. 2004, L'intégration des cadres internationaux dans la ville de Neuchâtel. Le cas de l'entreprise Philip Morris et de ses expatriés, in NEDELUCU, Mihaela (dir), *La Mobilité Internationale des Compétences: situations récentes, approches nouvelles*, Paris, l'Harmattan.

PIERRE Philippe, 2004, La Vie Professionnelle comme un Récit : l'identité narrative des cadres internationaux dans l'entreprise mondialisée, *Migrations Sociétés*, vol 16, n°93-94, pp. 15-33.

PIERRE Philippe, 2003, Mobilité internationale des élites et stratégie de l'identité, in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 19, n° 1. pp. 29-49.

REMY Jean, 1999, Dédoublément des espaces sociaux et problématiques de l'habitat, in BONNIN Philippe et VILLANOVA Roselyne, *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grane, éditions Créaphis, pp. 315-345.

SALT J., 1997, *International Movements of the Highly Skilled*, Paris, International Migration Unit Occasional Papers 3, OECD.

SCOTT Sam, 2003, *Migration, settlement, community and transnationalism : the case of the British in Paris*, Thèse de Géographie, Université de Sheffield, 310 p.

SIMON Gildas, 1979, *L'Espace des travailleurs tunisiens en France : structures et fonctionnement d'un champ migratoire international*, Thèse d'état de géographie, Université de Poitiers, 426 p.

TARRIUS Alain, 1993, Territoires circulatoires et espaces urbains : différenciation des groupes migrants, in *Les Annales de la Recherche urbaine : Mobilité*, Juin-septembre. n° 59-60, pp. 50-59.

TARRIUS Alain, 1992, *Les Fourmis d'Europe : migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Logiques Sociales », 207 p.

TARRIUS Alain, 1996, Territoires circulatoires des migrants et espaces européens, in *La ville, agrégation et ségrégation sociales*, HAUMONT Nicole (dir.), Paris, L'Harmattan, pp. 189-194.

TARRIUS Alain, 2000, *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, Paris, L'Aube, Coll. Monde en cours, 261 p..

TRIBALAT Michèle, 1996, *De l'Immigration à l'Assimilation : enquête sur les populations d'origine étrangère en France*, Paris, La Découverte, Coll. Recherches, 302 p.

VARRO Gabrielle et BOYD Sally (dir.), 1998, Americans in Europe. A sociolinguistic perspective : Probes in Northern and Western Europe, *International Journal of the sociology of language*, n° 133 (numéro spécial).

VERQUIN Béatrice, 2003, *Du "modèle migratoire colonial" à la circulation mondiale des élites professionnelles: le cas des Français de l'étranger*, Thèse de Doctorat de Géographie, Université de Poitiers, Migrinter.

WAGNER Anne-Catherine, 1998, *Les Nouvelles Elites de la Mondialisation : une immigration dorée en France*, Paris, PUF, 236 p.

WHITE Paul, 1988, Skilled International migration and urban structure in western Europe. *Geoforum*, n°19.

WIHTOL DE WENDEN Catherine, 2004, La citoyenneté face aux nouveaux visages du migrant, in ALLEMAND Sylvain, ASCHER François, LEVY Jacques (dir.), 2004, *Les Sens du mouvement, modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*, Paris, Belin, pp.80-87.

DOCUMENTS OFFICIELS, PRESSE ET SITES INTERNET

APEC, 2003 (Association Pour l'Emploi des Cadres), *La mobilité internationale des cadres en Europe*.

IAURIF, nov. 2000. *La mobilité internationale des scientifiques en France et en Ile-de-France*, Paris, Contrat d'objectifs Etat-IAURIF.

INSEE, 2002, *Atlas des Franciliens*, t. 3, Paris, IAURIF, 113 p.

Nihonjinkai Artist Club, 2002, *Exposition du 20^e anniversaire du N.A.C.*, Paris, Association Amicale des Ressortissants Japonais de France.

Journal Japon

Paris Tokyo

Jipango

OVNI

www.nihonjinkai.fr

www.mairie19.paris.fr

www.paris-région.com

Liste des illustrations

Liste des photographies

Planche photographique 1 : deux pôles structurants de l'organisation spatiale des migrants japonais dans l'agglomération parisienne, p. 62

Planche photographique 2 : diversité des logements autour du canal de l'Ourcq, p. 121

Planche photographique 3 : autour du canal de l'Ourcq, une offre commerciale très variée, p. 122

Planche photographique 4 : équipements et espaces publics dédiés aux loisirs autour du canal de l'Ourcq, p. 123

Photographie 5 : le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, une structure « enclavée ». p. 126

Photographie 6 et 7 : la création d'une offre culturelle originale : spectacle de danse butô par la troupe Yamatonatto au bord du canal Saint Martin (10^e arrondissement), p. 134

Liste des cartes

Carte 1 : le lieu d'investigation et ses principaux sites, p. 34

Carte 2 : lieux de résidence à Paris et dans la Petite Couronne des plasticitens japonais membres du *Nihonjinkai Artist Club*, p. 55

Carte 3 : les lieux de résidence des enquêtés, p. 58

Carte 4 : le ramassage scolaire de l'Institut culturel Franco-Japonais de Saint-Quentin-en-Yvelines, p. 63

Carte 5 : la géographie des dangers à Paris décrite dans *Chikyu no kurashikata* (1999), guide japonais d'aide à l'expatriation, p. 73

Carte 6 : quatre types de trajectoires résidentielles de migrants japonais à Paris, p.111

Carte 7 : les pratiques contrastées des alentours du canal de l'Ourcq par trois types de migrants japonais, p. 129

Liste des tableaux

Tableau 1 : les informateurs contactés ayant une bonne connaissance de la communauté japonaise de Paris, p. 38

Tableau 2 : les informateurs contactés ayant une bonne connaissance d'un aspect particulier du contexte urbain des alentours du canal de l'Ourcq, p. 39

Tableau 3 : effectifs des immigrants japonais en France et en région parisienne par département francilien (1999), p. 48

Tableau 4 : répartition par sexe des immigrants japonais résidant à Paris en 1999, p. 49

Tableau 5 : répartition par âge des immigrants japonais dans les départements de la Région Parisienne en 1999, p. 49

Tableau 6 : répartition par catégories socio-professionnelles des immigrants japonais masculins actifs résidant en Ile-de-France (1999), p. 51

Tableau 7 : distribution géographique des Japonais résidant en Ile-de-France, selon les classes d'âge (1999), p. 54

Tableau 8 : profils et localisations résidentielles des personnes interrogées, p. 56

Tableau 9 : projets migratoires des personnes interrogées, p. 64

Tableau 10 : les lieux attractifs et répulsifs pour chacune des personnes interrogées, p. 95

Liste des encadrés

Encadré 1 : la politique d'accueil des « talents » étrangers par l'Agence Régionale de Développement de l'Ile-de-France, p. 18

Encadré 2 : les élites circulantes européennes étudiées par Alain Tarrus (1992) : le point de vue d'une « anthropologie du mouvement », p. 26

Encadré 3 : l'analyse des mobilités urbaines par Jean-Yves Authier et Jean-Pierre Lévy *via* la notion de « rapports résidentiels » (2003), p. 26

Encadré 4 : exemple de méthode illustrant les difficultés d'un dénombrement d'une population particulière de migrants à échelle fine, p. 118

Liste des graphiques

Graphique 1 : niveau d'études des immigrants japonais de 15 ans et plus résidant à Paris (1999), p. 50

Graphique 2 : répartition des immigrants japonais de plus de 15 ans résidant à Paris par type d'activité (1999), p. 51

Table des annexes

Annexe 1 : l'exemple du questionnaire rempli lors de l'entretien avec Noriko (n°6), p. 147

1a : la grille de questions, p. 147

1b : le tableau de recueil de la trajectoire migratoire, p. 150

1c : le tableau de recueil des pratiques dans le Nord-Est parisien, p. 150

Annexe 2 : tableau synoptique des migrants japonais enquêtés (profils individuels et conditions d'enquête, p. 151

Annexe 3 : retranscription intégrale de l'enregistrement d'un entretien avec Ikumi (n°14), qui réside dans le 19^e arrondissement, près de la station Jourdain, p. 153

Table des matières

<i>Introduction</i>	3
<i>1. Cadrage théorique et méthodologique</i>	9
1.1. Villes mondiales et élites migrantes : le cas de Paris	10
1.1.1. Paris, ville mondiale	10
1.1.2. Les « élites migrantes » : une population aux limites floues, mais un véritable enjeu urbain	13
• Les difficultés d'une définition stricte	13
• Une population paradoxalement peu étudiée	15
• Un enjeu pour les politiques urbaines	17
1.2. Une articulation problématique entre pratiques urbaines spécifiques d'élites migrantes et évolution effective de quartiers populaires	19
1.2.1. Questionnement général : comment les ressources des élites migrantes influencent leurs mobilités internationales comme intra-urbaines ?	19
1.2.2. Hypothèse de recherche	20
• Tester l'hypothèse d'une inflexion par des élites étrangères de processus urbains en cours dans un quartier populaire.....	21
• Vérifier si, et comment, la présence de ces élites étrangères peut induire l'émergence de nouvelles centralités locales	22
• En comparant deux groupes de migrants, s'interroger sur l'actualisation de modes d'habiter « extérieurs ».....	23
1.3. Positionnement théorique : articuler les différentes échelles de la mobilité, de l'international à l'intra-urbain.	25
1.3.1. Croiser deux approches scientifiques	25
• Etre attentif aux dimensions internationale et circulaire des mobilités citadines	27
• Etudier les migrants internationaux comme des acteurs urbains	28
1.3.2. Mettre en œuvre une approche globale des mobilités	28
• Intégrer les différentes échelles de la mobilité.....	28
• Saisir les mobilité comme des pratiques sociales.....	29
1.4. Orientations méthodologiques : justification et présentation des méthodes d'observation employées	29
1.4.1. Une stratégie globale croisant une population et un lieu spécifiques	29
1.4.2. Le choix de la population : Japonais et Allemands	31
1.4.3. Le choix du lieu : autour du canal de l'Ourcq, un quartier cosmopolite en transformation	32

1.4.4. Le système d'investigation employé	36
• Un dispositif combinant plusieurs méthodes d'investigation	36
• Conception et mise en œuvre des entretiens auprès d'un échantillon de Japonais 41	
• Evaluation des informations collectées et propositions de correction du système d'observation	44
Conclusion de la première partie	45
<i>2. Paris vu et pratiqué par les migrants japonais : des rapports contrastés et évolutifs</i>	46
2.1. Qui sont les migrants japonais à Paris ?	47
2.1.1. Effectifs et profils socio-professionnels	47
2.1.2. Des profils contrastés : l'analyse de Kazuhiko Yatabe (1992)	52
2.2. L'organisation spatiale des migrants japonais à Paris : logiques résidentielles et pôles structurants	53
2.2.1. Où résident les Japonais de Paris ?	53
2.2.2. Les pôles des pratiques urbaines japonaises	59
• Autour de l'Opéra, un « quartier japonais » à Paris ?	59
• Etablissements scolaires : l'exemple de l'Institut Franco-japonais de Saint Quentin en Yvelines	59
2.3. Paris dans les projets migratoires des Japonais	63
2.3.1. Des projets migratoires contrastés, mais relevant d'une démarche volontaire	63
2.3.2. Les représentations de Paris au moment du projet migratoire	66
• Les supports des représentations	66
• Pourquoi Paris ?	68
• La face sombre de Paris : une ville dangereuse	72
2.4. Les rapports au Japon des migrants japonais à Paris	74
2.4.1. Circulations et échanges	74
• Les échanges matériels et immatériels avec le Japon	74
• Les retours au Japon	75
• Les visites de proches vivant au Japon	77
• Les rapports avec la communauté japonaise de Paris	78
2.4.2. Vivre le Japon à Paris	79
• Un rapport sélectif avec la culture japonaise	79
• « Manger japonais », une exigence incontournable.	80
• Pratiques et aménagement de l'espace domestique : une transposition sélective et contrastée de « normes » japonaises	84

2.5. Les évolutions des représentations de Paris au cours du séjour	86
2.5.1. Les évolutions des projets migratoires individuels	86
2.5.2. Représentations de Paris construites au cours du séjour	89
• Autour du « syndrome de Paris »	90
• Paris, ville cosmopolite	92
2.5.3. Les évolutions d'une géographie « affective » de Paris	95
• Lieux attractifs et lieux répulsifs	95
• Validation, inflexion et transgression des représentations par les comportements urbains	97

Conclusion de la deuxième partie	98
---	-----------

3. Les migrants japonais dans le Nord-Est parisien : quels rôles spécifiques dans les évolutions de quartiers populaires ? 100

3.1. Représentations et pratiques de quartiers populaires de Paris	102
3.1.1. Le Nord-Est parisien dans les trajectoires résidentielles de migrants japonais....	102
• Pourquoi résider dans le Nord-Est ?	102
• Les modalités d'accès au logement	106
• La localisation dans le Nord-Est comme étape du parcours résidentiel parisien	109
3.1.2. Connaissance et représentations du Nord-Est parisien	112
• Par les Japonais qui y résident.....	112
• Par les Japonais qui n'y résident pas	114
3.2. Le canal de l'Ourcq et ses alentours : observation détaillée des pratiques de migrants japonais	117
3.2.1. Qui et combien sont les migrants japonais dans le quartier ?	117
• Les difficultés de l'identification des migrants japonais à une échelle très fine	117
• Des profils contrastés	118
3.2.2. Les pratiques des migrants japonais dans un contexte urbain particulier	119
• Les « ressources » contextuelles du quartier	119
• Des usages locaux contrastés	124
3.2.3. Les étudiants japonais du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris : un rapport ambigu au quartier	125
• Un fonctionnement en enclave	125
• Une fréquentation sélective du quartier	127
3.2.4. La création d'une offre culturelle originale.....	130
• Yamatonatto, une troupe parisienne d'artistes japonais.....	130
• Les activités d'une pianiste japonaise à Paris	133

Conclusion de la troisième partie.....	135
---	------------

<i>Conclusion générale</i>	138
<i>Annexes</i>	146
<i>Bibliographie</i>	160
<i>Liste des illustrations</i>	170
<i>Table des annexes</i>	172
<i>Table des matières</i>	173